This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

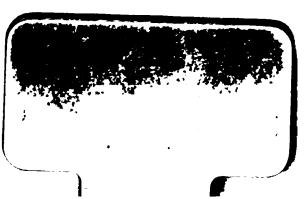
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~NS. 100 A 14~~

Vet. Fr. III A. 472



MISCELLANÉES

POÉTIQUES.

MISCELLANÉES

POÉTIQUES

OU

POÉSIES DIVERSES,

SUIVIES DE

JUGURTHA A ROME,

tragédie,

PAR

MELCHIOR POTIER.

..... rapidis ludibria ventis.
VIRG. En. liv. VI, v. 75.

PARIS.

POTIER-NOZERAN, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE, 7;
DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1842.

LIBRARY

AVERTISSEMENT.

On ne regarde guère la date d'un livre lorsqu'il est bon; on la regarde encore moins lorsqu'il est mauvais. Cependant, comme on pourrait s'attendre à trouver dans celui-ci la nouveauté ou l'à-propos, il est nécessaire, pour prévenir tout mécompte, d'avertir que les divers morceaux qu'il renferme ont été écrits il y a onze ans et plus. Dans un pareil laps de temps, des idées ont dû vieillir, des formes changer, des événements s'effacer devant des événements plus récents, des jugements se trouver modifiés ou détruits par les faits et par l'expérience. On s'en apercevra dans ces poésies, et l'on voudra bien se reporter à l'époque où elles ont été composées, et ne pas juger avec la rigueur du publiciste ou de l'historien des productions légères, nées de l'impression du moment.

A défaut de la nouveauté, le lecteur espérera peut-être trouver la pureté du style, la justesse de l'expression, la correction, l'élégance. Certes, après tant d'années, il a droit d'être sévère sous ce rapport, et plus l'ouvrage a été de temps à paraître, moins il doit être disposé à pardonner des imperfections qu'on est censé avoir eu tout le loisir de rectifier. Nous ne prétendons ni dissimuler ni excuser les nombreuses fautes que chacun pourra remarquer dans ce petit volume. Nous nous contentons de dire que, distrait par les circonstances ou retenu par d'autres travaux, l'auteur, depuis onze ans, ne s'est pas occupé un instant des bagatelles qu'il livre aujourd'hui à l'impression. Assurément ce n'est point là le justifier du tort qu'il a de présenter au public un livre dont il reconnaît les défauts; c'est plutôt avouer qu'il aurait pu, comme il le devait, travailler à le rendre moins faible, moins défectueux, moins indigne d'être offert à un juge si redoutable. Néanmoins, il ose espérer qu'il lui sera tenu compte de sa franchise, et que, bien préparé sur la faiblesse de son œuvre, on ne lui demandera point au-delà de ce qu'il a promis.

Nous n'avons point désigné chaque pièce par une appellation de genre, parce que nous avons remarqué que ces appellations, souvent arbitraires, nuisent pres-

que toujours à la pièce désignée, en la faisant juger, non d'après ce qu'elle est, mais d'après ce qu'on suppose qu'elle doit être. En effet, ce qui est bon pour des stances est mauvais pour une ode. On apprécie bien différemment le même morceau si on l'intitule élégie ou si on l'appelle dithyrambe. Et cependant quelle est la limite précise qui sépare ces diverses formes, puisqu'elles se prêtent toutes plus ou moins aux mêmes sujets? Le lecteur verra donc ce qu'il voudra dans les vers qui composent ce recueil, des élégies, des odes, des stances, enfin tout ce qui conviendra à son goût ou à son jugement.

Le volume est terminé par un petit poëme qui, à lu seul, occupe plus d'espace que tous les autres ensemble. C'est aussi celui pour lequel nous réclamons le plus d'indulgence. Une tragédie tirée de l'histoire romaine, et présentée avec les formes sévères de l'ancienne école, n'est plus guère de notre temps, où l'on ne veut que du neuf, et où les Grecs et les Romains sont tout-à-fait en disgrâce. Que sera-ce quand on saura que le sujet est tout politique, que le héros de la pièce est un personnage couvert de crimes, et qu'on ne doit pas s'attendre à des scènes touchantes et pathétiques! Nous craignons que le titre seul ne fasse jeter l'ouvrage de côté. Cependant le petit nombre de personnes qui

pourront résister à la première impression sauront peut-être gré à l'auteur des efforts qu'il aura tentés pour lutter avec la difficulté de son sujet. Quant à lui, il ne croira pas avoir perdu tout le fruit de son travail, si, malgré une foule d'invraisemblances, de longueurs, de vers faibles, durs et mal faits, on ne trouve pas sa tragédie dénuée de tout sentiment noble et généreux; si l'on y voit une page d'histoire, l'esquisse d'une époque importante; enfin, si l'on y reconnaît quelques traits du grand écrivain auquel il a emprunté son sujet, et dont il a essayé quelquefois d'imiter l'éloquence.

POÉSIES DIVERSES.

LA POÉSIE

Célébrant les grands événements, et s'associant aux fêtes publiques

DANS LES TEMPS ANCIENS ET DANS LES TEMPS MODERNES (1).

Dignum laude virum Musa vetat mori.
Hor., liv. IV, od. 8.

Au milieu du sang qui ruisselle,
Au bruit de cent foudres d'airain,
Je vois une jeune immortelle
Courir la trompette à la main;

(1) Ce morceau a obtenu une mention honorable en 1823 au concours de l'Académie de Dijon.

Pleine du dieu qui la tourmente,
Elle vient, la bouche écumante,
L'œil en feu, les cheveux épars,
Devant le soldat qui frissonne,
S'asseoir à côté de Bellone
Sur un vaste amas d'étendards.

Je reconnais la Muse épique,
La Muse amante des combats,
Qui, mère de la Fable antique,
Peignit les dieux et leurs débats;
Un saint transport saisit mon âme :
Je crois sur des ailes de flamme
Franchir et l'espace et le temps,
Et sur les débris des murailles
Errer au milieu des batailles
Parmi les morts et les mourants.

Devant des cohortes timides
Lasses de dix ans de travaux,
Je vois des guerriers intrépides (1)

(1) Les Grecs repoussés par les Troyens : *Iliade*.

Fuir lâchement vers leurs vaisseaux ;
Mais soudain, bouillant de courage,
S'élance au milieu du carnage
Un fier, un superbe lion ;
Achille paraît, Hector tombe,
Et tout entière dans la tombe
Avec lui descend Ilion.

Des murs brûlants de sa patrie (1)
Emportant son père et ses dieux,
A travers une onde en furie
S'avance un monarque pieux ;
Déjà touchant les rives sombres,
Énée interroge les ombres,
Qui lui révèlent ses destins.
En vain Junon arme la terre,
La Victoire enchaîne la Guerre
Auprès du berceau des Romains.

Au bruit d'une onde qui murmure,
Sous des berceaux de myrtes verts,

(1) Troie ; *Enéide*, livre II

Un jeune héros sans armure
Dort oublié de l'univers.
Tout-à-coup un guerrier s'avance (1) ;
A l'aspect du fer qu'il balance,
Renaud l'entend, baisse les yeux,
Et, s'arrachant des bras d'Armide,
Ressaisit le glaive homicide,
Et court délivrer les saints lieux.

Arbitre des vents et de l'onde,
Que veux-tu, géant sourcilleux (2) ?
Du fond de l'Océan qui gronde
Pourquoi lever ton front hideux ?
Ton courroux, ta voix menaçante,
La mer qui s'enfle et se tourmente,
Rien n'arrête le fier Gama ;
Triomphant des vagues rebelles,
Il vient par des routes nouvelles
Ravir les trésors de Brama.

(1) Ubalde, *Jérusalem délivrée*, chant XVI.
(2) Le géant Adamastor, génie des tempêtes ; *Lusiade*, chant V.

C'est ainsi qu'à la nuit des âges
Dérobant les faits éclatants,
La Poésie en ses images
Triomphe de l'oubli des ans :
Ainsi, rivale de l'Histoire,
Elle va réveiller la Gloire
Endormie au fond des tombeaux,
Et, parmi des flots de lumière,
Du sein de leur froide poussière,
Fait surgir l'ombre des héros.

Mais c'est peu que sa main fidèle,
Désarmant le Temps rigoureux,
Imprime une vie immortelle
Au souvenir des morts fameux :
Chantre de la vertu vivante,
Dans le siècle qui les enfante
Elle célèbre les guerriers,
Et, forçant l'envie au silence,
Aux lieux témoins de leur vaillance,
Couronne leurs fronts de lauriers.

Qu'aux yeux d'un peuple ivre de joie,
Sous un ciel long-temps orageux,
Un jour prospère se déploie,
Garant des jours les plus heureux,
C'est elle encore qui s'avance,
C'est elle qui de sa présence
Animant l'ardeur des cités,
Vient, dans la chaleur du délire,
Mêler les accents de sa lyre
Aux pompes des solennités.

Quel bras arbitre de la terre,
Fermant le temple de Janus,
Des mains du Parthe tributaire
Reçoit les drapeaux de Crassus (1) ?
Au bruit des banquets et des fêtes,
L'aigle sur ses foudres muettes
S'endort fatigué des hasards ;
J'entends la maîtresse du monde,
Au milieu d'une paix profonde,
Répéter le nom des Césars.

(1) Siècle d'Auguste, paix universelle.

A l'envi les muses latines,
Charmant l'oreille des Romains,
Aux cris joyeux des sept collines
Unissent leurs concerts divins.
Ici l'impétueux Horace
Ose rivaliser d'audace
Avec le cygne de Dircé (1);
Là, déposant l'humble houlette,
Virgile embouche la trompette,
Et s'élance dans le passé.

Au bruit du torrent des montagnes,
Parmi les neiges, les frimas,
Morven (2) dans ses froides campagnes
Voit ses chefs voler aux combats.
Reprenant sa harpe chérie,
Des triomphes de la patrie
Le barde entretient les échos;
Ses accents percent les nuages,

(1) C'est ainsi qu'Horace désigne Pindare. Liv. IV, od. 2.
(2) Patrie du barde Ossian.

Et vont au-dessus des orages
Charmer les ombres des héros.

Loin du beau ciel de la Provence,
Loin de vos premières amours,
Partez, enfants de la Durance,
Joyeux et naïfs troubadours;
Allez, voyageurs et poëtes,
Promener de fêtes en fêtes
Vos chansons et votre gaîté,
Et, chéris des preux et des belles,
Célébrer sur vos luths fidèles
Et le courage et la beauté.

Quel grand, quel beau siècle commence (1),
Par qui tous les siècles passés
Devant les splendeurs de la France
S'en vont disparaître effacés!
En vain de ses mains défaillantes
Contre nos bannières sanglantes

(1) Le XIX^e^ siècle, victoires de l'empire.

L'Europe arme encor des soldats;
Des bords du Nil aux murs de Vienne,
De l'Éridan au Borysthène,
Tout cède à l'effort de nos bras.

Près de ces masses imposantes,
Monuments de notre valeur,
Dans les solennités brillantes
Où se presse un peuple vainqueur,
Organe de la voix publique,
Entendez la Muse héroïque,
Debout sur les drapeaux conquis,
Répéter avec complaisance
Ces noms glorieux à la France
Et de Jemmape et d'Austerlitz.

Doctes nourrissons du Parnasse,
O vous qu'animent les neuf sœurs,
Venez, pleins d'une noble audace,
Siéger à côté des vainqueurs,
Et lorsque Paris dans l'ivresse
Mêle ses longs cris d'allégresse

Aux cris des guerriers triomphants,
Chantez la France ranimée,
Et les preux de la Grande-Armée
Près de revivre en leurs enfants.

L'AIGLE ET LA COLOMBE.

Vers écrits sur un Album.

L'AIGLE.

Je suis l'oiseau de la guerre.

LA COLOMBE.

Je suis l'oiseau de la paix.

L'AIGLE.

Jupiter m'arme du tonnerre.

LA COLOMBE.

Vénus me prête ses attraits.

L'AIGLE.

Je me plais au bruit de l'orage,
Au bruit de la foudre et des vents.

LA COLOMBE.

J'aime le repos du bocage,
Et les doux concerts des amants.

L'AIGLE.

En vain le reptile immonde
Siffle et se débat sous moi,
Mon œil, qui mesure le monde,
Porte au loin la mort et l'effroi.

LA COLOMBE.

En vain la cruelle Bellone
Chasse les jeux et les amours,
Moi seule, quand Vénus l'ordonne,
Je sais ramener les beaux jours.

L'AIGLE.

Je règne par la puissance.

LA COLOMBE.

Je règne par le plaisir.

L'AIGLE.

J'abats l'orgueilleux qui m'offense.

LA COLOMBE.

Je vole au-devant du désir.

L'AIGLE.

Cède, esclave de la mollesse,
Au favori du roi des dieux.

LA COLOMBE.

Cède toi-même à la déesse
A qui tout cède dans les cieux.

L'AIGLE.

Je peux te réduire en poudre
Au feu seul de mes éclairs;
Je puis faire gronder la foudre
Et braver celle que tu sers.

LA COLOMBE.

Adieu, triste enfant des alarmes,
Tyran de la joie et des ris:
Je te rends aujourd'hui les armes;
Mais crains les baisers de Cypris.

L'ITALIE (1).

Sous d'indignes Césars maintenant asservie,
Ton empire est tombé! tes héros ne sont plus!
Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie.
LAMARTINE, *Médit.*

Terre de Mars, terre en héros féconde,
Ton sceptre d'or, noble présent des Dieux,
N'est plus l'espoir, ni la terreur du monde.

(1) Cette pièce est écrite dans le rhythme que les Italiens appellent *terza rima*.

Ton aigle, un jour endormi dans les cieux,
A pour jamais laissé tomber la foudre
Qui fit crouler tant de trônes fameux.

Mais du milieu de tes palais en poudre,
Au pied des camps peuplés par tes bourreaux,
La Gloire encore a su te faire absoudre.

C'est de ton sein, du sein de tes tombeaux,
Que la Raison, rendue à la lumière,
Leva son front brillant de feux nouveaux.

Du Grec tombé relevant la bannière,
Au joug des arts, par toi seule accueillis,
Tu reconquis l'Europe tout entière.

Si les lauriers, que Mars donne à ses fils,
Ne croissent plus au pied du Capitole,
Si tes Césars dorment sous tes débris;

Aux deux accents du dieu qui te console,
D'autres lauriers, que nul sang ne rougit,
Parent l'éclat de ta triple auréole...

O Galilée, en vain l'erreur frémit (1),
Sous ton compas la terre obéissante
Roule sur l'axe où ta main l'affermit.

Sur cette mer qu'agite la tourmente,
Quel est cet homme, au front calme et serein,
Que ni les flots, ni la mort n'épouvante?

Superbe Gêne, il est né dans ton sein;
C'est ce Colomb, qui te promit un monde,
Et que la gloire a vengé d'un dédain.

Mais ce n'est point sur les plaines de l'onde,
Sur les écueils battus par les autans,
Au bruit affreux de la foudre qui gronde,

C'est sous des cieux toujours purs et brillants,
Sous des bosquets où chante Philomèle,
Au doux parfum des roses du printemps,

(1) Galilée fut condamné par l'inquisition, en 1633, à la prison et à la pénitence, et obligé de se rétracter à genoux.

Que, dans l'éclat de sa gloire nouvelle,
Se montre orné de ses plus beaux lauriers
L'enfant heureux de la ville éternelle.

Tombeaux muets d'un peuple de guerriers,
Ces champs, seul bien des maîtres de la terre,
Ne tremblent plus sous les pas des coursiers.

Aux cris de Mars, à la voix du tonnerre,
L'écho du Tibre, autrefois si bruyant,
Ne répond plus par des hymnes de guerre.

Mais de la Paix tendre et fidèle amant,
Le dieu des arts, le dieu de l'harmonie
Jette sur Rome un regard caressant.

L'airain s'émeut, le marbre prend la vie,
La toile parle; et dans un calme heureux
Des chants divins remplissent l'Italie.

Honneur aux arts, honneur aux noms fameux,
Que le ciseau, la lyre ou la palette
Rendent sacrés comme le nom des Dieux!

Honneur à toi, terre long-temps muette,
Terre des arts, de la gloire et des jeux,
Berceau chéri du peintre et du poëte!...

Et quel mortel, de ta gloire amoureux,
Pourrait brûler d'une flamme stérile
Sous ton beau ciel, sous ce ciel radieux,

Qui, dans l'éclat d'un jour pur et tranquille,
Voit tous les ans reverdir le laurier
Qui couvre encor la cendre de Virgile;

Sur ces gazons, pour qui le pin altier (1)
Aime à mêler son ombre hospitalière
A la fraîcheur du pâle peuplier;

Près de ces lacs, où l'onde prisonnière,
En se jouant au souffle du zéphyr,
D'un doux soleil reflète la lumière;

(1) Quà pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis. . . .

HORACE, liv. II, ode 3.

Sur ces coteaux, asile du plaisir,
Qu'en longs festons de pourpre et de verdure
Couvre une vigne aux ceps prompts à mûrir?...

O sol heureux, l'amour de la nature,
Que n'es-tu libre ainsi qu'en d'autres temps!
Ces murs sacrés où le Tibre murmure,
Seraient encor l'orgueil de tes enfants.

LE GÉNIE MODERNE (1).

Nil mortalibus arduum est.
Hor., liv 1, od. 3

Génie, enfant de la lumière,
Géant au vol audacieux,
Qui te suivra dans la carrière
Que parcourt ton char radieux?

(1) Ce morceau a obtenu une mention honorable en 1828 à l'Académie d'Amiens. Il n'y a pas eu de prix décerné cette année.

Du fond des antres de la terre
Montant au séjour du tonnerre,
Tu vois les cieux trembler sous toi;
Et sur un trône de nuages,
Au bruit des vents et des orages,
Tu dis : « L'univers est à moi. » .

Alors qu'au pied des sept collines
Tomba le colosse romain,
Tu t'endormis sur ses ruines,
Las d'éclairer le genre humain.
Astre mourant, soleil sans gloire,
Aux cris de l'aveugle Victoire,
Tu laissas tomber ton flambeau,
Et dans une nuit sépulcrale
L'univers, en proie au Vandale,
Ne fut plus qu'un vaste tombeau.

Qui peindra le réveil du monde
Ouvrant les yeux à la clarté,
Et du sein de la nuit profonde
S'élançant vers la vérité?

Le phénix renaît de sa cendre;
Las de ramper et de descendre,
L'aigle est remonté dans les airs;
Le Génie a repris sa place,
Et plein d'une nouvelle audace,
L'homme en riant brise ses fers.

En vain d'une barrière humide
Tu séparas deux univers,
En vain la Mort pâle et livide
Surgit de tes flancs entr'ouverts,
O mer! sur ta vague rebelle
L'aiguille, au nord toujours fidèle (1),
Guide les nochers enhardis;
Et par-delà les champs de l'onde,
De nouveaux cieux, un nouveau monde
Appellent un nouveau Tiphys.

Mais quand le ciel semble sourire
Aux travaux, aux plaisirs d[illegible]hamps,

(1) La boussole découverte vers l'an 1302.

Quand le souffle heureux du zéphyre
Fait taire la voix des autans,
Quel bruit épouvantant la terre (1)
Vient, semblable au bruit du tonnerre,
Chasser les amours et les ris ?
L'airain brûlant vomit la foudre,
Et les cités tombent en poudre
Sous leurs remparts anéantis.

Enfants d'Adam, race déchue,
Triste amas d'orgueil et d'erreur,
Le vain espoir qui t'a perdue
Séduira-t-il toujours ton cœur ?
Faut-il qu'égarant l'innocence,
L'arbre fatal de la science
Porte toujours des fruits de mort,
Et qu'avec ses clartés funèbres
La Raison, fille des ténèbres,
S'assoie à côté du remord ?

(1) La poudre à canon, inventée par le moine Bertholdt Schwartz dans le milieu du XIVe siècle.

Honneur à toi dans tous les âges,
Brillant et sublime Newton,
A toi qui consoles les sages
Des vains écarts de la raison !
Les mondes errants dans l'espace (1),
Sous ton compas qui les embrasse,
Marchent l'un vers l'autre attirés,
Et grâce à la loi qui les presse,
Repoussés, attirés sans cesse,
Roulent unis et séparés.

Quel est le pouvoir du génie !
La foudre descend à sa voix (2),
Devant lui tremblante, asservie,
La Mort suspend ses dures lois (3) ;
Dans le cercle qui l'emprisonne (4),
Au bruit du marteau qui résonne,
Le temps se révèle à nos yeux ;

(1) Système de l'attraction.
(2) L'électricité, les paratonnerres.
(3) Le galvanisme, la pile de Volta.
(4) L'horlogerie ; les anciens ne connaissaient que les sabliers et les clepsydres.

L'air même devient navigable (1),
Et le Génie infatigable
Sillonne la voûte des cieux.

Mais que sont toutes ces merveilles
Auprès de l'immortalité
Que promet aux fruits de nos veilles
Cet art dans Mayence inventé (2);
Art divin, par qui la pensée,
Mille et mille fois retracée,
Franchit et les monts et les mers,
Et qui, terrassant l'ignorance,
Des feux sacrés de la science
A seul rempli tout l'univers?

O sages des siècles antiques,
Cessez de vanter vos travaux;
Et vous, prodiges fantastiques,
Cédez aux prodiges nouveaux.

(1) L'art aérostatique créé par Montgolfier.
(2) L'imprimerie, qui est due au célèbre Guttenberg.

En vain l'Égypte et son histoire
Sous le colosse de leur gloire
Semblaient accabler l'avenir ;
Toujours nouveau, toujours le même,
Le Génie, en son vol suprême,
A montré qu'il ne peut vieillir.

A une Jeune Fille.

IMITÉ DU GREC.

Dulce ridentem. . . . . .
Dulce loquentem.
Hor., liv. 1, od. 22.

Oui, l'astre de Vénus éclaira ta naissance ;
Les Grâces en riant ont formé tes attraits ;
Minerve t'embellit de sa chaste décence,
Vénus de son sourire, Hébé de tous ses traits.

La rose qui s'entr'ouvre au souffle du zéphyre,
Le lis qu'enorgueillit sa royale blancheur,
Les premiers feux du jour qui commence à sourire
Ont moins de pureté, de grâce, de fraîcheur.

Dans l'or qu'offre à mes yeux ta blonde chevelure,
Je vois du miel d'Hybla l'éclat éblouissant;
Dans le souffle embaumé de ton haleine pure,
Je respire des fleurs le parfum odorant.

Aux doux sons échappés de ta bouche vermeille,
Aux accents que ta voix fait tomber mollement,
Du luth qui sous tes doigts enchantait mon oreille
Je crois entendre encor l'heureux frémissement.

Heureux qui pourra peindre et ta grâce légère,
Et ton doux enjouement, et tes charmes divins;
Plus heureux qui pourra, toujours sûr de te plaire,
Couler auprès de toi des jours purs et sereins!

LA VIEILLESSE.

. . . . . C'est le soir d'un beau jour.
LA FONTAINE, *Philémon et Baucis.*

Qu'elle est riante la vieillesse,
Qui, riche encore d'avenir,
Dans les doux fruits de sa tendresse
Se voit sans cesse rajeunir ;
Qui, de soutiens environnée,
En attend toujours de nouveaux,

Et coule d'année en année
Pareille aux paisibles ruisseaux !

Qu'un jour de joie et d'allégresse
Autour d'un père en cheveux blancs
Rassemble, brillants de jeunesse,
Ses tendres, ses nombreux enfants,
On croit voir les feux de l'aurore
Se marier aux feux du soir,
Pomone qui sourit à Flore,
Et le souvenir à l'espoir.

C'est le chêne, honneur du bocage,
Qui, se riant des aquilons,
Étend son tranquille feuillage
Sur d'innombrables rejetons;
C'est le débris d'un temple antique
Qui, sous les roses du printemps,
Cache sa poussière héroïque
Et les longs ravages du temps.

DE SÈZE.

Je m'arrête devant l'histoire : songez qu'elle jugera votre jugement, et que le sien sera celui des siècles.

Défense de Louis XVI à la Convention.

Les autels renversés roulent dans la poussière ;
Le sang coule à grands flots ; la hache meurtrière
Moissonne par milliers les défenseurs des lois ;
Et, pour comble d'horreur, près du trône qui tombe,
Le peuple ose creuser la tombe
Où le fer jettera le dernier de ses rois.

Entendez-vous ces cris de vengeance et de rage,
Ce lugubre tambour, prélude de l'orage,
Qui réveille à sa voix la fureur des partis?
Voyez-vous cet amas de piques dégoûtantes,
Et ces têtes encor sanglantes
Qu'on promène en triomphe au milieu de Paris?

Infortuné Louis, qui viendra te défendre?
Tu n'as plus de bienfaits, de trésors à répandre:
La Mort a décimé tes pâles serviteurs;
Loin d'un fils bien-aimé, sans sceptre, sans couronne,
Seul avec le Dieu qui pardonne,
Tu n'attends pour mourir qu'un mot des oppresseurs.

Le lion, des forêts monarque magnanime,
Sous ses ongles vainqueurs terrassant sa victime,
Se laisse quelquefois désarmer par ses cris;
Esclave révolté, le peuple est implacable,
Et dans sa rage insatiable
Ne veut voir que du sang, des morts et des débris.

Accusateur d'un roi, qu'il condamne d'avance,

Le sénat de bourreaux, sous qui tremble la France,
Déjà traîne à ses pieds le père de l'état,
Et veut, sous les dehors d'une justice vaine,
Même en assouvissant sa haine,
Couvrir d'un nom sacré son horrible attentat.

Où trouver une voix que nul danger n'arrête,
Qui, de la vérité généreuse interprète,
Dans le cœur des tyrans imprime la terreur,
Confonde l'imposture, éclaire l'ignorance,
Et retentisse dans la France
Comme l'éclat soudain d'un tonnerre vengeur?

Jaloux de disputer une palme immortelle,
Dans l'arène homicide, où la gloire l'appelle,
Un athlète inspiré s'élance avec ardeur;
Il voit la mort de près, il la regarde en face,
Et, plein d'une brûlante audace,
Compte même en tombant écraser son vainqueur.

Place, place à De Sèze, au défenseur du trône!
Il vient, près des bourreaux que son courage étonne,

Du fils de saint Louis retracer les bienfaits ;
Il vient, armé des feux d'une mâle éloquence,
Forcer le mensonge au silence,
Et d'un forfait de moins alléger nos forfaits

L'éloquence jadis, en miracles féconde,
Sous les traits d'un géant dominateur du monde (1),
Recevait et l'hommage et l'encens des Gaulois.
Des chaînes d'or sortaient de sa bouche enflammée,
Tandis qu'une foule charmée
S'enivrait à ses pieds des doux sons de sa voix.

L'éloquence, tonnant du haut des murs d'Athène,
Réveillait, à la voix, aux cris de Démosthène,
Les fils dégénérés des Grecs de Marathon ;
L'éloquence sauva les maîtres de la terre,
Et vit dans sa chute prospère
Catilina tomber aux pieds de Cicéron.

Peut-être qu'en nos jours retrouvant sa puissance,

(1) Hercule adoré dans l'ancienne Gaule sous le nom d'Ogmius.

Malgré les cris affreux d'une foule en démence,
Elle triomphera de l'hydre des partis;
Peut-être que De Sèze, en bravant leur colère,
Verra le torrent populaire
Respecter dans son cours ce qui reste des lis.....

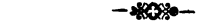
Inutiles efforts! vaine et folle espérance!
Quand sur l'esquif tremblant la vague qui s'élance
Apporte aux nautoniers l'épouvante et la mort,
Quel insensé jamais a dit à la tempête :
« Arrête, et respecte ma tête;
» Mon esquif malgré toi doit regagner le port. »

La Montagne en tumulte a frémi de colère...
Mais aux cris dont sa voix épouvantait la terre
Succède tout-à-coup un repos menaçant.
Peut-être ils n'oseront.... Mais, que dis-je? Silence!...
Écoutez l'horrible sentence :
La victime est proscrite et l'échafaud l'attend...

Toi, qui servais Louis, toi, qui l'osas défendre,
Ta voix, noble De Sèze, en vain s'est fait entendre :

L'audace a triomphé de ta pieuse ardeur ;
Mais tant qu'on parlera de nos sanglants orages,
Ton nom porté d'âges en âges,
De nos derniers neveux fera battre le cœur.

LA COLÈRE DU POÈTE.



. . . . . Facit indignatio versum.
JUVÉNAL, sat. I, v. 79.

Les insensés ! c'est moi, c'est un fils des neuf sœurs,
Qu'ils osent insulter dans leur brutal délire !
Auraient-ils oublié qu'il est des dieux vengeurs,
Et que mon doigt encor peut réveiller ma lyre ?

Aveugle que j'étais ! à leurs feintes vertus,
Comme le simple enfant, je m'étais laissé prendre ;
Je croyais qu'en leurs cœurs à l'intérêt vendus
La pitié, la raison, pouvaient se faire entendre.

Moins doux est le miel pur qu'en ses palais riants
Distille avec amour l'abeille d'Ibérie ;
Moins doux est le parfum que sur l'aile des vents
Porte au loin dans les airs la rose épanouie.

Mais aussi moins perfide est le serpent trompeur,
Qui glisse lentement sous la tendre verdure,
Et qui, se dérobant aux yeux du voyageur,
Lui souffle les poisons de son haleine impure.

Au doux son de leur voix je me suis endormi ;
Abandonnant aux flots ma barque vagabonde,
Sur l'écueil que cachait un azur ennemi
J'ai rêvé le bonheur, et j'ai méprisé l'onde.

Qu'il est dur le réveil, quand la foudre en éclats
De ses brandons de feu sillonne au loin la nue,

Quand l'abîme des mers s'ouvrant avec fracas
Gronde autour de la nef par les vagues battue!...

Mais l'insecte innocent qui va de fleur en fleur
Promener au hasard son aile aventurière,
L'abeille, pour punir une main meurtrière,
Sait trouver au besoin un aiguillon vengeur.

Si les vers que Cypris dictait au tendre Horace
Ont charmé de Tibur les bois silencieux,
Ses accents qu'animaient la colère et l'audace
Ont fait pâlir aussi le vice radieux.

Armé des traits mordants de son sanglant iambe (1),
Archiloque a montré ce que peuvent les vers,
Et le lâche, l'ingrat, le parjure Lycambe
Du bruit de sa vengeance a rempli l'univers.

On croit que cette main, aux jeux accoutumée,
Qui n'a tiré d'un luth que des sons amollis,

(1) Archilochum proprio rabies armavit iambo.
HORACE, *Art poétique*

Ne pourrait, tout-à-coup par la rage animée,
Agiter dans les airs le fouet de Némésis.

A la cour de Scyros, sous l'habit d'une femme,
Achille a dans les jeux coulé ses premiers jours;
Mais l'aspect d'une épée a réveillé son âme,
Et le héros sans peine a laissé les amours.

Nourrisson inconnu des filles du Parnasse,
Mon nom n'a point encore occupé les échos;
Un lâche peut encor mépriser ma menace,
Et du fond de sa fange insulter à mes maux.

Mais qu'il ne compte plus sur sa vaine puissance,
Sur mon obscurité, sur mes affronts soufferts:
Qu'il tremble que par lui ma gloire ne commence,
Si l'indignation peut enfanter des vers.

LA BATAILLE DE NAVARIN. [1]

Vix una sospes navis ab ignibus.
HOR., liv. I, od. 37.

« Lâches enfants du Christ, vous gardiez le silence,
» Quand vos frères vaincus expiraient sans défense,
» Et pour eux aujourd'hui vous élevez la voix!
» Vous voulez dans mes mains briser mon cimeterre,
» Et, sans faire gronder les foudres de la guerre,
» Croyez m'épouvanter au seul nom de vos rois!

(1) Cette pièce a été couronnée par l'Académie d'Amiens, le 25 août 1829.

» La vague m'obéit, je commande à l'orage ;
» Mes vaisseaux, malgré vous saluant le rivage,
» Vomiront devant moi des flots de combattants.
» Vous pouvez sur ma tête appeler le tonnerre :
» D'un peuple de proscrits je purgerai la terre,
» Et mes pieds fouleront des monceaux d'ossements. »

*

Ainsi, du haut des monts de la triste Morée,
Répondait aux clameurs de l'Europe éplorée
Le fier et sombre Égyptien :
Ainsi, dans son orgueil, dans sa brutale ivresse,
Dévorant en espoir les restes de la Grèce,
Il insultait au nom chrétien.

Le barbare oubliait que Memphis en alarmes
A vu le Nil, courbé sous le poids de nos armes,
Trembler au bruit de nos succès,
Et qu'aux yeux d'un troupeau d'Égyptiens timides,
Le fer de la victoire a sur les pyramides
Attaché le nom des Français.

Ou peut-être il croyait que les flottes rivales,
Qui, dans le cours trop long de leurs luttes fatales,
Couvrirent de débris les ondes d'Aboukir,
Ne pourraient oublier leurs antiques querelles,
Et dans le sang des infidèles
Éteindre pour jamais un affreux souvenir.

*

Sous un ciel pur et sans nuage
Que l'aurore peint de ses feux,
La mer caresse le rivage,
Jouet de ses flots amoureux;
Le zéphyr, aux ailes légères,
Glisse, sur les plaines amères,
Des collines de Navarin,
Et vient aux nefs d'Alexandrie,
Avec l'allégresse et la vie,
Porter les parfums du matin.

« Le vent souffle, la voile est prête:
» Partons, disaient en chœur les pilotes joyeux;

» Allah le veut! Gloire au Prophète!»
Et l'écho des rochers répétait leurs adieux.

*

Arrêtez, arrêtez, fiers tyrans de la Grèce :
Voici ses défenseurs, et la croix vengeresse
Qui doit punir tous vos forfaits;
Ils viennent mettre fin aux malheurs de la terre,
Et, l'olive à la main, sans redouter la guerre,
Vous présenter encor la paix.

Voyez-vous ces couleurs des trois reines du monde,
Ces hardis Léopards, dominateurs de l'onde,
Cet Aigle, terreur du croissant,
Et ces Lis, au malheur, à la gloire fidèles,
Qui, forçant la Victoire à leur prêter ses ailes,
Volent où l'honneur les attend?....

Vous tremblez.... Mais quel bruit sur nos têtes résonne?
Le plomb siffle chassé dans les airs qu'il sillonne :
Londres pleure un de ses enfants.
Rigny veut reculer le moment du carnage :

L'airain qui lui répond, suivi d'un cri de rage,
Étouffe ses nobles accents.

Ombre de Botzaris, tressaille d'allégresse ;
Victimes de Chio, ruines de la Grèce,
Cessez d'appeler des vengeurs :
Vos lâches ennemis ont comblé la mesure :
L'Europe d'un seul coup va dans leur sang parjure
Venger trois siècles de malheurs.

*

Alors qu'aux plaines d'Agrigente,
Au bruit des abîmes grondants,
L'Etna, que la lave tourmente,
Entr'ouvre et déchire ses flancs,
Du haut de sa cime enflammée,
Parmi des torrents de fumée,
Jaillit un déluge de feux :
Les champs, les coteaux disparaissent,
Et sous les flammes qui les pressent
L'homme disparaît avec eux.

Ainsi nos escadres unies,
Où tonne l'airain des combats,
Lancent sur les nefs ennemies
Et l'incendie et le trépas.
L'air mugit, la mer étincelle;
Le fer, plus pressé que la grêle,
Vole semé de toutes parts;
Les mâts craquent, les nefs s'entr'ouvrent,
Et les abîmes qu'elles couvrent
Grondent sous leurs débris épars.

Semblable au roc que la tempête
Frappe sans pouvoir l'ébranler,
Le farouche enfant du Prophète
Voit ses revers sans se troubler;
Dans le danger qui le menace
Puisant une nouvelle audace,
Il étend son triple croissant;
Et, sous les feux qu'il nous renvoie,
S'apprête à dévorer la proie
Que pressent ses bras de géant.

Bientôt, pour seconder sa rage,
Du sein de leurs mortiers brûlants,
Les forts qui bordent le rivage
Font pleuvoir la mort dans nos rangs;
Et, quand la foudre est sur nos têtes,
Promenant leurs flammes muettes
Autour de nos bruyants vaisseaux,
Six barques, aux voiles légères,
Dans leurs courses incendiaires,
Semblent près d'embraser les eaux.

Comment peindre, au sein de l'orage
Dont ils affrontent les horreurs,
Ces trois chefs (1), rivaux de courage,
Partout présents, partout vainqueurs?
Du haut de leur poupe amirale,
Une ombre, aux Ottomans fatale (2),
Murmure un nom victorieux,
Et, levant sa main triomphante,

(1) Rigny, Codrington et Hayden.
(2) Don Juan d'Autriche, vainqueur des Turcs à la bataille de Lépante, le 3 octobre 1571.

Montre le golfe de Lépante,
Sourit, et regagne les cieux.

Riches des palmes immortelles
Dont l'Europe doit les couvrir,
Que de gloires encor nouvelles
Sont déjà vieilles d'avenir!
Que de noms, ignorés naguère,
Aux fastes sanglants de la guerre
Semblent promettre de grands noms!
Et quel éclat impérissable,
Dans leur concorde formidable,
Couronne les trois pavillons!

Ici le vaillant Moscovite
Brave la tempête des forts;
Là *le Breslaw* se précipite,
Comme l'aigle, roi de nos bords;
Plus loin, *le Talbot* et *l'Armide*
Opposent leur calme intrépide
Au choc de cinq bricks ennemis;
Là, sous le feu qui le dévore,

Le Scipion combat encore,
Et triomphe avec ses débris.

Mais, au milieu des nefs brûlantes
Qui, bondissant du sein des mers,
Sèment de ruines tonnantes
L'azur étincelant des airs,
Quelle est cette nef qui se traîne?
Ciel! je reconnais *la Sirène*
Et son intrépide Rigny.
Tant de courage et tant de gloire
Sous les palmes de la victoire
Resterait-il enseveli?

Enfin un long cri d'allégresse
Annonce aux monts de Navarin
Que les ennemis de la Grèce
Viennent de subir leur destin.
De cette flotte redoutable,
Qui de sa masse inébranlable
Fatiguait les flots gémissants,
Il ne reste plus sur les ondes

Que quelques barques vagabondes,
Jouets de la mer et des vents.

*

Que faisait cependant, loin des champs du carnage,
Celui qui, dans la Grèce appelant le ravage,
Demandait à la mer du fer et des soldats?
Il attendait sa flotte, et, triomphant d'avance,
Se repaissait en espérance
Du sang d'un peuple entier qu'il vouait au trépas.

Partez, restes hideux d'une flotte si belle,
Allez de notre gloire instruire l'infidèle :
Qu'Ibrahim vous contemple et nous connaisse enfin;
Qu'il sache que son bras doit respecter la Grèce,
Ou que la foudre vengeresse
Rallumerait pour lui les feux de Navarin !

LE DERNIER REGARD. (1)

Semblable au dieu de la lumière,
Qui, prêt à cacher ses rayons,
Des feux d'une clarté dernière
Embrase le sommet des monts,

(1) Ce morceau a été mis en musique.

L'âme, prête à quitter la terre,
S'arrête au moment du départ,
Et se montre encor tout entière
Dans l'éclat du dernier regard.

Voyez cette mère expirante,
Auprès du berceau de son fils,
Chercher d'une main défaillante
Le tendre objet de ses soucis.
Elle voit l'enfant qu'elle adore :
Elle eût voulu mourir plus tard ;
Mais du moins elle goûte encore
La douceur du dernier regard.

Pauvre exilé que la fortune
Enchaîne aux lieux où naît le jour,
Tu maudis le sort et Neptune
Qui t'ôtent l'espoir du retour ;
Dans une triste rêverie
Tu contemples la nef qui part :
Tu restes.... Hélas ! ta patrie
N'aura pas ton dernier regard.

Simple et modeste autant que belle,
Elle comptait seize printemps ;
C'était une rose nouvelle
Qu'épargnait l'haleine des vents.
Hier je la voyais sourire,
Hier elle brillait sans art,
Et la Parque a frappé Thémire,
Et j'ai vu son dernier regard.

O doux soleil de ma patrie,
Beaux lieux, témoins de mes douleurs,
Et vous, charme heureux de ma vie,
Beaux-arts, qui séchez tant de pleurs,
Puissé-je, à mon heure dernière,
Vous trouver encore à l'écart :
La mort me sera moins amère,
Vous aurez mon dernier regard.

SUR LE DÉPART
DES TROUPES FRANÇAISES POUR LA MORÉE

Au mois de Juillet 1828.

—※—

Δεῦτε, παῖδες τῶν Ἑλλήνων.
Chant de Riga.

Où vont ces nefs au vol rapide,
Qui dans leurs flancs gros de soldats
Portent sur la plaine liquide
Le fer, la foudre et le trépas?
Jouets d'une aveugle démence,
Vont-elles servir la vengeance,

Le caprice ou l'orgueil des rois ?
O Grèce, ô sépulcre des braves,
Elles vont briser tes entraves,
Et te rendre un nom et des lois.

La Guerre, l'implacable Guerre,
Opprobre et fléau des états,
A trop long-temps courbé la terre
Devant l'orgueil des potentats ;
Trop long-temps complice du crime,
Près de la vertu qu'on décime,
La Politique, au front d'airain,
A vu, sans lui donner de larmes,
Un peuple mourant sous les armes
Demander la paix et du pain.

Noble institutrice du monde,
Berceau des lettres et des arts,
O terre en prodiges féconde,
Terre d'Apollon et de Mars,
Couronne-toi de fleurs nouvelles;
De tes ruines immortelles

Fais sortir un feu créateur,
Et sous le sceptre du génie,
Au bruit d'une douce harmonie,
Reprends ta première splendeur.

Pleins d'une belliqueuse ivresse,
Les fils de l'antique Gaulois
Vont sous le beau ciel de la Grèce
Voler à de nouveaux exploits;
Mais sans redouter leur audace,
Tranquille au sommet du Parnasse,
Le dieu qui frappa leurs aïeux (1)
S'apprête à tresser la couronne
Dont la main de Lacédémone
Ceindra leur front victorieux.

Du sein de son urne féconde
Le fleuve qu'adora Memphis
Roule les trésors de son onde
Sur des champs brûlés et flétris :

(1) Allusion au désastre que les Gaulois éprouvèrent l'an 278 avant J.-C, lorsqu'ils allaient s'emparer du temple de Delphes.

Source de vie et de justice,
Ainsi la France protectrice,
Semant son or et ses soldats,
Porte la paix et l'abondance
Aux lieux où la Mort en silence
Siégeait à côté des pachas.

Superbe et jalouse Angleterre,
D'où vient que ton orgueil frémit ?
D'où vient qu'au réveil de la terre
Ton cœur se glace et se roidit ?
Quand la liberté fait ta gloire,
Quand le commerce et la victoire
T'ont donné le sceptre des mers,
Ne saurais-tu voir sans ombrage
Un peuple, las de l'esclavage,
Abjurer la honte et les fers ?

Alors que le bronze fidèle,
Vainqueur des Ottomans détruits,
Réveillait la cendre immortelle
Des don Juan, des saint Louis,

Reniant ta propre vaillance,
Aux lauriers cueillis par la France
Tu n'osais joindre tes lauriers;
Et, dans l'allégresse commune,
Pleurant ta gloire et ta fortune,
Tu désavouais tes guerriers.

Hier, du haut de la tribune
Tu proclamais la liberté,
Hier, le trident de Neptune
Était l'appui de l'équité;
Mais ton Canning est dans la tombe (1),
Et, près de ta gloire qui tombe,
Bravant des mânes radieux,
L'Envie, unie à l'Avarice,
Sur les débris de la justice
Fonde ton empire odieux.

Cache donc ta tête flétrie
Parmi les écueils et les mers,

(1) On se rappelle ces belles paroles : « Liberté politique et religieuse dans les deux mondes! »

Où ta politique ennemie
Insulte encore à l'univers;
Ivre du sang de tes victimes,
Repose au milieu des abîmes,
Vil repaire de tes enfants,
Comme l'oiseau las de carnage
Qui s'endort au bruit de l'orage
Sur des rochers encor sanglants.

Et nous que la victoire appelle
Aux champs d'un autre Marathon,
Couverts de la palme immortelle
Qui nous attend au Parthénon,
Nous verrons l'astre de la France
S'élever comme un phare immense
Sur le tombeau des oppresseurs,
Tandis que les fils de la Grèce
Répéteront avec ivresse
Le nom de leurs libérateurs.

LE XIX^e^ SIÈCLE. [1]

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo
VIRG., Egl. 4.

O siècle de clartés, de génie et de gloire,
Toi qui naquis pour nous en des jours de victoire,
Siècle si jeune encore et déjà si fameux,
Quel sera le couchant que promet ton aurore?
Dois-tu grandir encore,
Ou t'éteindre éclipsé devant tes premiers feux?

(1) Ce morceau a été écrit à la fin de l'année 1829.

Ta vingt-neuvième année à peine est expirée,
Et tu sembles déjà surpasser en durée
Les siècles dont le Temps a mesuré le cours :
Rien ne borne en leur vol tes promptes destinées ;
Tes jours sont des années,
Et tes heures souvent égalent de grands jours.

Héritier des fureurs, des gloires de la France,
Le canon d'Austerlitz salua ta naissance ;
La tombe des guerriers te servit de berceau ;
Tu te levas armé du glaive et de la foudre,
Et les trônes en poudre
Croulèrent abattus sous ton fatal niveau.

Comme un soldat vieilli dans l'horreur du carnage,
Tu respirais le sang, le meurtre et le ravage :
La force était ta loi, le succès ta raison ;
Tes spectacles, tes jeux étaient des funérailles,
Tes fêtes des batailles,
Et tes concerts, le bruit, le fracas du canon.

A te voir moissonner des nations entières,

Renverser les états, effacer les frontières,
Promener l'incendie et la hache en tous lieux,
Confondre tous les droits, menacer tous les trônes,
Et faire des couronnes
L'ornement, le jouet d'un soldat sans aïeux;

On eût dit que la terre allait changer de face,
Qu'à tes enfants à naître ouvrant un libre espace,
L'avenir du passé deviendrait le tombeau;
Qu'il ne resterait rien des débris d'un autre âge,
Et qu'en ce grand naufrage,
Seul, tu t'élèverais sur un monde nouveau.

Encore quelques jours, et, riche de nos pertes,
Ton cours ne roulait plus qu'en des plaines désertes,
Entre de grands tombeaux et des peuples d'enfants:
Les siècles devant toi pâlissaient d'épouvante,
Et ta gloire sanglante
Remplissait de ses feux l'immensité des temps.

Tu n'étais plus pourtant que le siècle d'un homme:
Sous un autre César courbant une autre Rome,

Tu recevais ses lois en recevant son nom;
Tu t'absorbais en lui : ta gloire était sa gloire,
Son règne ton histoire :
Tu ne faisais plus qu'un avec Napoléon.

Là se fussent bornés les rêves de la France :
Reine des nations, mais reine sans puissance,
Quand le bruit de sa gloire eût rempli l'univers,
Elle n'eût recueilli, pour prix de son courage,
Qu'un brillant esclavage,
Des lauriers teints de sang, un grand nom et des fers.

*

Jadis, quand l'Éternel, las de punir le monde,
Dans leur vaste prison eut fait rentrer les flots,
Quand la terre, échappée aux ravages de l'onde,
Sortait des horreurs du chaos,
L'arc aux mille couleurs, écharpe étincelante,
Aux yeux du juste dans l'attente
Vint annoncer des jours heureux,
Et, gage fortuné d'amour et de clémence,

Confirmer aux humains la nouvelle alliance
Que le ciel formait avec eux.

Ainsi, quand le géant qui pesait sur nos têtes,
Tomba précipité de son char triomphal,
Quand l'aigle s'endormit, fatigué des tempêtes,
Sur le rocher impérial,
La France vit éclore, après trente ans d'orage,
Cette charte, immortel ouvrage
Du temps et de l'adversité,
Qui, des partis vaincus étouffant le murmure,
Apparut parmi nous comme l'heureux augure
Du règne de la liberté.

Moins doux est le rayon qui, perçant les nuages,
Annonce au nautonier la fuite des autans;
Moins doux est le parfum qu'exhalent les bocages,
Aux premiers matins du printemps.
C'est quand on sort vainqueur d'une longue agonie
Qu'on sent tout le prix de la vie,
Qu'on cesse d'appeler la mort;
C'est quand on a subi les horreurs du naufrage

Qu'on baise avec amour la terre du rivage,
Qu'on bénit le calme du port.

Le remède est sorti d'où le mal prit sa source :
Un revers a fait plus que trente ans de succès ;
Si notre astre un moment a pâli dans sa course,
La France a reconquis la paix.
Sur le vaisseau public qu'agitait la tourmente
La Liberté, long-temps absente,
S'est montrée à nos yeux en pleurs,
Non plus pâle, sanglante et de meurtre affamée,
Mais calme, sans courroux, riante, désarmée,
Et le front couronné de fleurs.

« Salut, fille des cieux, s'est écrié le monde,
» Salut, reine des rois, souveraine des mers,
» Génie aux ailes d'or, vierge à jamais féconde,
» Ame et flambeau de l'univers ;
» Toi seule as brisé l'arc d'où partait le ravage,
» Toi seule as dissipé l'orage
» Par vingt rois sans fruit conjuré ;
» Par toi le chêne immense a disparu sous l'herbe,

» Et par toi s'est brisé le colosse superbe
» Que notre fer n'eût qu'effleuré. »

Devant l'astre nouveau qui ne vient que de luire
Que d'astres éclatants tout-à-coup éclipsés !
Que de héros fameux dans l'art seul de détruire
Avec leur gloire terrassés !
Le réveil a mis fin aux erreurs d'un vain rêve :
La toge a triomphé du glaive,
La force a reconnu des lois ;
Et le trône, appuyé sur l'urne des comices,
A vu se raffermir, sous de riants auspices,
L'union du peuple et des rois.

Levez-vous, levez-vous, enfants d'un autre monde,
Esclaves endormis à l'ombre de la croix,
Vous que ni vos rochers, ni les fureurs de l'onde
N'ont pu soustraire à nos exploits.
Fils du soleil, le jour à vos yeux va renaître ;
L'esclave n'aura plus de maître,
Le despote plus de Cortez ;
Et l'or, source de maux sous des tyrans avares,

L'or, désormais perdu pour de nouveaux Pizarres,
Ne paiera plus que les bienfaits.

O bords du Sperchius, doux sommets du Taygète,
Rappelez les zéphyrs sous vos bosquets déserts :
La Grèce de vos fleurs va couronner sa tête,
La Grèce va briser ses fers.
Eveillez-vous, héros des vieilles Thermopyles,
Et de vos ombres immobiles
Épouvantez d'autres Xercès,
Tandis que vos enfants, sous la croix redoutée,
Verront, comme en vos jours, dans une autre Platée
Tomber leurs oppresseurs défaits.

*

Que ne m'est-il permis d'avancer les années,
De hâter dans son cours, si gros de destinées,
Un siècle déjà si fécond,
De le montrer roulant d'orages en orages,
Et courant éveiller dans le lointain des âges
Un vaste écho qui lui répond !

Que de faits glorieux qui sont à naître encore !
Que de germes cachés n'attendent pour éclore
Qu'un jour, qu'une heure, qu'un instant !
Quelle riche moisson mûrit en espérance !
Que de beaux jours promis aux arts, à la science !
Que d'avenir dans le présent !

Suivez le vol de l'aigle élancé dans la nue ;
Voyez le roi des airs mesurant l'étendue,
Et planant sur l'immensité.
Ainsi s'élèvera le siècle du génie ;
Ainsi sa gloire, au sein d'une sphère infinie,
Planera sur l'éternité.

Entendez-vous ces chants, plus doux que le murmure
D'un doux ruisseau roulant sur la molle verdure,
Entre les roses et les lis,
Et ces mâles accords, qui, pareils au tonnerre,
Vengent d'un lâche oubli les enfants de la guerre,
Dans leurs drapeaux ensevelis ?

Voyez-vous les trésors que le génie enfante,

Ces bronzes orgueilleux, cette toile vivante,
Ces marbres taillés en palais,
Ce luxe du savoir, des arts, de l'industrie,
Qui, donnant aux cités une seconde vie,
Est l'âme et le fruit de la paix ?

Des empires nouveaux apparaissent sans nombre ;
Des empires vieillis, qui sommeillaient dans l'ombre,
S'éveillent soudain rajeunis ;
La raison croît, s'étend, embrasse les deux mondes,
Et du torrent vainqueur de ses clartés fécondes
Couvre ses pâles ennemis.

O siècle lumineux, tu vaincras tous les âges ;
Tu sauras réunir avec tous les hommages
Toutes les gloires d'ici-bas ;
Et les temps écoulés, comme les temps à naître,
Seront auprès de toi ce qu'est près du grand Être
L'atome obscur qu'on ne voit pas.

SUR LA MORT

DE Mlle HORTENSE EUGÉNIE DE FRIOUL.

Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

MALHERBE.

Préparez le bandeau de l'épouse nouvelle,
Les fleurs, le voile blanc, l'alliance fidèle,
Et le denier, gage de paix;
Cherchez parmi ses sœurs les vierges ingénues,

Qui doivent, de ses pas compagnes assidues,
La guider aux riants banquets.

Ministres du Seigneur, ouvrez le sanctuaire;
Que les cierges bénits, doux faisceaux de lumière,
Couvrent le marbre des autels;
Que l'encens allumé parfume les portiques,
Et que l'orgue sonore au bruit des saints cantiques
Mêle ses accents solennels.

Voici venir le jour, si cher aux jeunes filles,
Où la danse légère en folâtres quadrilles
Groupera leurs essaims brillants,
Où le vin, les bons mots, charmant d'heureux convives,
Sur le front du vieillard effaceront les rides,
Et lui rendront ses jeunes ans.

Demain vous sortirez de vos humbles retraites,
Vieux soldats, que naguère appelaient d'autres fêtes,
Guerriers plus grands que vos revers,
Vous dont le bras ôtait, donnait les diadèmes,

Vous qu'on laisse aujourd'hui, seuls restes de vous-mêmes,
Languir dans vos foyers déserts.

Demain vous rappelant, l'œil humide de larmes,
Un des mille héros, compagnons de vos armes,
Avec tant d'autres moissonné,
Vous viendrez dans sa fille honorer sa mémoire,
Et demander pour elle au Dieu de la victoire
Un avenir plus fortuné.

Demain, comme une fleur échappée à l'orage
Se ranime aux clartés d'un soleil sans nuage,
Et reprend ses vives couleurs,
La vierge qui naquit sur le tombeau d'un père,
Dans les bras de l'hymen souriant à sa mère,
Oubliera ses longues douleurs.

*

Demain.... mais qu'ai-je dit? nous passons comme l'ombre,
Et voyageurs d'un jour, rêvant des jours sans nombre,
Nous dressons notre tente, alors qu'il faut partir.
La mort est près de nous, et ne songeant qu'à vivre,

Entre l'heure qui fuit et l'heure qui va suivre
Nous plaçons un demain qui ne doit point finir.

*

Où sont, hélas! ces fleurs, symbole de la joie,
Ces flambeaux, ces autels, témoins des doux serments,
Et ce poêle sacré, qui sous l'or et la soie
Cache deux fronts riants?

Où sont tous ces apprêts d'une fête prochaine,
Ces tables, ces banquets sous la treille dressés,
Et ces luths dont la valse, en sa mobile chaîne,
Suit les sons cadencés?

Le ciel est toujours pur, la terre est toujours belle;
Les fleurs n'ont point perdu leurs suaves odeurs:
Et pourtant je n'entends qu'une plainte fidèle,
Je ne vois que des pleurs.

Au lieu de cette couche à l'hymen destinée,
S'élève un lit funeste, où, pâle, sans appas,
La fille du héros par la fièvre enchaînée
Lutte avec le trépas.

Au lieu des gais refrains et des chants d'allégresse,
Près d'une mère en proie aux plus affreux tourments,
La voix d'un prêtre saint murmure avec tristesse
L'oraison des mourants.

Eh quoi ! faut-il mourir si jeune, et si belle !
Tomber comme le fruit qui n'est point encor mûr !
Se flétrir dans sa fleur, comme l'herbe nouvelle
Que sèche un vent impur !

Renoncer à la vie, alors qu'elle est si chère,
Alors que l'avenir promet tant de beaux jours,
Alors qu'on va mêler au baiser d'une mère
Le baiser des amours !

O vierge infortunée, arme-toi de courage,
Souviens-toi de celui dont tu portes le nom,
Du guerrier jeune encor, qui périt avant l'âge
Sous le feu du canon.

Comme toi, dans la fleur de ses belles années,
Il pouvait, se fiant aux promesses du sort,

Attendre comme toi de longues destinées,
Et pourtant il est mort.

Moins malheureux du moins, il est mort dans la gloire,
Entouré de lauriers, d'honneurs et de regrets;
Si son bras s'est glacé, son nom vit dans l'histoire:
Il ne mourra jamais.

Et toi, fille sans nom d'un héroïque père,
Tendre lis qu'on rejette, alors qu'il a pâli,
Tu n'as pour avenir que les pleurs de ta mère,
Une tombe et l'oubli.

Ta beauté, ta jeunesse avant le temps flétrie,
Ces vers même, ces vers déjà morts en naissant,
Rien ne pourra sauver ta mémoire chérie
Des ombres du néant.

Ce sera le ruisseau qui murmure et qui passe,
La flamme qui s'éteint, sans trouver d'aliment,
Le son, qui sans écho s'élance dans l'espace,
Et ne vit qu'un moment.

*

Silence ! ô muse mensongère,
Qui ne vois rien dans le tombeau !
La colombe a quitté la terre,
La fille a retrouvé son père,
Le lis a refleuri plus beau.

Parmi les vieux guerriers d'Arcole,
La vierge assise désormais,
Près du héros qui la console,
Oubliera ce monde frivole,
Et ses plaisirs et ses regrets.

Ainsi nous mourons pour revivre :
Ainsi, quand l'homme ose gémir,
La mort de ses maux le délivre,
Et tous ces biens dont l'âme est ivre
Ne valent pas un seul soupir.

La Constance dans le Malheur. (1)

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.
C. DELAVIGNE. *Le Paria.*

Tu pleures, fils du ciel, roi jeté sur la terre,
Homme, image d'un Dieu, son œuvre la plus chère,
Dieu mortel, qu'ici-bas tout sert avec amour;
Tu maudis et le sein où tu puisas la vie,

(1) Ce morceau a obtenu une mention honorable à l'Académie d'Amiens, en l'année 1838; il n'y a point eu de prix.

Et l'heure où ta paupière, aux ténèbres ravie,
S'ouvrit à la clarté du jour.

Tu ne vois ni ces fleurs qui se pressent d'éclore,
Ni ces jaunes épis dont la terre se dore,
Ni ces gazons riants qui naissent sous tes pas,
Ni ces bois parfumés qui t'offrent leur ombrage,
Ni ce ciel radieux dont l'azur sans nuage
Couronne tes vastes états.

En vain dans ces bosquets le rossignol soupire,
En vain l'onde murmure, en vain le doux zéphyre
De son souffle amoureux caresse le gazon;
La nature à tes yeux a perdu tous ses charmes,
Et la terre, pour toi, triste vallon de larmes,
N'est plus qu'une affreuse prison.

Nul trouble n'est égal aux troubles de ton âme:
C'est un foyer brûlant que dévore la flamme,
Une arène mobile en proie à tous les vents,
Une mer sans clartés où gronde la tempête,
Un abîme, un chaos, où la raison muette
Expire au milieu des tourments.

« La mort, dis-tu, la mort !... » et ton front se relève ;
Tu souris, comme un homme éveillé d'un long rêve,
Comme un captif joyeux qui va briser ses fers,
Comme un triste exilé qui revoit sa patrie,
Comme un nocher qui touche à la rive chérie,
Vainqueur des écueils et des mers.

Esclave du plaisir, la tombe est ton asile.
Tu croyais que, pareils à cette onde tranquille,
Qui roule toujours purs ses flots silencieux,
Tes jours, exempts de soins, de trouble, de tristesse,
Devaient couler en paix dans une douce ivresse,
Entre les festins et les jeux !

Dis-moi, le pèlerin, qui s'apprête au voyage,
Croit-il trouver partout, sous un riant ombrage,
Des chemins tapissés de verdure et de fleurs ?
Le soldat, qui s'élance en un champ de bataille,
Croit-il, sans affronter le fer et la mitraille,
Cueillir le laurier des vainqueurs?

L'homme est né pour souffrir : c'est la loi de son être.

Sous quelque signe heureux que le sort l'ait fait naître,
Son salut à la vie est un cri de douleur ;
Ses jours sont un présent qu'il paie avec usure :
Qu'il veille sous la pourpre, ou dorme sous la bure,
Il doit connaître le malheur.

Gladiateurs jetés au milieu de l'arène,
Nous devons, sans pâlir, sans briser notre chaîne,
Opposer au destin un courage constant ;
Athlètes élancés dans l'immense carrière,
Nous devons, sans porter un regard en arrière,
Voler au but qui nous attend.

Honte, honte au guerrier ennemi de sa gloire,
Qui, lorsque le danger promet une victoire,
Recule lâchement sans avoir combattu ;
Qui ne sait pas tomber avec ses frères d'armes,
Et sur qui la patrie, avare de ses larmes,
Ne dira point : « Il a vaincu ! »

Honte à l'homme qui meurt impuissant à la vie,
Qui, tournant contre soi son aveugle furie,

Rejette le fardeau qu'il ne peut soutenir,
Qui dans les jours heureux ne vécut que pour vivre,
Et qui, dans le combat que le destin lui livre,
Ne sait mourir que pour mourir!

Quand la foudre mugit sur les vagues émues,
Quand la mer en fureur s'élançant jusqu'aux nues
Retombe avec fracas dans ses gouffres grondants,
Le pilote, au péril opposant son courage,
Attend, sans se troubler, que le zéphyr volage
Rende la paix aux éléments.

Tel est le sage en butte aux coups de la fortune:
Sans fatiguer le ciel d'une plainte importune,
Sans céder un moment à de lâches terreurs,
Il paie au dieu du mal le tribut qu'il réclame,
Et, gardant l'espérance, ose encor, dans son âme,
Se promettre des jours meilleurs.

L'IMPRIMERIE.

L'art de multiplier, d'éterniser l'esprit,
D'offrir à tous les yeux tout ce qui fut écrit.
CHÉNIER. Charles IX, act. II, sc. 3.

Aux premières blancheurs de l'aube qui renaît,
L'ombre pâlit, décroît, s'efface et disparaît :
Ainsi devant les feux de l'astre du génie,
L'Europe, reprenant une nouvelle vie,
Voyait à son réveil tomber la longue nuit
Qui pesa neuf cents ans sur l'empire détruit.

Le Dante avait paru. Le chantre de Vaucluse (1),
Laissant le luth heureux illustré par sa muse,
Courait de cloître en cloître, en ses doctes transports,
De la sagesse antique exhumer les trésors.
Rome semblait renaître et les arts avec elle,
Tandis que, se couvrant d'une nuit éternelle,
Byzance, trop long-temps seul refuge des arts,
Voyait périr sa gloire et ses derniers Césars.
Le Tibre s'enrichit des pertes du Bosphore.
Mais lorsqu'un jour plus grand succédait à l'aurore,
Lorsque, vainqueurs du fer, de la flamme et des ans,
Les chefs-d'œuvre oubliés renaissaient plus brillants,
Un art manquait encore, art fécond en lumière,
Qui de l'art de Cadmus heureux auxiliaire,
Devait, multipliant des écrits précieux,
Ouvrir à la pensée un champ plus glorieux.

L'imprimerie enfin révéla sa puissance.
Qui lui donna le jour? Son berceau, sa naissance

(1) Pétrarque, moins connu de son temps par ses charmantes poésies que par son ardent amour pour les lettres anciennes.

De trois villes (1) encor divisent les enfants;
Mais le temps a jugé de leurs longs différends,
Et l'heureuse Mayence, entre ses deux rivales,
Lève un front couronné de palmes triomphales.

Plus léger que l'Eurus, l'éclair en un instant
Court du nord au midi, de l'aurore au couchant:
Tel et non moins rapide en son essor utile,
Le nouvel art bientôt vola de ville en ville.
Les portes des palais (2) s'ouvrirent devant lui;
Le trône le reçut, l'autel fut son appui.
Il était né d'hier, et déjà sa puissance
Avait soumis le Rhin, l'Escaut, Rome et la France.

Que de soins, que d'efforts épargnés aux savants!
Que d'écrits arrachés de la poudre des ans
S'étonnent de renaître au monde, à la lumière!
Que de textes, rendus à leur splendeur première,
Retrouvent, sous la main de l'habile imprimeur,

(1) Strasbourg, Harlem et Mayence.
(2) Le palais des Maximes à Rome, la Sorbonne, le Louvre, etc.

Ces beautés qu'altérait l'ignorance ou l'erreur !
L'antiquité revit dans ses œuvres divines ;
Ses débris éloquents, ses pompeuses ruines
Élèvent une voix que l'Europe comprend ;
Le passé redevient la leçon du présent ;
L'esprit humain fermente, un grand siècle s'apprête,
Où la voix du savant, la lyre du poëte,
A la cour d'un pontife (1), ami de tous les arts,
Rappelleront les jours du second des Césars.
L'Espagne aura son tour ; la France, l'Angleterre
Un jour de leur génie étonneront la terre,
Et la presse, en hâtant le réveil des esprits,
Aura donné l'essor aux talents enhardis.

Les peuples, retranchés derrière leurs frontières,
Voyaient s'étendre entre eux d'éternelles barrières ;
L'Europe entière offrait aux yeux de ses enfants
Dans cent états divers cent mondes différents.
La presse a rapproché les nations entre elles ;
Des empires rivaux suspendant les querelles,

(1) Le pape Léon X, de la famille des Médicis.

Malgré le temps, l'espace et le fer meurtrier,
Elle a par la pensée uni le monde entier.
L'Europe est devenue un seul et même empire,
Dont les membres divers qu'un même charme attire,
L'un par l'autre éclairés, s'entendent sans se voir,
Et luttent de raison, d'esprit et de savoir.

D'abord faible lueur, plus tard vaste incendie,
La science dans l'ombre a cru, s'est agrandie,
Et traçant autour d'elle un cercle illimité,
A répandu partout des torrents de clarté.

A l'aide du compas qui mesure la terre,
Le monde se partage en un double hémisphère.
Sous la masse de l'air ou plus ou moins pesant
Le mercure pressé s'élève ou redescend,
Et sans jamais sortir du tube qui le guide,
Marque le froid, le chaud, et le sec et l'humide.
L'équilibre a ses lois, les corps leurs éléments.
Les habitants de l'air, les insectes rampants,
La plante qui guérit, et le poison qui tue,
Rien n'échappe à nos soins, ne trompe notre vue.

Malgré l'épaisse nuit dont Dieu l'environnait,
Le monde de ses lois révèle le secret :
Les cieux sont envahis ; la nuit n'a plus de voiles ;
Le calcul atteignant d'innombrables étoiles,
Les classe, les ordonne et devine leur cours.
La terre tourne enfin, et l'astre heureux des jours,
Immobile au milieu des planètes errantes,
Verse en roulant sur soi ses clartés bienfaisantes.

Mais c'est peu que la presse, en ses brillants succès,
Des arts et du savoir ait hâté les progrès :
De l'erreur, du mensonge implacable ennemie,
La raison par ses soins a marché raffermie ;
Le préjugé s'est tu ; le fanatisme affreux
De ses bûchers sacrés a vu mourir les feux ;
Renfermé dans les soins de l'humble sanctuaire,
Le ministre de paix n'a plus prêché la guerre ;
Et le Dieu qu'on armait du foudre destructeur,
Qu'on nous peignait jaloux, sanguinaire, oppresseur,
Le Dieu mort sur la croix pour la commune offense
A cessé d'être un Dieu de haine et de vengeance.

L'ignorance après elle amène les tyrans ;
Le savoir sous des rois nous rend indépendants ;
Quand la raison triomphe et brise ses entraves,
Il reste des sujets, mais il n'est plus d'esclaves.
Jadis la liberté, source d'affreux débats,
Du haut de la tribune effrayait les états.
Le Forum est muet ; mais malgré son silence
Les droits des citoyens ne sont pas sans défense.
Que la presse soit libre ; appui de l'équité,
Qu'elle fasse en tous lieux parler la vérité,
Sur l'amour des sujets fonde l'espoir du trône,
Soutienne en même temps le peuple et la couronne,
Et du pouvoir trompé redressant les erreurs,
Le force à conquérir l'hommage de nos cœurs.
Par elle chaque jour la feuille véridique,
Echo retentissant de la rumeur publique,
Révèlera des cours les orages secrets,
Dira le bien, le mal, et la guerre et la paix.
Par elle, de Thémis ouvrant le sanctuaire,
L'opinion, terrible au juge mercenaire,
Malgré les cris et l'or du coupable puissant,
Fera devant la loi triompher l'innocent.

Une lutte paisible, en tous lieux établie,
Saura dans le désordre enfanter l'harmonie;
La sage liberté verra combler ses vœux :
Le pouvoir sera juste et les peuples heureux.

Enfin, grâce aux clartés que la presse dispense,
A l'appui qu'elle prête aux arts, à la science,
L'Europe, où la raison grandit de jour en jour,
Des âges ténébreux ne craint plus le retour.
Le temps qui détruit tout est sans force contre elle;
En vain l'airain mugit, en vain le sang ruisselle,
La guerre, si fertile en ravage, en forfaits,
La guerre ne peut rien sur l'œuvre de la paix.
Que le fer destructeur, la flamme dévorante
Portent de tous côtés la mort et l'épouvante,
La presse en un seul jour, triomphante de Mars,
De dix ans de revers consolera les arts.
En vain, dans ses marais, séjour de barbarie,
Le Nord, comme autrefois ranimant sa furie,
D'un déluge nouveau de peuples ignorants
Inonderait encor nos cités et nos champs;
La raison désormais ne craint plus de naufrage;

Le dépôt du savoir passera d'âge en âge;
Et l'astre lumineux qui dispense les jours
Sur les débris du monde arrêtera son cours,
Avant que l'ignorance, envahissant la terre,
Change en affreuse nuit le jour qui nous éclaire.

LA BOUSSOLE.

. . . . . Venient annis
Sæcula seris, quibus oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.
SENEQ., Médée, v. 374.

La voix qui dit au flot : « Tu mourras sur la rive, »
Qui déchaîne les vents, qui tient la mer captive,
La voix de l'Éternel, dans la vague grondant,
Semblait crier à l'homme échappé du néant :
« Tu n'iras pas plus loin. » Souverain de la terre,
Roi d'un peuple muet qui l'aime et le révère,

Il pouvait, au milieu des trésors de Cérès,
Dans le champ paternel vivre et mourir en paix.
Mais un destin plus noble entraînait son génie;
Il mit un pied sur l'onde, et l'onde fut franchie.

D'abord un bois léger lutte contre les flots:
La rame le conduit; la voile en longs réseaux
Dans l'air qu'elle interroge appelle le zéphyre.
Bientôt de ses débris couvrant l'humide empire,
La forêt tombe en flotte (1), et, maîtresse des vents,
Repose avec orgueil sur les flots écumants.
Le commerce enhardi vole de plage en plage;
Tyr élève ses murs; sourds au bruit de l'orage,
D'intrépides nochers, affrontant les deux mers (2),
Embrassent dans son tour l'Afrique et ses déserts.

Pour guides toutefois n'ayant que les étoiles,
Ils n'osent, quand la nuit a retiré ses voiles,
Aux caprices des vents abandonner leurs jours:

(1) In classem cadit omne nemus. Luc. Phars.
(2) Des navigateurs phéniciens firent le tour de l'Afrique par l'ordre de Néchao II, roi d'Egypte.

L'œil fixé sur la rive, ils suivent ses détours.
Si l'Océan reçoit leurs poupes vagabondes,
Ce n'est qu'en fugitifs qu'ils sillonnent ses ondes:
Ils craignent d'avancer; son immense horizon,
Ses abîmes grondants étonnent leur raison;
Le pilote troublé tremble, hésite, recule,
Et le monde finit aux colonnes d'Hercule.

Que d'empires fameux, entraînés par le temps,
Rouleront abîmés dans le gouffre des ans,
Avant que le nocher, retrouvant son courage,
A travers l'Océan s'ouvre un nouveau passage!
Tyr aura disparu; Carthage et ses rivaux
Dormiront réunis dans la paix des tombeaux.
O prodige! une aiguille, en merveilles féconde,
Changera les destins et la face du monde.
Frêle acier, dans les airs dirigé par l'aimant,
Elle s'élancera vers le nord qui l'attend,
Et malgré ses liens toujours fidèle au pôle,
Dans sa première ébauche offrira la boussole (1).

(1) Ce fut, dit-on, un Napolitain nommé Jean de Goia qui en fit l'essai le premier au commencement du XIVe siècle.

Le hasard fera tout; et nos rudes aïeux
Admireront long-temps son mouvement heureux,
Sans que pour elle encore oubliant les étoiles,
Le marin sur sa foi laisse flotter ses voiles.
Enfin il l'osera. Plus libre dans son cours,
Il attendra les nuits sans redouter les jours;
L'Océan cessera d'effrayer son audace,
Et des mondes nouveaux surgiront sous sa trace.

Déjà de tous côtés sur l'abîme des eaux
S'élancent à l'envi de rapides vaisseaux;
Le Tage les vomit, Madère se révèle (1).
En vain, pour lui fermer une route nouvelle,
Le fier Adamastor s'arme contre Gama (2),
L'Océan le conduit chez les fils de Brama.
Du cap jusqu'au détroit l'Afrique est reconnue;
Ceuta voit ses remparts s'élever dans la nue;
Des îles tous les jours naissent au sein des mers,
Et semblent devant nous agrandir l'univers.

(1) Cette île fut découverte par un Anglais et conquise par les Portugais en 1431.

(2) Vasco de Gama en doublant le cap de Bonne-Espérance ouvrit une nouvelle route pour aller aux Grandes Indes.

Que ne peut le génie aidé de la boussole ?
Le chemin est frayé : Colomb paraît ; il vole,
Et ce monde lointain que d'avance il voyait,
Où son âme hardie, où le sort l'entraînait,
Ce monde qu'il prédit, qu'on refuse de croire,
En se montrant, l'absout et le couvre de gloire.

Peindrai-je cet élan de vingt peuples rivaux,
Qui volent s'arracher le fruit de ses travaux ;
Cette fièvre soudaine et d'or et de conquêtes,
Qui brûle tous les cœurs, trouble toutes les têtes,
Ce besoin de changer d'air, de ciel, de climats,
Qui dépeuple les champs, les cités, les états ?
Sur le monde nouveau l'ancien monde reflue ;
Des flots d'Européens en couvrent l'étendue.
La croix règne partout ; il n'est pas un rocher,
Pas une île, un écueil qu'elle n'aille chercher ;
Et quand tout est conquis, quand de ce vaste espace
Il n'est rien dont notre œil n'ait reconnu la place,
Comme pour admirer son immense séjour,
L'homme victorieux veut en faire le tour.
Il part, et s'élançant sur les glaces du pôle,

Achève de montrer ce que peut la boussole.

Pourquoi faut-il, hélas! que d'horribles excès
Aient souillé dans leur cours tant de brillants succès?
Fatal amour de l'or, source de tous les crimes,
Quel sol n'est pas trempé du sang de tes victimes?
L'Amérique a pleuré sur ses tristes trésors.
Des empires détruits, des champs couverts de morts,
Des peuples, vils troupeaux condamnés à la vie,
Baignant de leurs sueurs cet or qu'on leur envie,
La guerre proclamée au nom du Dieu de paix,
Le signe du pardon scellant tous les forfaits,
Et pour mettre le comble aux maux de l'esclavage,
Nos vices importés de rivage en rivage,
Nos arts, de la nature effrontés corrupteurs,
Etouffant les vertus en polissant les mœurs :
Voilà les premiers fruits de nos courses lointaines;
Voilà comme d'abord nos fureurs inhumaines
Ont du plus beau triomphe obscurci la splendeur,
Et d'une œuvre de paix fait une œuvre d'horreur.
L'histoire flétrira des conquérants barbares;
On maudira le nom des Cortez, des Pizarres;

Le nom seul de Colomb que nul sang n'a terni,
Toujours beau, toujours grand, sera toujours béni.

Mais quel nouveau spectacle à mes yeux se déploie?
Trop long-temps au barbare, aux ravages en proie,
Naguère nos cités semblaient encor pleurer
Des pertes que le temps n'avait pu réparer.
L'Europe languissait, soudain elle respire :
Maîtresse du Potose et de son vaste empire,
Elle voit ce même or, que le crime a conquis,
Ramener la splendeur dans nos murs enrichis.
On dirait que les maux, les pleurs du nouveau monde
Sont du bonheur pour elle une source féconde.
Le flambeau des beaux-arts se rallume en tous lieux :
Le marbre est animé, la toile parle aux yeux ;
Des temples, des palais, séjour de l'opulence,
Du génie et de l'or attestent la puissance.
Grâce à d'heureux loisirs, à de nobles efforts,
Le savoir à son tour étale ses trésors.
La nature pour nous cesse d'être un mystère ;
L'espace est mesuré ; le ciel instruit la terre ;
Les astres qu'il soutient nous révèlent leur cours ;

Enfin l'art de guérir, de prolonger nos jours
Aux végétaux nombreux que l'Amérique enfante
Emprunte avec succès leur vertu bienfaisante.

Avant qu'un nouveau jour éclairât l'univers,
Deux peuples régnaient seuls sur l'empire des mers.
Venise et les Génois se partageaient le monde ;
Arbitres du commerce et souverains de l'onde,
Ils disposaient en rois des trésors du Levant,
Et d'un tribut funeste accablaient l'Occident.
Les courses de Gama, l'Amérique connue,
En ouvrant au commerce une vaste étendue,
Affranchissent l'Europe, et donnent des rivaux
A ces républicains dominateurs des flots.
Le Tage s'est ému, l'Ebre a repris la vie ;
Du fond de ses marais la Hollande est sortie ;
Enfin dans la carrière à leur tour ont paru
Deux peuples, devant qui tout le reste s'est tu.
La France, l'Angleterre, éternelles rivales,
Remplissent l'Océan de leurs nefs triomphales,
Et, luttant tour à tour de gloire et de bonheur,
Ramènent dans nos ports le commerce vainqueur.

Dirai-je les bienfaits qu'il prodigue à nos villes,
Cet acajou, ces bois, riches présents des îles,
Qui par l'art façonnés décorent nos palais,
Cet émail du Japon, orgueil de nos banquets,
Les rubis, les tissus, ces brûlantes épices,
Qui du goût dédaigneux gourmandent les caprices,
Ces feuilles, doux trésors de vie et de santé,
Ce moka qui m'inspire et qu'un autre a chanté,
Ces roseaux, dont le suc plus doux que l'ambroisie,
Précieuse liqueur que la flamme a durcie,
Des neiges de l'hiver effaçant la blancheur,
Fait d'une onde insipide un breuvage enchanteur?

Les besoins en croissant accroissent l'industrie.
Enfants d'un luxe heureux qui leur donne la vie,
Tous les arts à la fois l'un par l'autre excités
D'un éclat fructueux couronnent nos cités.
Aidés par le commerce, ils doublent ses ressources,
Utilisent les fruits de nos pénibles courses,
Et par ces riens brillants qu'ils savent embellir
Font rentrer dans nos mains l'or qui vient d'en sortir.

O toi qui les soutiens, ô toi qui fus leur mère,
Fille aimable des cieux, doux charme de la terre,
O Paix, riante Paix, puisses-tu ne plus voir
La guerre dans son cours renverser leur espoir,
Désoler nos cités, ensanglanter nos plaines,
Semer partout le deuil et l'opprobre et les chaînes!
Et puisse la boussole, au sein des vastes mers,
Ouvrir un libre accès à vingt peuples divers,
Et faisant de la terre un seul et même empire,
Devenir le lien de tout ce qui respire!

HYPERMNESTRE ET LYNCÉE.

La scène est à Argos dans le palais de Danaüs; Hypermnestre et ses sœurs ont reçu l'ordre d'égorger leurs époux.

LYNCÉE.

Hé bien! belle Hypermnestre, en couronnant nos feux,
Ce jour, cet heureux jour comble donc tous nos vœux.
La haine qui long-temps arma l'un contre l'autre
Votre père et le mien, ma famille et la vôtre,
Cède enfin à la voix du sang et de l'amour :
Notre hymen va sceller la foi de ce grand jour.

HYPERMNESTRE.

Hélas !

LYNCÉE.

Vous soupirez ! une sombre tristesse
Voile un front que devrait animer l'allégresse ;

Vous ne répondez pas, vous détournez les yeux.
Vous ne m'aimez donc plus?

HYPERMNESTRE.

Si je vous aime! ô dieux!

LYNCÉE.

Que cet aveu m'est doux! qu'il me charme et m'enflamme!
Mais qui peut au chagrin livrer encor votre âme?
Qui peut troubler pour vous l'éclat d'un jour brillant,
Où le sort désarmé vous donne à votre amant?

HYPERMNESTRE.

Dieux puissants, qui voyez le chagrin qui me presse,
Vous savez s'il est juste.

LYNCÉE.

Eh quoi! chère princesse,
Serait-il des secrets, serait-il des douleurs
Qu'ensemble ne sauraient partager nos deux cœurs?
Vous connaissez ma foi; vous savez si vos larmes
Jamais ont pu me voir muet et sans alarmes.
Avant qu'un saint hymen resserrât nos liens,
Vos plaisirs, vos ennuis étaient toujours les miens;
Et quand les noms sacrés et d'époux et de femme
Nous imposent la loi de ne faire qu'une âme,

Vous doutez de mon cœur, vous doutez de ma foi,
Vous avez des chagrins qui ne sont pas pour moi !

HYPERMNESTRE à part.

O cruel embarras ! il faut trahir un père.
L'exposer au danger, ou combler ma misère !

LYNCÉE.

Vous pleurez ! c'en est trop : parlez.

HYPERMNESTRE.

Fuyez.

LYNCÉE.

Grands dieux !
Que dites-vous ?

HYPERMNESTRE.

Il faut que vous quittiez ces lieux.
Oui, fuyez, et sans perdre en plaintes téméraires
Des heures qui pour vous doivent être bien chères,
Éloignez-vous, partez : il y va de vos jours.

LYNCÉE.

Moi, je craindrais ici !

HYPERMNESTRE.

Par nos chastes amours,
Par ces nœuds qui devaient nous unir l'un à l'autre,

Par tout ce que mon cœur a de droits sur le vôtre,
Ne forcez pas ma main d'arracher de vos yeux
Le voile qui leur cache un mystère odieux.
Encore un coup, partez.

LYNCÉE.

C'est prendre trop de peine;
C'est vouloir vainement déguiser votre haine,
Madame, et vous pourriez...

HYPERMNESTRE.

Voulez-vous que mon bras
Tout-à-l'heure en ces lieux vous donne le trépas?

LYNCÉE.

Qu'entends-je, justes dieux? malgré moi je frissonne;
Une secrète horreur me presse et m'environne.
Où suis-je? dans quels lieux par le crime habités?
Vous, m'arracher la vie!

HYPERMNESTRE.

Ah! Lyncée, écoutez :
L'heure presse; je vois qu'il faut enfin tout dire.
Apprenez un secret que vous allez maudire :
Mon père vous trahit; sous des dehors de paix
Recélant dans son cœur le plus noir des forfaits,

Il veut que, cette nuit, épouses sanguinaires,
Moi, mes sœurs, nous frappions et vous et tous vos frères.

LYNCÉE.

Mes frères ! ô perfide ! ils recevraient la mort !
Ah ! je cours les venger ou partager leur sort.

HYPERMNESTRE.

Où cours-tu, malheureux ? tu vas livrer ta vie :
Tu voles au-devant d'une main ennemie,
D'une main toute prête à te percer le flanc.
Je t'en supplie, épargne un forfait à mon sang ;
N'expose point des jours à qui mon sort se lie,
Et vis, sinon pour toi, du moins pour ton amie.

LYNCÉE.

Non, je n'écoute rien. Barbare Danaüs,
C'est ainsi que par toi nos cœurs étaient déçus !
Mes frères ! Ah ! j'y vole.

HYPERMNESTRE.

Hé bien ! cœur magnanime,
Va, je ne retiens plus le courroux qui t'anime ;
Va te livrer aux coups, va me livrer aussi
Au père que pour toi mon amour a trahi.
Va dire que, voulant t'arracher à sa rage,

J'arme contre ses jours ton généreux courage.
Mais il ne m'entend plus : il échappe à mes bras ;
La fureur, le courroux précipitent ses pas.
O mon père ! ô nature ! ô fatale journée !
Que de coups à la fois pour une infortunée !

JUGURTHA A ROME

TRAGÉDIE.

Urbem venalem, et maturè perituram
si emptorem invenerit!

SALLUSTE, *Guerre de Jugurtha*, ch. XXXV.

PERSONNAGES.

JUGURTHA, roi de Numidie.
MASSIVA, prince numide.
MÉTELLUS, consul.
CORNÉLIE, mère des Gracques.
MEMMIUS, BÉBIUS, } tribuns du peuple.
SCAURUS, prince du Sénat.
OPIMIUS, consulaire.
BOMILCAR, officier de Jugurtha.
FAUSTUS, plébéien.
Sénateurs.
Tribuns.
Licteurs du Consul.
Appariteurs des tribuns.
Numides.
Peuple.

La scène est à Rome.

JUGURTHA A ROME.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

L'atrium ou vestibule de la maison de Cornélie : à droite sur deux socles de marbre les urnes contenant les cendres de Tibérius et de Caïus Gracchus ; à gauche le foyer domestique et les dieux pénates ; le long des murs des trophées d'armes, des couronnes civiques et les images en cire de la famille Sempronia.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPIMIUS, MASSIVA.

MASSIVA.

Quoi ! c'est Opimius que je vois en ces lieux !

OPIMIUS.

C'est lui.

MASSIVA.

Chez Cornélie ! à l'aspect de ses Dieux !

Près du marbre où repose et Caïus et son frère !

OPIMIUS.

Oui.

MASSIVA.

Meurtrier du fils, viens-tu braver la mère ?

OPIMIUS.

Je viens faire trembler un Numide insolent.

MASSIVA.

Toi que le fer des lois et que l'opprobre attend !
Toi qui sers Jugurtha dont tu fus le complice !
Toi qui vendis le sang des fils de Masinisse !

OPIMIUS.

C'est un prince sans nom, un malheureux banni
Qui devant un Romain ose parler ainsi !

MASSIVA.

C'est le reste d'un sang que Rome estime encore,
L'héritier d'un héros dont l'Afrique s'honore,
Un fils de Masinisse.

OPIMIUS.

Et sais-tu qui je suis ?

MASSIVA.

L'esclave sans honneur du tyran que je fuis.

OPIMIUS faisant un geste menaçant.

Imprudent Massiva, je saurai bien t'apprendre....
Mais avec calme ici daignerais-tu m'entendre ?

MASSIVA.

Parle, que me veux-tu ?

OPIMIUS.

Des remparts de Cirtha
Ce jour doit à nos yeux amener Jugurtha

MASSIVA.

Je le sais. Un tribun, vraiment digne de l'être,
Dans ces murs avec toi l'a sommé de paraître :
Rome que tu trompais, Rome à son tribunal
Veut entendre aujourd'hui l'assassin d'Adherbal.

OPIMIUS.

Il viendra. Mais, dis-moi, quelle est ton espérance ?

MASSIVA.

L'accuser, te convaincre et demander vengeance.

OPIMIUS.

En croiras-tu la voix d'un noble sénateur,
D'un Romain, d'un consul, d'un vieux triomphateur ?
Suivras-tu mon conseil ?

MASSIVA.

Quel est-il ?

OPIMIUS.

De te taire.

MASSIVA.

Que dis-tu ?

OPIMIUS.

D'abjurer un espoir téméraire.

MASSIVA.

Méprisable instrument d'un sénat sans vertu,
Vil appui d'un despote à qui tu t'es vendu,
Tu crains donc que devant les souverains du monde,
Ma voix libre à la fin, ma voix ne te confonde ?

OPIMIUS.

Je crains que Massiva n'apprenne à respecter
Un homme qui peut tout et qu'il ose insulter.

MASSIVA.

Tu n'es plus en Afrique.

OPIMIUS.

Où crois-tu que nous sommes?

MASSIVA.

En des murs où la loi commande à tous les hommes.

OPIMIUS.

On y craint un consul.

MASSIVA.

Tu n'es rien aujourd'hui.

OPIMIUS.

Le sénat est puissant.

MASSIVA.

Le peuple est mon appui.

OPIMIUS.

Ce peuple devant moi tremble encor d'épouvante.

MASSIVA.

Je sais que sous ta main de carnage fumante
Trois mille citoyens ont trouvé le trépas ;
Je sais que l'on t'abhorre.

OPIMIUS.

Et tu ne me crains pas !

MASSIVA.

Massiva te méprise et brave ta puissance.
Tu croyais m'effrayer par ta seule présence ;
Mais tu pouvais ici m'en épargner l'horreur.
C'est en face du peuple, au tribunal vengeur,
Qu'avec tes vils soutiens tu dois aller m'attendre ;

C'est là que tu pourras et me voir et m'entendre.
On croyait, sur la foi d'un infâme traité,
Que Jugurtha, livrant son sceptre ensanglanté,
Lui-même entre tes mains, avec la Numidie,
Remettait sans réserve et son trône et sa vie.
On saura que ce pacte, ouvrage de la peur,
N'était qu'un noir tissu d'imposture et d'horreur,
Dans l'ombre avec adresse ourdi par l'avarice,
Pour éblouir le peuple et tromper sa justice.
On saura que, tranquille au sein de ses états,
Et gardant ses trésors, ses armes, ses soldats,
Le coupable, à l'abri des aigles consulaires,
Bravait auprès de toi les mânes de ses frères.

OPIMIUS.

Je me suis contenu, je t'ai laissé parler,
J'ai voulu voir jusqu'où ta fureur peut aller;

(Lui montrant les deux urnes.)

Mais c'en est trop, adieu.... Regarde cette cendre,
Je ne dis rien de plus.... Massiva peut m'entendre.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MASSIVA seul.

(Il s'approche des tombeaux.)

Vous venez de le voir, mânes saints et chéris,
Ombres des deux Gracchus dont ces lieux sont remplis :
Couvert de votre sang dont sa rage s'honore,
Votre fier ennemi croit triompher encore.
Du marbre, où vous dormez dans l'éternel repos,
Levez-vous, secouez la poudre des tombeaux ;
Venez m'environner de force et de puissance ;
Prêtez à mes accents cette mâle assurance,
Cet éclat, cette audace, et ces foudres vainqueurs
Qui firent tant de fois pâlir vos oppresseurs.
Venez, et que le peuple en croyant vous entendre,
Punisse mes tyrans et venge votre cendre.
Mais je vois Cornélie.... O mère des Gracchus,
Les pleurs que tu versas ne seront point perdus.

SCÈNE III.

CORNÉLIE, MASSIVA.

MASSIVA.

Que ne vous dois-je pas, illustre Cornélie !
Étranger sur ces bords, des champs de Numidie
J'arrivais sans soutien, seul, ignoré de tous.
Vous m'avez accueilli ; des Gracchus près de vous
Les tombeaux révérés ont reçu ma misère :
Couvert de leur grand nom, présenté par leur mère,
J'ai pu dans le Forum faire entendre ma voix,
Et, devant ces Romains sous qui tremblent les rois,
Dénoncer l'oppresseur des fils de Masinisse.

CORNÉLIE.

D'un roi qu'il dût punir exécrable complice,
L'assassin de mon fils, l'avare Opimius
Prêtait à Jugurtha ses services vendus ;
Aussi lâche consul qu'intrépide sicaire,
Au lieu de le frapper, il le traitait en frère.
Mais quand la mort d'un fils abattu sous ses coups
N'aurait pas contre lui réveillé mon courroux,

Votre sang, Massiva, le sang de Masinisse
Vainement devant moi n'eût pas crié justice.
Fille de Scipion, je n'ai point oublié
Qu'unis par les liens d'une étroite amitié,
Votre aïeul et mon père ont, aux champs de Carthage,
Sous les mêmes drapeaux signalé leur courage.

MASSIVA.

Le sang de Masinisse a droit à vos regrets;
Mais de ce même sang qu'il flétrit à jamais
Jugurtha comme moi tient le jour qui l'éclaire.

CORNÉLIE.

Qui? lui! ce fils sans nom d'une esclave adultère!
Cet enfant du néant qu'un père repoussa,
Qu'adopta par pitié l'imprudent Micipsa,
Et qu'avec ses deux fils, à son heure suprême,
Il laissa malgré lui ceindre le diadème!
Ce monstre, qui bientôt abjurant le serment
Qu'arracha de sa bouche un vieillard expirant,
Brûla de dépouiller deux princes sans défense,
Par la mort d'Hiempsal agrandit sa puissance,
Et, triomphant bientôt de son dernier rival,
Aux yeux des Africains qui pleuraient Adherbal,

Revint, le front superbe, asseoir son trône impie
Sur les débris sanglants des rois de Numidie !

MASSIVA.

Ce jour verra punir tant d'horribles forfaits.

CORNÉLIE.

Ce jour peut-être, hélas ! témoin de nos regrets,
Laissera triompher une main criminelle,
Et couvrira ces murs d'une honte éternelle.

MASSIVA.

Comment ! que dites-vous ? Rome qui m'écouta,
Qui promit, qui jurait de punir Jugurtha,
Rome a-t-elle changé?

CORNÉLIE.

Rome est toujours la même,
Et toujours vous soutient, vous estime et vous aime.
Mais le passé m'effraie et je crains l'avenir.

MASSIVA.

Et qu'ai-je à redouter quand Rome veut punir?

CORNÉLIE.

Fugitif comme vous, comme vous sur ces rives
N'ayant pour tout appui que ses plaintes naïves,
Adherbal est venu, près du peuple romain,

D'Hiempsal égorgé dénoncer l'assassin,
Réclamer notre foi, nos bras, notre assistance,
Et la part d'un empire acquis par sa naissance.
Rome devait s'armer de ses foudres vengeurs;
Mais, ô fruit malheureux de nos tristes grandeurs!
Avec l'or des vaincus apportant l'avarice,
La victoire a de Rome exilé la justice.
Le coupable était riche, adroit, insinuant;
Il prodiguait les dons, on le crut innocent;
Et, content d'exiger qu'il remît ses conquêtes,
L'aigle se rendormit sur nos foudres muettes.

MASSIVA.

Le temps du peuple enfin a dessillé les yeux.

CORNÉLIE.

De combien de forfaits nous devons compte aux Dieux!
Malheureux Adherbal, ta perte est notre ouvrage.
Quand nous devions venger ton sang et son outrage,
Quand nous devions punir le meurtrier d'un roi,
Nous l'avons fait asseoir sur ton trône avec toi;
Et lorsque des langueurs d'une lâche indulgence
Rome s'est réveillée, aux cris de l'innocence,
De qui fit-elle choix pour servir sa fureur?

Du bourreau des Gracchus, d'un consul oppresseur
Qui, laissant à prix d'or, dans sa main mercenaire,
Étouffer sans combat les foudres de la guerre,
A vendu son honneur, le pardon et la paix.

MASSIVA.

Jugurtha, sans appui, seul avec ses forfaits,
Va paraître bientôt devant les rois du monde :
Leur tribunal l'attend ; il faudra qu'il réponde.

CORNÉLIE.

Et ne savez-vous pas ce qu'ont fait en ces lieux
Ses ruses, ses détours, ses dons insidieux ?
Ce qu'il a fait nous dit ce qu'il peut encor faire.
Quand Numance de Rome affrontait la colère,
Avide de périls, avide de combats,
Il sut par son courage éblouir nos soldats :
Son adresse, ses soins, son or a fait le reste.
Maître d'un vil sénat qu'il paie et qu'il déteste,
Il peut venir, d'opprobre et de trésors chargé,
Se jouer des Romains et du ciel outragé.

MASSIVA.

Non. Le peuple est pour nous, ce peuple incorruptible,
Du vice et de la fraude adversaire terrible.

CORNÉLIE.

Ce peuple était pour vous, ô mes fils! ô Gracchus!
Et vous êtes tombés sans être défendus,
Et vos lâches bourreaux, bravant votre mémoire,
Étalent à mes yeux leur hideuse victoire.
Hélas! Rome n'est plus ce qu'elle était jadis,
Et les derniers Romains sont morts avec mes fils.

MASSIVA.

Il en est, croyez-moi, qu'un noble orgueil enflamme,
Qui, las de se courber devant un joug infâme,
N'aspirent qu'à sécher et vos pleurs et les miens,
A terrasser l'orgueil des fiers patriciens,
A rendre, par l'éclat d'une illustre vengeance,
A Rome son honneur, au peuple sa puissance.

CORNÉLIE.

Et quels sont ces Romains dignes d'un autre temps?

MASSIVA.

Les rivaux, les amis de vos nobles enfants,
Les magistrats du peuple.

CORNÉLIE.

Honneur de la tribune,
Adversaire du crime, appui de l'infortune,

Memmius a vingt fois, terrible aux sénateurs,
Fait entendre contre eux ses cris accusateurs;
Je répondrais de lui. Mais dans ce siècle impie,
Où la vénalité court après l'infamie,
Qui répondra de tous, d'un seul, de Bébius?

MASSIVA.

Leur conduite passée.

CORNÉLIE.

Et s'ils se sont vendus!

Bomilcar est ici. Ce courtisan sinistre,
D'un despote rusé digne et zélé ministre,
Sème depuis deux jours l'opprobre et les présents.
Le véto d'un tribun peut sauver les tyrans;
Il le sait, et bien plus, il y compte peut-être.
Il a vu Bébius.... s'il en faisait un traître!
Si, déserteur du peuple et parjure à sa foi,
Ce tribun se plaçait entre un monstre et la loi!
Ah! puisse un Dieu, soutien de ma triste vieillesse,
Rendre vain le soupçon qui m'agite et me presse!
On vient; retirons-nous, et sans plus différer,
Pour paraître au Forum allons nous préparer.

(Cornélie et Massiva sortent par la droite, et Métellus et Memmius entrent par la gauche.)

SCÈNE IV.

MÉTELLUS, MEMMIUS.

MEMMIUS.

Métellus, on connaît ton noble caractère;
Bien que patricien, bien qu'à nos vœux contraire,
Tu vois le peuple entier bénir ton consulat.
Guerrier incorruptible, intègre magistrat,
Tu sus demeurer pur même au milieu du crime.
Tribun, je te combats, citoyen, je t'estime.
Mais d'où vient qu'aux pervers favorable aujourd'hui,
Ta voix auprès de moi leur prête son appui?

MÉTELLUS.

O Rome! ô jour de honte! un monstre sanguinaire,
Un Africain, l'opprobre et l'horreur de la terre,
Un roi viendra, bravant les maîtres des humains,
A la face de Rome accuser des Romains!

MEMMIUS.

A la face de Rome il confondra des traîtres.

MÉTELLUS.

Eh quoi! des citoyens, nos égaux et ses maîtres,

Un consul, des guerriers, les vainqueurs d'Annibal,
Iront, sur les degrés d'un affreux tribunal,
S'asseoir, en criminels couverts d'ignominie,
A côté d'un tyran qui brave l'infamie !

MEMMIUS.

Ils l'ont voulu le jour où, par l'or entraînés,
A l'opprobre du crime ils se sont enchaînés,
Le jour où, détournant notre juste colère,
Ils ont trompé les Dieux, Rome et toute la terre.

MÉTELLUS.

Toi qui parus un temple à l'envoyé d'un roi,
Toi qui tiens l'univers asservi sous ta loi,
Berceau cher et sacré des fils de la victoire,
O Rome, qu'as-tu fait de ton antique gloire ?
Triste et fatal oubli des mœurs et des vertus !
Rome a vaincu le monde, et l'or nous a vaincus.
Que dirait Cinéas, si son ombre ennemie
Du vieux Fabricius revoyait la patrie,
Cette Rome, jadis modèle de l'honneur,
Qu'un chaume g orieux couronnait de splendeur ;
Cette Rome, aujourd'hui séjour de l'opulence,
Où l'or est le seul dieu que l'avarice encense,

Où, chassant les vertus avec la pauvreté,
Le vice marche fier sous un luxe effronté,
Cette Rome en un mot qui, riche et corrompue,
De ses titres de gloire est à jamais déchue?
Et c'est ce qu'à loisir, dans le crime affermi,
Contemplera l'orgueil d'un superbe ennemi!
Il verra notre honte, et fier de ses parjures,
Sondera d'un regard nos indignes blessures,
Dévorera des yeux nos maux et notre deuil,
Et bondira d'espoir, de plaisir et d'orgueil.

MEMMIUS.

Qui n'eut point part au crime a-t-il part à la honte?
Des vices de ses fils Rome doit-elle compte?
S'il est des criminels que sa main veut punir,
Rome n'est point coupable et n'a point à rougir.
Dernier appui des mœurs qui lui sont toujours chères,
Le peuple a conservé les vertus de ses pères:
Un métal séducteur n'a point souillé ses mains,
Et Rome dans ses murs compte encor des Romains.

MÉTELLUS.

Je t'entends, Memmius; je sais que la noblesse
N'a point assez rougi d'une indigne faiblesse;

Mais moins ami des lois qu'ennemi du sénat,
Tu te plais à noircir les pères de l'état.

MEMMIUS.

Je flétris des tyrans qu'il faut que je confonde.
C'était peu qu'enrichis des dépouilles du monde,
Que, du trésor public affreux déprédateurs,
Ils gardassent pour eux les biens et les honneurs.
Il a fallu que Rome au superbe Numide,
Au roi qu'enorgueillit un double fratricide
Vît vendre, au poids d'un or par le crime compté,
L'innocence, l'honneur, nos droits et l'équité.

MÉTELLUS.

Tu hais Opimius

MEMMIUS.

Tyran d'un peuple libre,
Bourreau des défenseurs de la reine du Tibre,
Il doit être abhorré d'un tribun plébéien.

MÉTELLUS.

C'est ta haine qui parle et non l'amour du bien.

MEMMIUS élevant les mains.

O Dieux, qui m'entendez, Dieux, qui vengez le crime,
Vous savez si la haine est ici légitime.

Et c'est toi, Métellus, qui m'en oses blâmer,
Toi que seul du sénat je devais estimer !
Dis-moi, n'as-tu pas vu dans nos jours de carnage
Des flots de sang romain inonder ce rivage ?
N'as-tu pas vu la place où vint tomber Caïus,
Où, pour mieux insulter au malheur des vaincus,
Opimius, armé du fer de la discorde,
Eleva dans le sang un temple à la Concorde?

MÉTELLUS.

Ainsi, vers le passé ramenant les esprits,
Tu voudrais rallumer des feux mal assoupis ;
Héritier des fureurs de deux coupables frères,
Tu voudrais, réveillant nos anciennes misères,
Aux haines des partis rendre leur âpreté,
Et faire de nos maux rougir la liberté.
Rome, à d'affreux débats long-temps abandonnée,
A des troubles nouveaux est-elle condamnée?
Faut-il encor du sang ? Faut-il sur des tombeaux
Voir la discorde encore agiter ses flambeaux?

MEMMIUS.

Que parles-tu de sang, de troubles et de guerres?
Nous ne demandons point le partage des terres.

Trop grand pour abuser de son droit souverain,
Le Peuple-Roi consent à se passer de pain,
Et laissant de vos grands sommeiller l'avarice,
Leur abandonne un or, triste aliment du vice.
Qu'étalant à nos yeux l'orgueil de leurs honneurs,
Ils marchent entourés de faisceaux, de licteurs;
Qu'ils cachent leurs forfaits sous la mitre augurale,
Et traînant après eux la pompe triomphale,
Courent au Capitole, en héros travestis,
Se parer des lauriers que d'autres ont cueillis.
Ce que le peuple veut, c'est qu'on le justifie,
Qu'on cesse d'abuser du nom de la patrie,
Et que l'impunité promise à l'oppresseur
Ne lui soit plus vendue au prix de notre honneur.
Quoi! nous aurons pu voir un despote parjure,
L'effroi des souverains, l'horreur de la nature,
Sur le tombeau d'un roi frappé presque à nos yeux,
Jouir insolemment des fruits d'un crime heureux!
Une voix aura pu, vainement lamentable,
Fatiguer du sénat la voûte inébranlable!
Malheureux Adherbal, nous aurons vu tes pleurs,
Et, fermant sans pitié notre oreille et nos cœurs,

Complice d'un tyran de tout ton sang avide,
Nous t'aurons pu livrer à sa rage homicide!
Hiempsal, Adherbal, mânes infortunés,
Trop long-temps sans vengeance à l'oubli condamnés,
C'est vous, c'est votre sang qu'un peuple magnanime
Veut venger en ce jour des triomphes du crime.
Il veut qu'aux yeux de tous de lâches citoyens,
D'un monstre couronné détestables soutiens,
En recevant le prix de leur basse avarice,
Signalent pleinement leur honte et sa justice.

MÉTELLUS.

Memmius, comme toi j'ai le crime en horreur;
Mais je prévois pour Rome, hélas! plus d'un malheur.
Voici tous les tribuns. Avec eux je te laisse,
Et ne demande aux Dieux, dans le soin qui me presse,
Que d'adoucir l'aigreur de ton âpre équité.

(Il sort, et huit tribuns entrent.)

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

SCÈNE V.

MEMMIUS, LES TRIBUNS.

MEMMIUS.

Appuis de l'innocence et de la vérité,
Magistrats citoyens, mes égaux et mes frères,
Enfin voici le jour où nos fiers adversaires,
Où Scaurus, où Caton, Galba, Calpurnius,
Et le plus vil de tous, l'infâme Opimius,
Au sein des voluptés où s'endort leur mollesse,
Verront tomber sur eux une main vengeresse.
J'ai voulu qu'en ces lieux, au pied de ces tombeaux
Qui proclament encor leurs fureurs et nos maux,
On nous vît, rassemblés au nom de l'innocence,
Réchauffer dans nos cœurs l'ardeur de la vengeance,
Jurer aux deux Gracchus, aux martyrs de nos droits,
De vaincre ou de tomber sous les débris des lois.
D'où vient que Bébius, osant se faire attendre,
Dans ces lieux avec vous n'est pas venu se rendre?
Voudrait-il nous trahir? Craindrait-il nos serments?
Aurait-il embrassé la cause des tyrans?...

Mais non, je me trompais, il est encor fidèle :
Le voici.

SCÈNE VI.

MEMMIUS, BÉBIUS, TRIBUNS.

BÉBIUS.

Citoyens, le peuple vous appelle :
Jugurtha sur nos bords est enfin descendu.

MEMMIUS.

On t'accusait.

BÉBIUS.

Qui ?

MEMMIUS.

Moi. Je te croyais vendu ;
Je croyais que, d'un monstre esclave mercenaire,
A nos serments communs tu voulais te soustraire.

BÉBIUS.

Tu me vois.

MEMMIUS.

C'est assez, Memmius est content.

Allons nous rendre au poste où Rome nous attend;
Allons faire trembler la fraude et l'imposture;
Allons venger les mœurs, les lois et la nature.
Mais jurons avant tout sur ces restes glacés,

(Il s'approche des tombeaux.)

Devant ces deux tombeaux de nos plaintes lassés,
Jurons, au nom des Dieux de la ville éternelle,
Au lâche qui se vend une haine immortelle;
Jurons de protéger, de servir Massiva,
D'écraser nos tyrans, de punir Jugurtha,
Et de rendre aux Gracchus, auteurs de la victoire,
Et leurs premiers honneurs et leur première gloire.

TOUS LES TRIBUNS rangés devant les tombeaux et étendant la main.

Nous le jurons.

MEMMIUS.

Tribuns, soyons toujours unis,
Et le peuple vainqueur n'aura plus d'ennemis.

ACTE DEUXIÈME.

Place publique de Rome ou Forum. D'un côté est la tribune aux harangues, de l'autre les siéges élevés où doivent s'asseoir les magistrats du peuple; au fond on aperçoit le Capitole, des palais et des jardins. Le Tibre coule dans le lointain. La place est ornée des statues en bronze et en marbre des grands hommes de la république. A droite on remarque l'entrée d'un cirque, et à gauche des portiques décorés de trophées militaires.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUGURTHA seul.

Voilà donc cette Rome en héros si féconde,
Cette ville de Mars, souveraine du monde,
Qui remplit l'univers du bruit de ses exploits,
Et commande au premier comme au dernier des rois!
Voilà ce Capitole, arbitre de la terre,
Où des rois sont venus, le front dans la poussière,
Sous le bras triomphant de Rome et de ses Dieux,
Étaler de leurs fers l'éclat injurieux;
Et voilà ce Forum, ce tribunal impie,

Où devant les vainqueurs de la terre asservie,
Près des trônes en poudre et des sceptres brisés,
Jugurtha va descendre au rang des accusés,
Répondre à des tribuns qui l'ont jugé d'avance,
Et des caprices vains d'une foule en démence
Attendre, dans l'effroi d'un jugement honteux,
L'arrêt qui le condamne ou qui remplit ses vœux !
Mais que dis-je ? Est-ce à moi de connaître la crainte ?
Regarde, Jugurtha, cette pompeuse enceinte,
Ces jardins, ces palais, ces portiques altiers,
Ce cirque où s'amollit un peuple de guerriers.
Et tu craindrais encore ! Airain, marbres, statues,
Dépouilles de l'Asie en ces murs répandues,
D'un espoir rassurant vous remplissez mon cœur ;
Vous m'apprenez que Rome, au sein de la grandeur,
Avec son indigence a perdu sa justice,
Et que je puis, contre elle armant son avarice,
La vouer aux mépris de la postérité,
Et briser dans ses mains son glaive ensanglanté.

SCÈNE II.

JUGURTHA, BOMILCAR.

JUGURTHA.

Ces souverains des rois tardent bien à paraître.

BOMILCAR.

Seigneur, nous les verrons, hélas! trop tôt peut-être.

JUGURTHA.

Que dis-tu, Bomilcar?

BOMILCAR.

Que vos projets hardis
D'une terreur secrète agitent mes esprits;
Que, même en admirant votre noble assurance,
Je ne puis voir sans crainte et Rome et sa puissance.

JUGURTHA.

Rome n'est plus qu'un nom.

BOMILCAR.

Témoin de ses succès,
L'univers en tremblant adore ses décrets.

JUGURTHA.

On peut les acheter.

BOMILCAR.

Un sénat mercenaire
A pu mettre ses voix, son honneur à l'enchère,
Le peuple ne vend rien.

JUGURTHA.

Il a des Bébius.

BOMILCAR.

Oui, mais vous oubliez cet ardent Memmius,
Ce tribun au cœur fier, à l'âme incorruptible,
Dont la voix au Forum va gronder plus terrible.

JUGURTHA.

Lui! je ne le crains pas, et j'en ai pour garant
Le véto, Bébius, et sa foi qu'il nous vend.

BOMILCAR.

Et toutefois, seigneur, devant un peuple immense,
Au pied d'un tribunal avide de vengeance,
Vous allez en ce jour, à répondre forcé,
Humilier sans fruit votre sceptre abaissé,
Entendre Memmius, vous accusant en face,
Prodiguer contre vous l'injure et la menace,
Et voir tout rayonnant de notre déshonneur
Un Massiva du peuple exciter la fureur,

Rappeler ses aïeux, et demander la vie
D'un roi dont la couronne irrite son envie.

JUGURTHA.

Je ris de ta frayeur : tu connais ma fierté,
Et tu crois qu'oublieux du rang que j'ai quitté,
Je viens en suppliant écouter ma sentence,
Et faire d'un tribun triompher l'arrogance !
Je viens, aux yeux de Rome et du monde surpris,
Convaincre d'impuissance et sa rage et ses cris.
Malheur à Massiva, si, dans ce jour de gloire,
Avide de mon sceptre, il trouble ma victoire !
Oui, crois-moi, Bomilcar, avant que de mon front,
De ce front glorieux dont l'éclat le confond,
Sa main, sa faible main arrache la couronne,
Tu me verras tomber sur les marches du trône,
Meurtri, percé de coups, mais vengeant dans le sang
Ma honte, mon injure et l'orgueil de mon rang.

BOMILCAR.

Tout le monde, seigneur, connaît votre courage :
Les Romains les premiers ont su lui rendre hommage;
L'Espagne en parle encore.

JUGURTHA.

Et tu trembles pour moi!

Va, ce sombre appareil qui cause ton effroi,
Ces flots d'un peuple immense assemblé pour m'entendre,
Ce tribunal terrible où seul j'ose me rendre,
Loin de glacer mes sens d'une indigne frayeur,
Donnent à mon courage une nouvelle ardeur.
Peut-être j'aurais dû, réveillant les alarmes,
Me fier au destin qui protège mes armes:
Du vainqueur de Numance élève fortuné,
Je pouvais, de débris, de morts environné,
Montrer à ces Romains, que l'univers contemple,
Si j'ai mis en oubli leurs leçons, leur exemple.
Mais j'ai trouvé plus beau, plus digne de mon cœur,
De venir en des lieux tout pleins de leur grandeur,
Au pied du Capitole, où gronde le tonnerre,
Braver devant leurs dieux les maîtres de la terre.

BOMILCAR.

Le peuple accourt, seigneur; il va remplir ces lieux.
Daignez vous dérober un moment à ses yeux;
Attendez que, tranquille et gardant le silence,
Il vous laisse avec calme affronter sa présence.

JUGURTHA.

Je te suis, mais bientôt Rome entendra ma voix.

(Il sort avec Bomilcar; le peuple remplit la place; les tribuns précédés de leurs appariteurs traversent la foule, et vont s'asseoir sur les siéges qui leur sont réservés; Cornélie paraît, tenant Massiva par la main, et s'arrête auprès des tribuns.)

SCÈNE III.

MEMMIUS, BÉBIUS, CORNÉLIE, MASSIVA, TRIBUNS, APPARITEURS, LE PEUPLE.

CORNÉLIE.

Romains, et vous, tribuns, gardiens sacrés des lois,
Permettez qu'en un jour marqué pour la justice
L'héritier malheureux du sang de Masinisse,
Par Cornélie encor devant vous présenté,
D'un peuple généreux réclame l'équité.
C'est lui, vous le savez, qui dans Rome trahie,
D'un magistrat vénal dévoilant l'infamie,
A du fier Jugurtha révélé les forfaits,
Et l'horrible traité qui lui donnait la paix.

PLUSIEURS ROMAINS.

Gloire au prince numide!

D'AUTRES ROMAINS.

Honneur à Cornélie !

MASSIVA.

Vous par qui l'équité fut de tout temps chérie,
Soutiens de l'infortune, effroi des oppresseurs,
Romains, vous savez tous ma honte et mes malheurs.
Fugitif, sans patrie, errant de ville en ville,
Ne sachant sur la terre où trouver un asile,
Je suis venu traîner, à l'ombre de vos dieux,
Le poids d'un nom légué par vingt rois, mes aïeux.
J'ai tout perdu, trésors, famille, amis, puissance :
Un monstre que du ciel enfanta la vengeance,
L'opprobre et le fléau de mon sang avili,
Jugurtha dans sa rage a tout anéanti.
Malheureux Micipsa, tu nourris sa misère,
Tu l'admis à ton rang, tu lui servis de père,
Et je l'ai vu lui-même égorger tes deux fils ;
Je l'ai vu sans remords assemblant leurs débris,
Superbe, ivre d'orgueil, de puissance et de crimes,
Chercher dans tous les miens ses dernières victimes.
Les uns, en criminels réservés aux vautours,
Sur un bois infamant ont terminé leurs jours ;

Les autres, des lions devenus la pâture,
Ont subi mille morts dans leur longue torture;
D'autres enfin, plongés dans l'horreur des cachots,
Sans pain, privés du jour, en proie à tous les maux,
Ont vu, dans les douleurs d'une affreuse agonie,
S'éteindre lentement le flambeau de leur vie.
Romains, je reste seul d'un sang infortuné,
A périr avec moi désormais condamné.
C'est au nom de ce sang, du sang de Masinisse,
Que ma voix en ce jour vous demande justice.
Vengez les descendants d'un prince généreux,
L'allié, le soutien, l'ami de vos aïeux,
D'un guerrier que Zama vit au sein du carnage
Triompher avec vous des soldats de Carthage.
Punissez Jugurtha, frappez mon oppresseur;
Montrez à l'univers, témoin de sa fureur,
Que Rome hait toujours le crime et l'injustice,
Et qu'on n'a point encore oublié Masinisse.

LE PEUPLE.

Vengeance!...

(Memmius se lève et monte à la tribune aux harangues.)

MEMMIUS.

Citoyens, lorsque Rome et la loi
Me forcent à parler devant le peuple-roi,
D'un sentiment confus de honte et de tristesse
Mon âme malgré moi ne peut être maîtresse.
A mes yeux indignés le passé vient s'offrir;
Je songe à tous les maux que Rome a pu souffrir.
Les champs qu'avaient conquis les vainqueurs de Carthage,
De quelques sénateurs devenus le partage,
Les dépouilles des rois décorant leurs palais,
Les sueurs du soldat, nos dangers, nos succès
Ouvrant le Capitole à leurs chars de victoire,
Vos magistrats proscrits, la tribune sans gloire,
Les citoyens traînés dans des cachots obscurs,
Le sang de toutes parts ruisselant dans nos murs,
Voilà depuis quinze ans ce qu'aux rives du Tibre
Souffre un peuple asservi qui se croit encor libre.
Dieux! qui l'aurait pensé qu'en cet abaissement
Rome aurait à rougir d'un affront plus sanglant?
Romains, on a voulu nous couvrir d'infamie.
On a prostitué le nom de la patrie,
Ses lois, sa majesté, les décrets du sénat;

Dans le camp, dans la ville on a vendu l'état.
Pour qui ? pour un tyran que la fange a vu naître,
Un monstre qui frappa les enfants de son maître,
Massacra leurs parents, leurs proches, leurs amis,
Et s'assit à leur place accru de leurs débris.
Et quels sont les fauteurs, les instruments du crime ?
Ce sont les scélérats dont la main vous opprime,
Ce sont ces orgueilleux, ces vils patriciens,
Qui, teints de notre sang, se gorgent de vos biens ;
C'est un Opimius, un brigand consulaire,
L'assassin d'un tribun dont vous voyez la mère.

(Il montre Cornélie.)

Citoyens, vos aïeux, pour conquérir leurs droits,
Contre nos ennemis se sont armés deux fois,
Et deux fois l'Aventin, tombeau de l'esclavage,
Les a vus triompher d'un sénat sans courage.
Romains, vous m'entendez; vous connaissez nos maux.
C'est à vous de montrer à nos lâches bourreaux
Qu'héritiers des vertus de vos sages ancêtres,
Vous haïssez comme eux les tyrans et les traîtres;
Qu'arbitres de la guerre, arbitres de la paix,
Seuls vous en décidez par vos nobles décrets,

Et que Rome, du crime éternelle adversaire,
Est toujours de l'honneur l'auguste sanctuaire.

LE PEUPLE.

Que Jugurtha paraisse!

MEMMIUS toujours à la tribune.

Organe heureux des lois,
La voix du peuple ici des dieux même est la voix.
Rome parle, il suffit : qu'on cherche le coupable.

(Les appariteurs vont chercher Jugurtha.)

Des vengeances du ciel ministre redoutable,
O peuple, tu vas voir Jugurtha devant toi :
Songe, songe à rester calme comme la loi,
A garder ce silence imposant et terrible
D'un juge aux passions toujours inaccessible,
A montrer en un mot, jusque dans ta rigueur,
Un tribunal de rois qui punit sans fureur.

(Memmius descend de la tribune et va reprendre sa place parmi ses collègues. Jugurtha paraît; les appariteurs qui le précèdent écartent la foule, et le prince va se placer auprès de la tribune aux harangues.)

SCÈNE IV.

JUGURTHA, MEMMIUS, BÉBIUS, CORNÉLIE, MASSIVA, TRIBUNS, APPARITEURS, LE PEUPLE.

MEMMIUS.

Jugurtha peut parler. Rome connaît ses crimes ;
Mais prête à le punir, à venger ses victimes,
Elle veut qu'à nos pieds lui-même s'accusant
Fasse entendre un aveu que la justice attend ;
Et ce n'est qu'au prix seul de son obéissance
Qu'elle peut en ce jour écouter la clémence.

JUGURTHA.

Je n'en ai pas besoin : l'équité me suffit.

LE PEUPLE.

Qu'il soit puni !

BÉBIUS se levant.

Romains, le silence est prescrit.

JUGURTHA.

Voulez-vous m'écouter ?

(On entend des murmures.)

BÉBIUS.

Tu peux te faire entendre.

(Le calme se rétablit.)

JUGURTHA.

Que diriez-vous, Romains, si j'osais me défendre :
Si, prompt à repousser le nuage odieux
Dont la haine voudrait me couvrir à vos yeux,
J'osais, dans tout son jour, fort de ma conscience,
Faire ici devant vous briller mon innocence ?
(Se tournant du côté de Massiva.)
Mais je vois Massiva, je vois un ennemi,
Un rival, par ses maux, par ma fortune aigri,
Qui, plus jaloux d'un rang que le sort lui refuse,
Qu'irrité des forfaits dont sa rage m'accuse,
Me me pardonne pas d'être au-dessus de lui,
Et voudrait m'accabler pour régner aujourd'hui.

(Murmures ; Massiva élève les mains.)

LE PEUPLE.

Respecte Massiva.

MEMMIUS se levant.

Silence, amis, silence !
Nous répondrons.

BÉBIUS à Jugurtha.

Poursuis, parle en toute assurance.

JUGURTHA.

Vous n'avez entendu que le seul Massiva,
Et vous voulez, Romains, condamner Jugurtha !
Sans doute il m'aura peint des couleurs les plus sombres;
Il aura, de ses cris troublant la paix des ombres,
Évoqué devant vous les mânes d'Hiempsal;
Il aura fait parler la cendre d'Adherbal.
Mais il n'aura pas dit qu'au mépris de leur père,
Au mépris du grand roi qui me nomma leur frère,
Deux princes, en espoir dévorant mes états,
Contre moi les premiers avaient armé leurs bras.
Le destin fut pour moi ; j'ai du fond de l'abîme
Fait sortir triomphant et couvert de lauriers
Un trône où m'appela le vœu de nos guerriers.
Cè qu'on accuse en moi, peuple, c'est ma victoire.
Si je fusse tombé sans courage et sans gloire,
Je serais innocent, on plaindrait mon malheur,

(Avec ironie et montrant Massiva.)

Et l'on viendrait ici me chercher un vengeur.

MEMMIUS.

Le peuple, las d'entendre un discours qui l'offense,
Las de voir Jugurtha vanter son innocence,
Le somme par ma voix d'affirmer en nos mains
S'il s'est remis ou non au pouvoir des Romains.

JUGURTHA avec dédain.

Par cet ordre hautain tu penses me confondre!

MEMMIUS.

Réponds, si tu le peux.

(Le peuple se presse avec curiosité autour de Jugurtha.)

JUGURTHA.

C'est aux faits à répondre.

PLUSIEURS ROMAINS.

Et que pourras-tu dire?

JUGURTHA.

Entouré de soldats,
Protégé par les feux de nos brûlants climats,
Jeune et tout fier encor d'avoir, non sans courage,
Essayé des combats le dur apprentissage,
Je pouvais, de la guerre affrontant les hasards,
Braver l'aigle vainqueur des nobles fils de Mars.
Toutefois, renonçant au soin de me défendre,

Dans le camp du consul je suis venu me rendre,
Seul, sans suite, et laissant mes soldats, mes drapeaux.
Trésors, armes, coursiers, éléphants et vaisseaux,
J'ai tout remis aux mains des maîtres de la terre.

MEMMIUS avec ironie.

Oui; mais, lâche instrument d'un consul mercenaire,
Le questeur Sextius, en otage à Vacca,
Répondait sous le fer des jours de Jugurtha.

JUGURTHA.

Romains, vous me voyez, et c'est assez vous dire.
J'ai tout quitté pour vous, amis, patrie, empire;
J'ai traversé les flots; esclave de ma foi,
Je suis venu répondre au vœu du peuple-roi;
Il tient entre ses mains ma vie et ma puissance;
Et l'on ne me croit pas, j'ai besoin de défense!

(Léger murmure d'approbation.)

O peuple! le héros qui jadis sur ses pas
Me vit chercher la gloire au milieu des combats,
L'immortel Scipion, mon soutien et mon maître,
Dès mes plus jeunes gens a mieux su me connaître.
Toujours prêt à m'admettre au rang de ses amis,
Il oubliait mon âge, il souffrait mes avis;

Il daignait m'accorder sa noble confiance.
Au conseil, au combat, sous les murs de Numance,
En tous lieux, en tout temps il comptait sur ma foi,
Et j'ose dire ici qu'il fut content de moi.

(Une discussion très vive semble s'élever entre les tribuns ; Memmius veut se lever et parler, mais Bébius le retient ; Jugurtha continue et s'adresse à plusieurs Romains qu'il distingue dans la foule.)

Compagnons de ma gloire, amis de mon jeune âge,
Vous qui fîtes tomber et Numance et Carthage,
Soldats de Scipion, chers et dignes rivaux,
Qui vîtes Jugurtha marcher sous vos drapeaux,
Romains, pour qui ma gloire avait jadis des charmes,
Levez-vous, défendez votre ancien frère d'armes ;
Rappelez les dangers, les assauts, les combats
Où cent fois près de vous j'ai cherché le trépas ;
Dites ce que j'ai fait, et confondez l'envie.

PLUSIEURS ROMAINS.

Il a bien servi Rome.

(Memmius se lève ; mais Bébius le force à se rasseoir.)

UN ROMAIN.

Il m'a sauvé la vie.

D'AUTRES ROMAINS.

Dans les murs de Numance il entra le premier.

JUGURTHA.

Vous l'entendez, Romains, devant vous publier,
Ce bras vous a servis, et c'est moi qu'on accuse !...

(Murmure de bienveillance.)

CORNÉLIE.

Au nom des deux Gracchus !...

MEMMIUS se levant avec impatience.

O peuple, on vous abuse.

PLUSIEURS ROMAINS.

Il est innocent.

(Memmius s'élance vers la tribune aux harangues, mais Bébius l'a prévenu.)

MEMMIUS au pied de la tribune.

Peuple, on vous trompe, et je vais
Prouver que Jugurtha, comblant tous ses forfaits...

BÉBIUS, à la tribune.

Romains, vous savez tout.

MEMMIUS.

Que dis-tu, misérable ?

MASSIVA.

O peuple, oublieriez-vous...

BÉBIUS.

Non, il n'est pas coupable.

LE PEUPLE.

Il s'est justifié.

CORNÉLIE.

L'ai-je bien entendu ?

BÉBIUS.

Qu'il soit absous.

MEMMIUS.

Romains, Bébius s'est vendu.

BÉBIUS d'une voix forte.

Au nom des dieux de Rome, au nom de la patrie,
En vertu des pouvoirs que la loi me confie,
Moi, tribun, je défends à tout accusateur,
Étranger ou Romain, tribun ou sénateur,
De troubler dans son rang, dans ses droits, dans sa vie,
D'attaquer en un mot le roi de Numidie.

CORNÉLIE.

O jour de honte !

MASSIVA.

O ciel !

JUGURTHA à part en s'éloignant.

Je suis vainqueur enfin !...
Au sénat maintenant !... Peuple insolent et vain,

Méprisable jouet de qui veut te séduire,
Ai-je assez abaissé l'orgueil de ton empire !
O Rome, pour périr au sein du déshonneur,
Tu n'as plus à trouver que l'or d'un acheteur.

MEMMIUS à Bébius.

Ainsi tu trahis Rome, ainsi, vil mercenaire,
Tu vends au crime heureux un noble ministère :
Tu sauves Jugurtha, tu fais taire les lois,
Et devant tout le peuple abusant de tes droits,
Soutien d'Opimius, de son lâche complice,
Tu veux les dérober aux mains de la justice ;
Mais Rome va m'entendre, et je vais à ses yeux...

(Il veut monter à la tribune.)

BÉBIUS l'interrompant et d'une voix solennelle.

Romains, vous devez tous abandonner ces lieux.
La loi vous le commande, et j'en suis l'interprète ;
Partez, on a tout dit, et Rome est satisfaite.

(Le peuple paraît disposé à obéir ; les tribuns sont immobiles de surprise : Memmius pâle et hors de lui peut à peine contenir sa colère ; Cornélie est consternée ; Massiva élève les mains au ciel, et Jugurtha près de quitter la place contemple ce tableau avec une joie mêlée de dédain.)

ACTE TROISIÈME.

Un portique du temple de la Concorde.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUGURTHA seul.

Encore une victoire, et mes vœux sont remplis,
Et foulant à mes pieds d'impuissants ennemis,
Aux yeux de l'univers que ma fortune étonne,
Sur mon front à jamais j'affermis la couronne.
Fantômes, que l'enfer déchaînait sur mes pas,
Mânes de deux rivaux qui vouliez mon trépas,
Contemplez mes succès, votre honte et ma gloire.
C'est ici qu'à l'oubli vouant votre mémoire,
Le sénat assemblé va, propice à mes vœux,
Justifier la main qui vous frappa tous deux,
Proclamer votre mort et juste et légitime,
Et m'assurer en paix le fruit d'un noble crime.

(Bomilcar arrive tout effrayé.)

SCÈNE II.

JUGURTHA, BOMILCAR.

JUGURTHA.

Eh bien ! cher Bomilcar, pourquoi cette pâleur,
Ces yeux baissés, ce front que glace la terreur ?
Que vient-il d'arriver ?

BOMILCAR.

La foudre est sur nos têtes,
Seigneur ; préparez-vous à d'horribles tempêtes.

JUGURTHA.

Comment !

BOMILCAR.

Ah ! c'en est fait.

JUGURTHA.

Parle, explique-toi mieux.
Quand, vainqueur au Forum, je marchais vers ces lieux,
Quand les tribuns confus n'osaient ouvrir la bouche,
Le peuple, malgré lui devenu moins farouche,
Le peuple n'a-t-il pas, aux cris de Bébius,
Laissé seul, sans témoin, déclamer Memmius ?

BOMILCAR.

Non, seigneur. Le palais que Rome vous destine
Regarde le Forum, qu'il touche et qu'il domine;
Je m'y trouvais. Témoin de vos efforts heureux,
Sur le peuple assemblé je promenais mes yeux,
Quand, malgré le véto, malgré l'ordre suprême
Qui dispersait la foule et les tribuns eux-même,
Memmius, l'œil hagard, le front étincelant,
Devant tous les Romains s'élance menaçant.
Il tonne; à ses côtés on accourt, on se presse;
Il vous nomme, il maudit et vous et la noblesse,
Accuse Bébius, et fait dans tous les cœurs
Avec la soif du sang descendre ses fureurs.
Le peuple ému s'ébranle; on s'agite, on murmure;
On mêle en vous nommant la menace à l'injure.
En un mot, dans l'essai d'un superbe courroux,
Rome entière prélude aux plus horribles coups.

JUGURTHA.

Ami, rassure-toi. C'est la rage expirante,
Le dernier bruit des flots qu'agitait la tourmente.
Je ne crains rien, crois-moi : je connais les Romains;
Le peuple n'oserait, dans ses lâches desseins,

Au droit des nations se montrer infidèle,
Et porter sur ton maître une main criminelle.
D'ailleurs j'ai contre lui le pouvoir du sénat:
Ces fiers patriciens, ces maîtres de l'état,
Que je puis à jamais couvrir d'ignominie,
Savent trop que leur cause à ma cause est unie,
Qu'ils doivent me défendre, et qu'un manque de foi
Les pourrait dans ma chute entraîner avec moi.
Ils vont se déclarer; à leur voix souveraine,
Tu verras les clameurs d'une impuissante haine,
Le sourd frémissement d'un vain peuple en courroux
Décroître, se confondre et mourir devant nous.
Mais voici le sénat.

(Le fond du théâtre s'ouvre; on voit plusieurs rangs de sénateurs assis sur des siéges placés en demi-cercle. A droite s'élève le tribunal du consul chargé de présider l'assemblée; il est entouré de licteurs. A gauche auprès d'un socle de marbre décoré des initiales S.P.Q.R., et surmonté de l'image de Rome, se trouve une table où sont placées les urnes destinées au scrutin; plusieurs sénateurs l'environnent. Dans le fond on aperçoit un autel et la statue de la Concorde qui tient d'une main une branche d'olivier et de l'autre un flambeau renversé. Les murs du temple sont ornés des emblèmes de la paix.)

SCÈNE III.

JUGURTHA, BOMILCAR, MÉTELLUS, SCAURUS, SÉNATEURS, LICTEURS.

MÉTELLUS.

Dans cette auguste enceinte,
Dans le temple, aux autels de la Concorde sainte,
Sénateurs, je vous ai près de moi réunis,
Au nom de ces faisceaux que vous m'avez remis.
Vous allez décider d'une grande querelle :
Un prince attend ici que son sort se révèle;
Doit-il se faire entendre, ou laisser le sénat
Consulter sans témoins l'intérêt de l'état?

LES SÉNATEURS.

Il peut parler.

(A un signe de Métellus deux licteurs viennent chercher Jugurtha sur le devant de la scène et le conduisent près du consul; Bomilcar reste sous le portique.)

JUGURTHA.

Soutiens de la grandeur romaine,
Vous savez quel motif en ce temple m'amène :
Je viens, au nom des dieux, protecteurs de la paix,

Soumettre à l'équité de vos nobles arrêts
Un traité qu'avec moi, dans les champs de l'Afrique,
On a signé pour vous et pour la république;
L'auteur en est connu : je demande et j'attends
Que ce jour soit témoin de nos communs serments.

MÉTELLUS.

Du sénat avant peu vous saurez la réponse;
Il pèsera vos droits.

JUGURTHA.

Il est temps qu'il prononce.
Qu'il parle : un mot suffit.

MÉTELLUS.

Ce mot, vous l'apprendrez,
Mais non pas à l'instant, ni dans ces murs sacrés.

JUGURTHA.

Doutez-vous de ma foi?

MÉTELLUS.

Je n'ai rien à vous dire.

(Montrant les sénateurs.)

Parlez à ce sénat, oracle de l'empire.

JUGURTHA.

J'ai tout dit.

MÉTELLUS.

Ainsi donc on peut délibérer ?

JUGURTHA.

Eh ! qu'en est-il besoin ?

MÉTELLUS.

Il faut vous retirer.

JUGURTHA à une partie du sénat avec hauteur.

Comment ! est-ce donc là...?

SCAURUS s'approchant de Jugurtha avec plusieurs sénateurs.

Vous n'avez rien à craindre ;
Comptez sur vos amis.

JUGURTHA à part.

Je dois donc me contraindre :

(Bas à Scaurus.)

J'attendais, je l'avoue, un zèle plus ardent.

(Haut en jetant les yeux de tous côtés.)

D'où vient qu'Opimius n'est pas ici présent?
L'exclurait-on aussi ?

MÉTELLUS.

Le sénat doit l'entendre.
Mais vous, à mes avis, prince, veuillez vous rendre ;
Sortez, vous connaîtrez la volonté de tous.

JUGURTHA revenant sur le devant de la scène.

Viens, suis-moi, Bomilcar.

BOMILCAR.

Seigneur, où courez-vous?
Avez-vous oublié que le peuple en furie
Vous cherche, vous menace, en veut à votre vie?

JUGURTHA.

Tais-toi, tu me fais honte. Heureux et triomphant,
Je craindrais le bruit vain d'un courroux impuissant!
Viens, te dis-je, viens voir, si, dans sa folle audace,
Un vil peuple oserait nous insulter en face.

SCÈNE IV.

MÉTELLUS, SCAURUS, LE SÉNAT, LICTEURS.

MÉTELLUS.

C'est au noble Scaurus, au prince du sénat,
D'ouvrir par son avis un illustre débat.

SCAURUS se levant.

Sénateurs, vous régnez sur Rome et sur la terre;
Vos mains donnent la paix, ou lancent le tonnerre:

Juges des nations, dominateurs des rois,
Vos volontés, vos vœux sont de suprêmes lois:
D'un mot à votre gré disposant des couronnes,
Vous brisez tour à tour et relevez les trônes.
Mais à quoi devez-vous cet empire absolu?
Au respect que le monde a pour votre vertu,
Au renom d'équité, d'honneur et de sagesse
Qui du sénat vieilli protège la faiblesse.
Malheur à lui! malheur à ses tristes enfants,
Si détruisant l'ouvrage élevé par le temps,
Il ose dans ce jour, à lui-même contraire,
Du secret de sa honte instruire le vulgaire,
L'appeler, l'enhardir à discuter nos droits,
Et l'accepter pour juge entre nous et les lois!
C'est au nom du sénat, au nom de sa puissance,
Qu'un noble, un sénateur, notre égal en naissance,
Qu'Opimius, pour nous traitant avec un roi,
Le força de se rendre et le prit sous sa foi.
Si cet acte à vos yeux paraît illégitime,
Si nous le rejetons, nous proclamons un crime;
Opimius par nous à l'opprobre est livré;
Notre honneur est flétri, notre nom abhorré.

Qui sait à quels excès peut se porter la haine?
Le peuple n'aura plus de frein qui le retienne:
Peu content d'avoir vu tomber un sénateur,
Il voudra contre tous signaler sa fureur;
A ses coups chaque jour exposé sans défense,
Chaque jour il faudra redouter sa vengeance.
Pères conscrits, je vote en faveur du traité.

PLUSIEURS SÉNATEURS.

Aux voix!

D'AUTRES.

Non! non!

MÉTELLUS.

Jaloux de votre autorité,
Jaloux de voir ce corps, fameux dans tous les âges,
Entouré de splendeur, de respects et d'hommages,
Sénat, du coup mortel qu'on porte à notre honneur
Plus qu'un autre aujourd'hui je sens saigner mon cœur.
Je gémis en voyant, dans sa rage brutale,
Un fougueux démagogue, affamé de scandale,
Commettre insolemment, aux yeux de tout l'état,
Avec l'orgueil d'un roi la grandeur du sénat.
Toutefois, l'équité, qui m'est encor plus chère,

A l'avis de Scaurus me rend ici contraire.
Je ne chercherai point à trouver des forfaits :
Que la fraude ait ou non abusé de la paix ;
Que le prince ait livré son sceptre et sa puissance,
Ou brave en nous trompant notre juste vengeance ;
Mon œil, sur l'avenir en ce moment fixé,
Veut bien laisser en paix sommeiller le passé ;
Sur tout ce qu'on a fait je consents à me taire ;
Ce qui m'occupe seul, c'est ce qui reste à faire.
Il n'est point de forfaits, d'attentats odieux,
Dont le fier Jugurtha n'ait effrayé nos yeux.
Vous les connaissez tous. Sénateurs, j'ose croire
Qu'il serait superflu d'en retracer l'histoire :
Rome et le monde entier ont assez retenti
Du nom d'un oppresseur trop long-temps impuni.
Avec le meurtrier des fils de Masinisse
On ne saurait traiter sans être son complice :
La paix qui, lui prêtant un coupable secours,
Viendrait de la justice interrompre le cours,
Serait, j'ose le dire, une paix criminelle
Qui jetterait sur nous une tache éternelle.

SCAURUS.

Le prince est dans nos mains, il devra donc périr?

MÉTELLUS.

Il n'a que trop donné le droit de le punir.

SCAURUS.

Un suppliant! un roi qui s'est livré lui-même,
Qui dans Rome à nos pieds remet son diadème!

MÉTELLUS.

Tout cela n'est qu'un jeu.

SCAURUS.

Vous voulez son trépas.

MÉTELLUS.

Rome pourrait frapper, l'honneur retient son bras.
Rome a trop de grandeur, de justice et de gloire,
Pour se souiller ici d'une lâche victoire,
Pour vouloir dans le piége, où lui-même s'est pris,
Immoler un despote, objet de son mépris.

SCAURUS.

Et que proposez-vous?

MÉTELLUS.

La guerre.

SCAURUS.

Quoi ! la guerre !

MÉTELLUS.

Qu'on chasse de ces murs un monstre sanguinaire,
Qu'on le rende à l'Afrique, et qu'avec les combats
Rome aille lui porter des fers ou le trépas.
Voilà le seul parti digne d'un peuple libre,
Le seul qui, convenant à la gloire du Tibre,
Peut devant l'univers, témoin de ce débat,
Justifier l'honneur de Rome et du sénat.
Je vote, sénateurs, contre une paix impie.

LES SÉNATEURS.

Aux voix !...

SCAURUS.

Opimius que le sénat oublie,
Opimius ici ne s'est pas défendu.
On doit... Mais le voici.

(Opimius suivi de plusieurs sénateurs s'élance dans l'assemblée, pâle, hors de lui et les vêtements en désordre.)

SCÈNE V.

MÉTELLUS, SCAURUS, OPIMIUS, SÉNATEURS, LICTEURS.

OPIMIUS debout sur le devant et entouré de sénateurs.

Sénat, tout est perdu.
Quand vous délibérez, le peuple vous menace.
Sous un nouveau Gracchus reprenant son audace,
Il court, gronde, s'agite, assiège les chemins,
Et sur des sénateurs porte déjà ses mains.

LES SÉNATEURS.

O ciel !

MÉTELLUS à Opimius.

Expliquez-vous.

SCAURUS.

Que va-t-il nous apprendre ?

OPIMIUS.

A l'heure où le sénat devait ici se rendre,
Je traversais la place accompagné des miens;
J'approchais, quand sur nous d'insolents plébéiens
Se jettent animés d'une aveugle colère,
Frappent, et, sans respect pour un vieux consulaire,

Veulent, malgré les cris de mes amis tremblants,
Aux pieds de leurs tribuns traîner mes cheveux blancs.
Je me dégage : un dieu me protégeait sans doute :
Je m'élance, je fuis, je prends une autre route,
Je retrouve ma suite, et par un long détour
Échappant non sans peine aux horreurs d'un tel jour,
Nous arrivons enfin dans ce temple propice,
Où je viens demander et vengeance et justice.

MÉTELLUS.

Qu'ordonne le sénat ?

OPIMIUS.

Nobles pères conscrits,
Sur ces murs teints de sang vos devoirs sont écrits.
C'est ici, dans ces lieux, à cette même place,
Qu'un Gracchus a reçu le prix de son audace.
Le temps est précieux ; sénat, j'ose exiger
Qu'on déclare à l'instant la patrie en danger,
Qu'on s'arme, et que marchant lui-même à notre tête
Le consul...

MÉTELLUS l'interrompant.

Moi ! jamais... Ma main est toute prête
A frapper l'ennemi qui fond sur nos états ;

Je combats, sénateurs, je n'assassine pas.
Eh quoi! nous marcherions précédés des alarmes
Contre des citoyens sans défense et sans armes!
Ces bras rouges encor du sang carthaginois,
Ces bras victorieux de la terre et des rois,
Assiégeant, non les murs des enfants de Neptune,
Mais un faible orateur assis dans sa tribune,
A tuer lâchement, comme de vils bourreaux,
Fatigueraient un fer, instrument des héros,
Et ne rapporteraient, pour fruit de la victoire,
Que l'honneur malheureux d'avoir vaincu sans gloire.

OPIMIUS.

Ainsi, lorsqu'avant moi le bras d'un Scipion
Châtiait des Gracchus la folle ambition,
On ne pouvait flétrir de trop d'ignominie
Une juste rigueur qui sauvait la patrie!
Ainsi les sénateurs, si respectés jadis,
Devenus désormais un objet de mépris,
Doivent, livrés aux coups du premier téméraire,
Se voir couvrir d'affronts, les souffrir et se taire!
Pour moi, qui crois parler à des hommes de cœur,
A de nobles guerriers jaloux de leur honneur,

J'ose encor demander qu'on s'arme en diligence.

(Tout le sénat se lève en tumulte.)

LES SÉNATEURS.

Aux armes !

MÉTELLUS.

Sénateurs, quelle est votre espérance ?
N'avons-nous pas des lois ? faut-il toujours du sang ?
Faut-il que de ses mains se déchirant le flanc,
Rome, aux yeux du sénat, hideuse, ensanglantée,
Sous des monceaux de morts se cache épouvantée ?
Nos aïeux, sénateurs, chérissaient mieux l'état :
On ne les voyait point pour l'honneur du sénat,
Pour l'honneur d'un guerrier, et même d'un Camille,
Allumer les flambeaux de la guerre civile.
Camille, le vainqueur des Eques, des Véiens,
La gloire du sénat et des patriciens,
Camille, condamné par un peuple en délire,
N'a point armé ses mains ni partagé l'empire.
Il est sorti de Rome en plaignant son erreur,
En adressant au ciel des vœux pour son bonheur.
Comment se vengea-t-il ? en Romain, en grand homme,
En sauvant et l'empire et la gloire de Rome,

En frappant les Gaulois, en forçant nos aïeux
A lui devoir leurs jours, leur patrie et leurs dieux.

(Le sénat se rassoit.)

OPIMIUS.

J'ai donné mon avis; le sénat n'en tient compte;
Je saurai me contraindre et dévorer ma honte.
Un motif plus pressant vous avait rassemblés :
A juger mes travaux par moi-même appelés,
La paix qu'entre mes mains un monarque a jurée
Était en mon absence à vos débats livrée :
Vous alliez prononcer alors que j'ai paru;
Prononcez.

MÉTELLUS.

Avant tout, vous serez entendu.
C'est à vous de parler.

OPIMIUS.

Moi, je n'ai rien à dire :
J'ai fait ce qu'ordonnait l'intérêt de l'empire.
Qu'avez-vous résolu ?

MÉTELLUS.

De rompre le traité.

OPIMIUS.

Comment !

MÉTELLUS.

Oui, de servir, de venger l'équité,
De punir Jugurtha.

UN GRAND NOMBRE DE SÉNATEURS.

C'est notre avis.

OPIMIUS.

(A part.)

O rage !
Et je devais m'attendre à ce nouvel outrage !
(Haut.)
Quoi ! dans un même jour, jour d'opprobre et d'horreur,
Poursuivi, menacé par le peuple en fureur,
Je me verrais encor, loin d'obtenir vengeance,
Ravir par le sénat ma dernière espérance !
J'ai traité par son ordre, et lui-même aujourd'hui
Désavoue un traité qui ne vient que de lui !
Au maintien de ses droits j'ai consacré ma vie ;
J'ai puni ses rivaux, j'ai fait taire l'envie ;
Cris, menaces, fureurs d'un peuple soulevé,
J'ai tout souffert pour lui, pour lui j'ai tout bravé ;

Et le prix de mes soins, c'est la honte et l'outrage !
On me livre aux tribuns, on détruit mon ouvrage
On veut flétrir mon nom !

SCAURUS.

Nous défendrons tes droits.

MÉTELLUS.

Si le sénat l'ordonne, on va passer aux voix.

SCÈNE VI.

MÉTELLUS, SCAURUS, OPIMIUS, SÉNATEURS, LICTEURS.

UN LICTEUR accourant.

La mère des Gracchus vous demande audience.

SCAURUS.

Cornélie en ces lieux !

OPIMIUS.

Quelle est son arrogance !
Vient-elle nous braver ?

MÉTELLUS au licteur.

Que peut-elle vouloir ?

LE LICTEUR.

Elle a parlé d'honneur, de danger, de devoir :
C'est tout ce que sa bouche a bien voulu m'apprendre.

MÉTELLUS.

Qu'elle vienne : on ne peut refuser de l'entendre.
Allez.

(Le licteur sort.)

OPIMIUS.

Vous permettez !

MÉTELLUS.

L'infortune a ses droits ;
Le sénat est pour tous.

OPIMIUS.

C'est elle que je vois !

(Cornélie paraît entourée de dames romaines.)

SCÈNE VII.

MÉTELLUS, SCAURUS, OPIMIUS, CORNÉLIE, SÉNATEURS, DAMES ROMAINES, LICTEURS.

CORNÉLIE jetant les yeux autour d'elle.

O mes fils! ô Caïus! ô douleur qui m'accable!
Et c'est ici, grands dieux! qu'une main trop coupable... !
Voilà les oppresseurs, les bourreaux des Gracchus!
(Apercevant Opimius.)
C'est lui!... le malheureux!
(Elle se laisse aller dans les bras de ses compagnes.)

MÉTELLUS bas à Opimius.

Regarde, Opimius.

CORNÉLIE se relevant.

Je dois faire un effort.

MÉTELLUS à Cornélie.

Calmez-vous, qu'on apprenne...

CORNÉLIE.

Je fus mère, consul, je suis encor Romaine.

MÉTELLUS.

Parlez, que venez-vous demander au sénat?

CORNÉLIE.

De sauver en ce jour la gloire de l'état.

MÉTELLUS.

Daignez vous expliquer.

CORNÉLIE.

Vous connaissez ma vie;
Vous savez de quels fils on priva Cornélie.
L'oppresseur de Caïus épargnait Jugurtha :
Je devais me venger et servir Massiva;
Je hâtai le moment où, pour confondre un traître,
Jugurtha dans nos murs devait enfin paraître.
Le perfide Africain a trompé mes souhaits;
Mais Rome est éclairée, on sait tous ses forfaits.
Il mérite la mort; mais, s'il faut qu'il périsse,
Devons-nous en ce jour ordonner son supplice?
Devons-nous, au mépris des serments les plus saints,
Souffrir qu'avant le temps on tranche ses destins?

MÉTELLUS.

O ciel! que dites-vous?

CORNÉLIE.

Que le peuple en furie,
Sourd au cri de l'honneur, au vœu de la patrie,

Menace Jugurtha, l'assiège en son palais,
Et semble s'apprêter aux plus affreux excès.

LES SÉNATEURS.

Grands dieux !

CORNÉLIE.

Voilà, consul, ce que j'avais à dire :
C'est à vous d'empêcher la honte de l'empire.

(Elle sort suivie des dames romaines.)

SCÈNE VIII.

MÉTELLUS, SCAURUS, OPIMIUS, SÉNATEURS, LICTEURS.

OPIMIUS.

Faut-il délibérer ? me croit-on maintenant ?
Vous l'avez entendu, nous n'avons qu'un instant ;
Qui nous retient encore ?

SCAURUS.

En faut-il davantage ?
Faut-il qu'à notre tour le peuple nous outrage ?

MÉTELLUS.

Allons, pères conscrits, laissons de vains débats,
Marchons, vers le Forum précipitons nos pas :
Je ne vous retiens plus. Un roi fourbe et parjure
A de crimes sans nombre effrayé la nature :
Il croyait nous tromper en se livrant à nous,
En paraissant courir au-devant de nos coups;
Mais il croyait aussi Rome trop magnanime,
Pour abuser des droits que nous donne son crime,
Pour avancer le jour arrêté par les dieux,
Et le voir lâchement égorger sous ses yeux.
Vers un peuple aveuglé, que la colère entraîne,
Marchons, nobles appuis de la vertu romaine,
Non fiers et menaçants, mais calmes, recueillis,
Comme des citoyens, des frères, des amis.
Croyez qu'au seul aspect des vainqueurs de Carthage,
De ces héros blanchis par la guerre et par l'âge,
Le peuple, dans le fort de ses emportements,
Saura de la raison écouter les accents.

TOUS LES SÉNATEURS se levant.

Marchons.

MÉTELLUS.

Je reconnais à cette ardeur si belle
Les vrais représentants de la ville éternelle.

ACTE QUATRIÈME.

Palais de Jugurtha. Il fait nuit; la scène est éclairée par deux candélabres placés de chaque côté du théâtre. A droite sur le devant est une table chargée de pièces d'or au milieu desquelles on voit un sceptre et une couronne; un siége est près de la table. Dans le fond on aperçoit une croisée à travers laquelle brillent les rayons de la lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUGURTHA, BOMILCAR.

BOMILCAR.

Seigneur, plus j'envisage et nos périls passés,
Et les périls nouveaux qui nous sont annoncés,
Et plus j'admire en vous ce superbe courage
Qui reste inébranlable au milieu de l'orage.
Votre front, sans pâlir d'un peuple furieux
A vu contre ces murs les flots tumultueux
Mugir, se déborder et vomir la tempête;
Et quand la foudre encor grondait sur votre tête,

Quand Métellus, suivi d'un sénat protecteur,
Au torrent populaire opposait sa grandeur,
Faisait parler les dieux, les lois et la patrie,
Et tenait en respect une foule ennemie;
Insensible témoin de ses nobles efforts,
Sans daigner approuver, ni blâmer nos transports,
Vous avez vu le peuple, et l'avez vu sans joie,
S'arrêter, reculer et fuir devant sa proie,
Comme si du danger dont vous sortiez vainqueur
Vous regrettiez encore et le trouble et l'horreur.

JUGURTHA.

Je méprise un vil peuple et sa colère vaine,
Qu'un rien peut arrêter, comme un rien la déchaîne,
Un ramas orgueilleux d'esclaves insolents,
Des fureurs d'un tribun dociles instruments,
Qui passe dans un jour du mépris à l'estime,
Sert indifféremment l'innocence et le crime,
Confond le vrai, le faux, et qui toujours changeant,
Toujours cède en aveugle au dernier qu'il entend.
Hier, tu les as vus ces maîtres de la terre,
Sans courroux devant moi déposant leur tonnerre,
Applaudir aux accents qui détournaient leurs coups,

Et près de Memmius se déclarer pour nous.

BOMILCAR.

Tout est changé, seigneur. Après l'affreux orage
Qui suivit un brillant, mais trop court avantage,
Ce tribun, dont votre or nous assurait la voix,
Qui devait tout oser pour défendre vos droits,
Bébius, sans songer au péril qui nous presse,
Sans rougir un moment de sa lâche faiblesse,
A, d'une voix tremblante et le front abattu,
Retiré le véto qu'il nous avait vendu.
Alors tout s'est calmé : la foule satisfaite
A laissé les tribuns, dans leur fougue inquiète,
S'agiter, discourir, débattre, prononcer.
La nuit seule, la nuit a pu les disperser;
Mais qui sait ce qu'enfin a décidé leur rage,
Forte d'un Bébius et de son vil suffrage?
Qui sait ce qu'on prépare et quel sort nous attend,
Quand la haine du peuple assoupie un moment
Peut encor dès demain, sanglante et meurtrière,
Renverser de ces murs la trop faible barrière,
Et sourde désormais aux cris des sénateurs,
Par un meurtre exécrable assouvir ses fureurs?

JUGURTHA.

Le fier Opimius que tout ce peuple abhorre,
Opimius, couvert d'un sang qui fume encore,
Connaît trop l'intérêt qui l'attache à mes jours,
Pour souffrir qu'à ses yeux on en tranche le cours.
Dans le piége sanglant où je l'ai fait descendre
Vainement contre nous il voudrait se défendre :
Mon or qu'il a reçu l'enchaîne malgré lui ;
Et garant assuré de son docile appui,
La honte sur son front par moi-même imprimée
Me répond d'une main pour mon salut armée.
Plutôt qu'il m'abandonne au bras de Memmius,
Tu le verras ici, comme aux jours des Gracchus,
Apportant sur ses pas le meurtre et le ravage,
Inonder le Forum de sang et de carnage,
Renverser les tribuns, et sur leurs corps meurtris
Commander le silence aux Romains asservis.

BOMILCAR.

Mais si, devant le peuple armé de la puissance,
Opimius lui-même et faible et sans défense,
Loin de pouvoir encor nous servir de soutien,
Devait humilier son front patricien ?

Si chassé du sénat et couvert d'infamie,
Devant un tribunal où doit siéger l'envie,
Demain, aux cris vainqueurs de Rome qu'il bravait,
De sa honte éternelle il entendait l'arrêt?

JUGURTHA.

Le sénat tout entier défendrait notre vie.

BOMILCAR.

Chargé de nos présents, le sénat nous oublie.
Il s'était rassemblé; seigneur, vous l'aviez vu:
J'attendais la victoire et l'on n'a rien conclu.
Pour comble de disgrâce, une garde insolente
Veille autour de ces murs terrible et menaçante.
Le peuple qui craindrait de nous voir échapper,
Ce peuple furieux qui s'apprête à frapper,
De la fuite à nos pas dérobant l'espérance,
Ici, dans ce palais, nous tient sous sa puissance.
Chaque issue est gardée: il nous faut sans secours
Attendre en frémissant le dernier de nos jours,
Jour de honte et de sang, mais moins affreux peut-être
Qu'une nuit où cent fois j'ai tremblé pour mon maître.

JUGURTHA.

Et que fait Massiva?

BOMILCAR.

Sans doute en son orgueil
Il ose plein d'espoir jouir de notre deuil,
Et peut-être déjà, trop sûr de la victoire,
Se parer des honneurs ravis à votre gloire,
Et du sceptre en idée...

JUGURTHA.

Arrête : il n'oserait.
Lui prétendre !... mais non, Massiva me connaît.
Je ne m'abuse point en un sort si funeste :
Ami, je puis tomber; mais mon poignard me reste.
J'ai vu la mort de près, et j'ai su la braver.
Crois-moi, tant que ce bras pourra se soulever,
Tant qu'un reste de sang soutiendra mon audace,
Fussé-je aux pieds du peuple étendu dans la place,
Ne dis pas, Bomilcar, que ton maître est vaincu.
Que vois-je ? Opimius défait, pâle, abattu !
Viendrait-il m'annoncer quelque nouvel orage ?
Laisse-nous.

(Bomilcar sort.)

SCÈNE II.

JUGURTHA, OPIMIUS.

OPIMIUS.

Jugurtha, vous avez du courage?

JUGURTHA.

En doutez-vous?

OPIMIUS.

Eh bien, il faut le faire voir :
Tout est fini.

JUGURTHA.

Comment!

OPIMIUS.

C'en est fait, plus d'espoir :
Notre perte est certaine.

JUGURTHA.

O ciel! qu'osez-vous dire!
Le sénat à nos vœux cesse-t-il de souscrire?

OPIMIUS.

Le sénat nous délaisse.

JUGURTHA.

Il existe un traité :

On doit le reconnaître.

OPIMIUS.

Il sera rejeté.

JUGURTHA.

Ainsi vous me flattiez d'une vaine espérance,
Vous qui naguère encor vantiez votre puissance,
Qui deviez, de vos mains remuant tout l'état,
A ma cause, à la vôtre enchaîner le sénat.

OPIMIUS.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JUGURTHA.

Vous pouvez me le dire,
Vous qu'on voit d'un vil peuple adorer le délire !
Vous qui sans le frapper, sans vous armer pour moi,
Le laissez disposer de la tête d'un roi !

OPIMIUS.

De quoi m'accusez-vous? Ce peuple qui naguère
Se courbait en silence au nom d'un consulaire,
Ce peuple sur moi-même a bien porté ses mains.
Les sénateurs l'ont vu ; je les croyais Romains ;

J'ai parlé devant eux, mais ma voix s'est perdue.
Écoutant je ne sais quelle ardeur imprévue,
Ce sénat, dont la main fit tomber les Gracchus,
Qui se servait du fer, du bras d'Opimius,
Ce sénat aux fureurs d'une foule en démence
Ne sait plus opposer qu'une lâche indulgence.

JUGURTHA.

Et vous que mes affronts devraient faire pâlir,
Content d'avoir parlé quand il fallait agir,
Vous avez, de nos maux spectateur immobile,
Laissé dormir en paix votre glaive inutile !

OPIMIUS.

Seul que pouvais-je faire en ce commun effroi ?

JUGURTHA.

Mourir.

OPIMIUS.

Je l'aurais dû quand je t'offris ma foi.

JUGURTHA.

T'en crois-tu dégagé ? Te crois-tu moins coupable ?

OPIMIUS.

Je ne suis plus à toi.

JUGURTHA.

Le peuple est implacable.

OPIMIUS.

Le peuple est satisfait.

JUGURTHA.

Et tu n'es pas puni!

Et tu ne trembles pas qu'enfin....

OPIMIUS.

Je suis banni.

JUGURTHA.

Tu l'as bien mérité, magistrat mercenaire,
Méprisable rebut de Rome et de la terre,
Lâche, qui promettant par-delà ton pouvoir,
As bercé ma fureur d'un homicide espoir,
Scélérat, qui courbé sous la main qui l'opprime,
N'as pas même la force et l'audace du crime.

OPIMIUS.

Je ris de ta fureur, elle me fait pitié;
Mais écoute un peu moins ta folle inimitié :
Je ne t'ai pas tout dit. Apprends que peu contente
D'imprimer sur ma tête une main flétrissante,
Rome s'apprête encor, par de justes arrêts,

A châtier le bras qui fit tous mes forfaits,
A frapper ton orgueil, à confondre ta rage,
A te faire pleurer ma chute et mon outrage.
Apprends, te dis-je, apprends que le sceptre royal
Doit passer de tes mains dans les mains d'un rival,
Que Massiva demain ceindra ton diadème.

JUGURTHA.

Massiva ! se peut-il !

OPIMIUS.

Oui, Massiva lui-même.

JUGURTHA.

O ciel !

(Il tombe sur un siége et paraît anéanti.)

OPIMIUS.

Il a pâli; je suis assez vengé....
Adieu, je pars.

(Il sort.)

SCÈNE III.

JUGURTHA seul.

Où suis-je?.. et l'aurais-je songé !

Je ne serais plus roi! J'aurais traversé l'onde,
Je serais arrivé des limites du monde,
Pour être le témoin d'un spectacle odieux,
Pour voir dans son triomphe un rival orgueilleux,
Insultant sans péril à ma gloire flétrie,
Se parer du bandeau des rois de Numidie!
Orgueil, fatal orgueil, c'est toi qui m'as perdu.
Couvert du sang des miens par mon bras répandu,
Fier de m'être assuré, par une heureuse audace,
Un trône où le destin ne marquait point ma place,
J'ai cru que rien ici ne devait m'arrêter,
Et qu'au sein des périls où j'osais me jeter,
La fortune, avec moi toujours d'intelligence,
De tous mes ennemis confondrait l'impuissance.
Peut-être il est des dieux; peut-être un bras vengeur
Poursuit en ce moment mon coupable bonheur.
Hélas! j'ai trop vécu. Que n'ai-je plein de gloire,
Que n'ai-je en d'autres temps, en des jours de victoire,
Parmi tant de guerriers morts aux champs numantins,
Terminé noblement le cours de mes destins!
Et j'attendrais ici ma honte qui s'apprête!...
Non, je ne verrai point cette exécrable fête....

Mourons, puisque telle est la volonté des dieux;
Mourons; mais que la flamme allumée en ces lieux
(Il saisit une lampe.)
Dévore ce palais, témoin de ma misère,
Et trompant la fureur d'un superbe adversaire,
Sur les débris fumants de ma triste prison
De Jugurtha déchu ne laisse que le nom...
Mais que dis-je, insensé? je mourrais sans vengeance,
En esclave soumis qui prévient sa sentence!
Massiva, qui craindrait même en voyant mes fers,
Massiva, triomphant de mes sanglants revers,
Viendrait, dans les transports d'une allégresse impie,
Marcher impunément sur ma cendre avilie!
Que n'est-il en ces lieux! Mais quoi! ne pourrait-on?...
Et que faut-il?.. de l'or, un fer ou du poison.
Et j'ai pu m'oublier! Et me laissant abattre,
Sous le bras du destin j'ai plié sans combattre!
J'ai pâli, j'ai tremblé, j'ai souffert mille morts!
J'ai cru presque en mon cœur entendre le remords!
Fuyez, fantômes vains d'un esprit en délire,
Disparaissez. Enfin je renais, je respire.
Oui, je serai vengé. Déesses de l'enfer,

Vous me rendez à moi, vous m'armez de ce fer.

(Il tire son poignard.)

Bomilcar, Bomilcar!

SCÈNE IV.

JUGURTHA, BOMILCAR.

BOMILCAR.

Vous me glacez de crainte,
Seigneur; pourquoi ce front où la colère est peinte,
Ces yeux errants, ce fer? qu'avez-vous?

JUGURTHA avec rapidité.

Réponds-moi:
N'est-il pas dans ces murs, en ces lieux, près de toi,
Quelqu'un de ces mortels sans aveu, sans patrie,
Qui n'ont de dieu que l'or, d'espoir que l'infamie,
Qui, du bras qui les paie aveugles instruments,
Sans craindre le remords, le ciel ou les tourments,
Seraient prêts à verser le sang même d'un frère?
En est-il?

BOMILCAR.

Juste ciel! et qu'en voulez-vous faire?

JUGURTHA.

Le peuple doit demain couronner mon rival.
Tu m'entends.

BOMILCAR.

Mais, seigneur...

JUGURTHA avec fureur.

Bomilcar !

BOMILCAR.

Jour fatal!

JUGURTHA.

Tu ne me réponds pas : est-il quelque sicaire ?

BOMILCAR.

Vous le voulez, seigneur?

JUGURTHA.

Parle, ou crains ma colère.

BOMILCAR.

Vos vœux seront remplis.

JUGURTHA avec joie.

Eh quoi ! tu connaîtrais....

BOMILCAR.

Deux esclaves hardis.

JUGURTHA.

Ils sont dans ce palais?

BOMILCAR.

Près de nous.

JUGURTHA.

C'est bien, cours, promets, dispose, ordonne,
Et reviens.

BOMILCAR en s'éloignant.

Il suffit.

JUGURTHA avec une joie féroce.

L'enfer me l'abandonne.

(On entend un grand bruit au dehors, et Bomilcar revient sur ses pas tout effrayé.)

BOMILCAR.

Seigneur, vous entendez : des hommes, des flambeaux!
Dans ces murs! à cette heure! Ah! ce sont nos bourreaux.

JUGURTHA avec calme.

Qu'ils viennent.

(Massiva paraît entouré d'une troupe de Numides dont quelques uns portent des torches; il s'arrête dans le fond.)

SCÈNE V.

JUGURTHA, BOMILCAR, MASSIVA, NUMIDES.

BOMILCAR.

Massiva! ciel!

JUGURTHA à Massiva.

Tu me vois, avance.

(Il tire son poignard.)

C'est moi; que me veux-tu, monarque en espérance?
Le peuple était trop long à servir ta fureur,
Et toi-même tu viens, dans ta royale ardeur,
Devançant les moments où ton orgueil aspire,
Faire sur moi l'essai de ton futur empire.
Mais je respire encor. Frappe, ou crains de me voir
Au pied même du trône où tu prétends t'asseoir.
Frappe; qui te retient?

MASSIVA s'approchant.

Ta honte, ta misère.
Tu m'as cru tel que toi, connais ton adversaire;
Je te hais, et je viens te sauver.

JUGURTHA.

Toi !

BOMILCAR.

Grands dieux !

MASSIVA.

Tu tenterais en vain de sortir de ces lieux :
Tu n'as plus de soutien ; le sénat t'abandonne ;
Le peuple à ton nom seul et s'agite et frissonne :
Tu sais tout ce qu'il peut, et le sort qui t'attend.

JUGURTHA.

Frappe, et n'insulte pas à mon abaissement.

MASSIVA.

Non, je ne veux devoir qu'à de nobles alarmes,
Qu'au destin des combats, qu'à la force des armes,
Un sceptre que mon bras ne saurait accepter,
Si par un meurtre obscur il fallait l'acheter.
Je suis encor sans nom, mais non pas sans courage :
Au grand art des héros instruisant mon jeune âge,
Métellus, Marius, tant de nobles Romains
A vaincre Jugurtha sauront former ces mains.
J'ai demandé ta mort, et devant Rome entière
Sur tes affreux complots j'ai porté la lumière :

Tu régnais, je suis roi : tu peux partir.

JUGURTHA.

Comment !

MASSIVA.

Le Tibre est à deux pas, une barque t'attend,
Tes gardes sont séduits ; bientôt la nuit moins sombre
Devant le jour naissant va retirer son ombre :
Profite du moment ; ces braves Africains
Protégeront tes pas, t'ouvriront les chemins.
Pars.

JUGURTHA.

(A part.)

O rival imprudent ! favorable délire !

(Haut.)

Je t'avais mal connu ; malgré moi je t'admire.
Ton offre est généreuse, elle est digne d'un roi :
Je devrais refuser, je ferai plus pour toi.
J'accepte, Massiva. Mais tu dois me connaître :
Te céder sans combat, t'avouer pour mon maître,
Jugurtha ne le peut, et tu n'y prétends pas.
Tu me rends mes sujets, mes armes, mes soldats ;
Je pars et je t'attends.

MASSIVA.

En Afrique! en Afrique!

JUGURTHA à part.

Tu ne m'y verras pas.

(Massiva sort.)

SCÈNE VI.

JUGURTHA, BOMILCAR, NUMIDES dans le fond.

BOMILCAR.

Cette ardeur héroïque,
Cet accord mutuel de deux cœurs généreux,
Qui prêts à se frapper se respectent entre eux,
Ce combat de grandeur, de vertu, de courage,
Tout me force à vous rendre un légitime hommage.
Je bénis le destin, j'admire Massiva,
Et je m'enorgueillis de servir Jugurtha.

JUGURTHA.

Homme pusillanime, esprit bas et vulgaire,
Tu connais Jugurtha, son orgueil, sa misère;
Tu sais qu'un insolent, un rival fortuné
Du bandeau de ton roi va se voir couronné,

Et tu crois qu'ébloui par une pitié vaine,
Qui, sans lui rien coûter, légitime sa haine,
Je subirai l'affront d'un bienfait odieux,
Pour le laisser ici, tranquille et radieux,
Se vanter sur mon trône et la couronne en tête
D'avoir seul détourné l'orage qui s'apprête !
J'accepte son secours, mais c'est pour frapper mieux.
Il ne sera pas roi : j'en jure par les dieux.
Tu sais ce que j'ordonne : obéis à ton maître,
Arme tes assassins, désigne-leur le traître,
(Montrant la table.)
Donne-leur tout cet or; qu'ils frappent, et je pars.
Adieu, murs abhorrés; adieu, cité de Mars;
Tu n'oublieras jamais qu'un prince sans défense
Osa braver tes dieux, ta gloire et ta puissance.

ACTE CINQUIÈME.

Place publique de Rome : même décoration qu'au second acte ; on voit de plus à droite en avant un autel sur lequel reposent une épée et une couronne. Il commence à faire jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

MEMMIUS, FAUSTUS, TRIBUNS.

MEMMIUS.

Tu t'es trompé, Faustus; tes yeux t'auront déçu :
Ce n'est point Jugurtha que tu dois avoir vu.
Il n'a pu cette nuit, grâce à ma vigilance,
D'une fuite hardie embrasser l'espérance.
Ce n'est pas lui, crois-moi, qui, dans l'ombre égaré,
Du Tibre au loin cherchait le rivage sacré.
Au reste il n'eût tenté qu'un effort inutile :
Hier on a fermé les portes de la ville;
Et cette nuit encor, sans m'en rendre raison,
Ecoutant malgré moi je ne sais quel soupçon,

Du Tibre, qui peut seul lui frayer un passage,
J'ai moi-même sans bruit parcouru le rivage.
Un esquif s'y trouvait, je l'en ai fait partir.
Enfin tout est prévu, Jugurtha ne peut fuir.
Il doit, muet témoin d'une pompe rivale,
Voir Massiva, couvert de la pourpre royale,
Prendre sur cet autel, au nom des dieux vengeurs,
Un sceptre qu'ont souillé trop de lâches fureurs.
Je viens de voir le prince auprès de Cornélie;
Tous les deux aux Gracchus, à leur cendre chérie
Offraient pieusement l'hommage de leurs vœux;
Ils ne tarderont point à paraître en ces lieux.
Toutefois au palais, ami, tu vas te rendre;
Tu verras par tes yeux si j'ai pu me méprendre,
Si le fier Jugurtha... Mais voici les Romains.
Cours, cher Faustus, et nous, songeons à nos desseins.

(Faustus sort. Il fait tout-à-fait jour. Le peuple se presse dans la place; Memmius monte à la tribune.)

SCÈNE II.

MEMMIUS, TRIBUNS, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

Vive la liberté !

MEMMIUS.

Dignes vengeurs du crime,
Romains, que la vertu, que la justice anime,
Souffrez que Memmius, partageant vos transports,
Rende hommage en ce jour à vos nobles efforts.
Enfin des deux Gracchus les ombres héroïques
N'auront plus à gémir des misères publiques.
Rome régénérée a reconquis ses droits ;
Ce conseil de tyrans ligués contre les lois,
Ce sénat orgueilleux qu'enivrait sa puissance
Aux pieds du peuple-roi garde enfin le silence.
Le mensonge a pâli devant la vérité ;
Fille de la lumière et de la liberté,
La justice a détruit l'œuvre de l'imposture,
Et flétri pour toujours la fraude et le parjure.
O toi, qui fus de Rome et l'orgueil et l'amour,

Caïus, sors de ta tombe et reparais au jour;
Viens voir tes ennemis, tremblants dans la poussière,
Sous le fer de la loi courber leur tête altière;
Viens voir Opimius, viens voir tes assassins,
Emportant avec eux la haine des Romains,
Traîner loin de ces murs que souillait leur présence
Les restes impuissants d'une folle arrogance.

LE PEUPLE.

Périsse leur mémoire ! Honneur aux deux Gracchus !

MEMMIUS.

Ils sont vengés, Romains, et nos fers sont rompus;
Mais la patrie encor demande un grand exemple.
Les rois, les nations, le monde nous contemple :
Pour marquer nos efforts du sceau de l'équité,
Et rendre au nom romain toute sa majesté,
O peuple, un dernier acte, un acte de justice
Doit venger à son tour le sang de Masinisse.
Vous l'avez tous promis : qu'au pied de cet autel
Recevant de vos mains le sceptre paternel,
Massiva, seul espoir d'une race chérie,
Soit proclamé par vous roi de la Numidie ;
Et qu'au même moment déchu de tous ses droits,

Dépouillé de la pourpre et du sceptre des rois,

L'usurpateur tremblant devant votre puissance

De la bouche de Rome entende sa sentence.

(On entend des cris au dehors.)

Mais d'où viennent ces cris?

(Il descend de la tribune, et Cornélie accourt pâle et échevelée; plusieurs Romains la suivent en criant.)

SCÈNE III.

MEMMIUS, CORNÉLIE, TRIBUNS, LE PEUPLE.

ROMAINS accourant.

Vengeance!

CORNÉLIE.

O crime affreux!

Le prince...

MEMMIUS.

Eh bien?

CORNÉLIE.

On vient de le frapper.

MEMMIUS.

Grands dieux!

Que dites-vous?

CORNÉLIE.

Qu'il touche à son heure dernière.

MEMMIUS.

Comment! se pourrait-il qu'une main meurtrière...?
Parlez, qu'on sache tout.

CORNÉLIE.

Que vous dirai-je, hélas!
Vous aviez loin de nous précipité vos pas :
Aux premiers feux du jour qui commençait à poindre,
Le jeune prince et moi nous venions vous rejoindre;
La route était déserte. O surprise! ô terreur!
Deux scélérats sur nous s'élancent en fureur,
Renversent Massiva, me repoussent et frappent;
J'appelle. Vain espoir! les meurtriers s'échappent.
J'appelle encore; enfin on accourt à mes cris...
Le prince par nos soins a repris ses esprits;
Mais, malgré nos efforts sentant sa fin prochaine,
Il a voulu vous voir, et voici qu'on l'amène.

(On voit paraître dans le fond Massiva que plusieurs Romains soutiennent; il est couvert d'un manteau de pourpre.)

MEMMIUS.

Qu'en ces murs, au palais, près du Tibre, en tous lieux

On cherche les auteurs d'un forfait odieux.

(S'adressant à un Romain.)

Allez, brave Celsus, et vous, noble jeunesse,
C'est à vous que ma voix, que le peuple s'adresse.
Partez, et qu'à l'instant de lâches assassins
Soient amenés ici devant tous les Romains.

(Quelques jeunes Romains sortent; on amène Massiva sur le devant de la scène; les tribuns et le peuple se pressent autour de lui.)

SCÈNE IV.

MEMMIUS, CORNÉLIE, MASSIVA, TRIBUNS, PEUPLE.

UN ROMAIN.

O ciel! c'est lui.

MASSIVA.

Tribuns, dont la pitié m'honore,
Et vous les seuls amis qui me restiez encore,
Romains, j'ai voulu vous faire mes adieux,
Vous revoir, et mourir dans les bras de vos dieux.

MEMMIUS.

Non, tu ne mourras point, et garants de ta vie,
Nos soins sauront te rendre au trône, à ta patrie.

MASSIVA.

Ah ! je n'aspire plus qu'à la paix du trépas.
Tout est fini pour moi, je le sens trop, hélas !
Je ne dois plus revoir les lieux qui m'ont vu naître,
Cette terre d'Afrique où l'on m'attend peut-être,
Ces champs de mes aïeux, ce trône, ces palais
Dont le destin cruel m'a chassé pour jamais.

CORNÉLIE.

L'infortuné !

UN ROMAIN.

Les dieux montreront leur justice.

MASSIVA.

Les dieux ont condamné le sang de Masinisse :
Leur colère toujours a pesé sur ses fils ;
Comme eux j'ai dû l'attendre et comme eux je péris.

UN SECOND ROMAIN.

Jurons de le venger.

MASSIVA.

Ah ! pour faveur dernière
Je ne veux que des pleurs et qu'un peu de poussière.
Je ne vous dois que trop. Un jour peut-être, un jour
J'aurais pu dignement répondre à tant d'amour.

Et je tombe au moment de m'asseoir sur un trône !
Voilà l'autel encor, voilà cette couronne
Que Rome m'apprêtait et que je n'aurai pas.
Amis, soutenez-moi, daignez guider mes pas.
Les dieux m'ont envié le sceptre de mes pères ;
Je n'ai pu sous la pourpre oublier mes misères :
Que j'expire du moins près du bandeau des rois,
A l'autel qui devait consacrer tous mes droits.

(On le porte sur les marches de l'autel.)

C'est bien, je me sens mieux, je renais à la vie.
O plaines de l'Afrique, ô champs de ma patrie,
Si vous m'étiez rendus, si le sort envieux !...
Mais non ; je dois mourir, et mourir en ces lieux,
Loin de vous, sans patrie, étranger sur la terre,
Et terminant sans gloire une obscure carrière.

CORNÉLIE.

Et plus d'espoir !

SCÈNE V.

MEMMIUS, MÉTELLUS, CORNÉLIE, MASSIVA, TRIBUNS, PEUPLE.

MÉTELLUS en apercevant Massiva.

O ciel ! voilà donc les adieux
Qui marquent le départ d'un monstre audacieux !

MEMMIUS.

Que dis-tu, Métellus ?

MÉTELLUS.

Qu'on connaît le coupable ;
Qu'on tient les vils agents d'un complot exécrable ;
Qu'on sait qui les payait pour frapper Massiva ;
Et que l'auteur du crime est l'affreux Jugurtha.

MASSIVA douloureusement.

Jugurtha !

MEMMIUS.

Peut-on croire une telle démence ?

UN ROMAIN.

Il veut donc le trépas ?

PLUSIEURS ROMAINS.

Qu'il périsse ! vengeance !

LE PEUPLE.

Au palais ! au palais !

(Le peuple fait un mouvement vers la maison de Jugurtha.)

MÉTELLUS.

Où courez-vous ainsi ?

Il n'est plus dans ces murs.

MEMMIUS.

Comment !

MÉTELLUS.

Il est parti :

On vient de me l'apprendre. Avant que la lumière

Pût révéler au jour sa fuite meurtrière,

Il a quitté les lieux où Rome l'arrêtait ;

On a trompé sa garde, et quelqu'un le servait.

MEMMIUS.

Quel est l'audacieux ?...

MASSIVA.

C'est moi, peuple, pardonne.

Tes mains à Massiva donnaient une couronne ;

J'ai voulu comme toi me montrer généreux,

Et dans un ennemi sauver un malheureux.
Je croyais qu'aux bienfaits son cœur serait sensible;
J'en suis trop bien puni.

UN ROMAIN.

Le lâche!

MÉTELLUS.

O jour horrible!

CORNÉLIE à Massiva.

Va, tu ne démens pas les héros de ton sang.

MEMMIUS.

Peuple, voilà les rois dont on perce le flanc!

MASSIVA.

J'ai fait ce que j'ai dû; mon oppresseur est libre:
Il va régner, et moi, mourant aux bords du Tibre,
Je vais par mon trépas couronner tous ses vœux;
Le ciel est juste et bon: qu'il juge entre nous deux....
(D'une voix éteinte.)
Dignes Romains, et vous, auguste Cornélie,
Vous à qui je devais l'espérance et la vie,
A mes derniers moments ne m'abandonnez pas....
Serrez-vous près de moi.... que j'expire en vos bras.
(Il rend le dernier soupir, et on l'enveloppe dans son manteau.)

LE PEUPLE.

Il est mort !

UN ROMAIN.

Le sénat est l'auteur de ce crime.

UN SECOND ROMAIN.

Le sénat a servi le monstre qui l'opprime.

UN TROISIÈME ROMAIN.

Nous devons le venger.

LE PEUPLE.

Périsse le sénat !

MÉTELLUS se jetant au milieu de la foule.

Vous voyez devant vous un père de l'état,
Un sénateur, frappez.

(Le peuple garde un profond silence.)

Eh bien ! qui vous arrête ?
J'appartiens au sénat, je vous livre ma tête.

LE PEUPLE.

Vive ~~notre~~ consul !

MÉTELLUS avec sévérité.

Que vous faut-il ? Parlez.
Des sénateurs, hier par vôtre ordre exilés,
Sont allés loin de nous, sans amis, sans patrie,

Cacher sous d'autres cieux l'opprobre de leur vie.
Magistrat, je me tais, citoyen, je les plains :
Ils étaient sénateurs, ils ne sont plus Romains.
Que voulez-vous encor ? Nous ferez-vous un crime
D'avoir à vos fureurs soustrait une victime,
Que Rome doit plus tard, sans rougir de ses coups,
Immoler dignement à son juste courroux ?
Je ne dis rien de moi : si j'ai vaincu la haine,
Si j'ai sauvé l'état d'une honte certaine,
La gloire en est aux dieux, aux défenseurs des lois,
Au sénat tout entier qui parlait par ma voix.
Vous vous taisez, Romains. J'entends votre silence ;
Je lis dans vos regards la soif de la vengeance ;
Il vous tarde de voir Jugurtha dans ces lieux,
Pour l'égorger ici même aux pieds de vos dieux,
Pour le voir, entouré d'opprobre et d'infamie,
Finir dans les tourments sa détestable vie.
Vous accusez le ciel qui l'arrache à vos coups ;
Et moi qui veux sa mort, qui l'attends comme vous,
Je rends grâce à ce ciel soigneux de votre gloire,
Qui daignant empêcher une action trop noire,
A pris soin d'écarter un ennemi tremblant,

Que le fer des guerriers, que la victoire attend.

PLUSIEURS VOIX derrière le théâtre.

Jugurtha! Jugurtha!

MEMMIUS.

Quel bruit se fait entendre?

(Faustus accourt suivi de quelques Romains.)

SCÈNE VI.

MEMMIUS, MÉTELLUS, CORNÉLIE, MASSIVA, FAUSTUS, TRIBUNS, PEUPLE.

FAUSTUS.

C'est lui.

MEMMIUS.

Qui?

FAUSTUS.

Jugurtha.

MEMMIUS.

Lui!

FAUSTUS.

Je viens vous l'apprendre,

On l'amène.

MÉTELLUS.

O malheur !

LE PEUPLE.

Victoire !

CORNÉLIE.

Il est des dieux.

MEMMIUS à Faustus.

Et par quel coup du sort ?...

FAUSTUS.

Prompt à remplir tes vœux,
J'avais de Jugurtha visité la demeure.
Trompé dans ma recherche, et trop sûr à cette heure
Que mes premiers soupçons ne m'avaient point déçu,
Sans venir t'affliger d'un récit superflu,
Je voulus, en nos murs prévenant ta poursuite,
Me rendre plus certain d'une odieuse fuite.
J'errais triste et rêveur ; assez près de ces lieux
Un groupe de Romains vint s'offrir à mes yeux.
Marcus les commandait ; il me voit, il m'appelle ;
Je vole, je me joints à sa troupe fidèle ;
Nous avançons. Le Tibre arrêtait nos regards,
Lorsqu'au loin j'aperçois quelques hommes épars

Qui, du fleuve à grands pas côtoyant le rivage,
Semblaient aux flots muets demander un passage.
Nous accourons; mais tous dans le fleuve à l'instant,
Sans rien examiner, s'élancent hardiment.
Un seul restait tout prêt à voler sur leur trace :
On l'entoure, on l'arrête; il veut nous faire face,
Il tire son poignard; mais nous le désarmons;
On le charge de fers, et nous reconnaissons
L'assassin, le bourreau des fils de Masinisse.

MÉTELLUS.

Que va-t-on faire, ô ciel !

VOIX au dehors.

Le voici.

LE PEUPLE.

Qu'il périsse !

MEMMIUS.

Silence !

(Jugurtha paraît enchaîné et traîné par des Romains; il est pâle, ses yeux sont égarés.)

SCÈNE VII.

JUGURTHA, MEMMIUS, CORNÉLIE, MÉTELLUS, MASSIVA, FAUSTUS, TRIBUNS, LICTEURS, PEUPLE.

LE PEUPLE.

Jugurtha !

JUGURTHA dans le fond ; il s'avance lentement vers le devant.

C'est moi, que voulez-vous ?
Eh bien, oui, j'ai voulu me soustraire à vos coups ;
Je fuyais. De quel droit disposant de ma vie
Osez-vous m'arrêter sur cette rive impie ?

MEMMIUS lui montrant Massiva.

Regarde, Jugurtha.

JUGURTHA avec joie.

Je suis encore roi.

MEMMIUS.

Tu reconnais ton crime.

CORNÉLIE.

O monstre !

JUGURTHA.

Eh bien ! c'est moi.

C'est moi qui l'ai frappé, c'est moi, je m'en fais gloire.
O peuple, tu l'entends, jouis de ta victoire.
Profite d'un forfait qui doit combler tes vœux :
Tu condamnais un roi, ce jour en frappe deux.
Tu n'as plus à servir un rival que j'abhorre ;
L'Afrique t'appartient, qu'un préteur la dévore.
Je m'attends à périr ; mais j'ai vu les Romains,
Leur faste, leurs palais, leurs tableaux, leurs jardins ;
J'ai vu l'ambition, l'intrigue et l'avarice
Sous les débris des lois étouffer la justice.
Rome me vengera : couverte de mon sang,
On la verra bientôt se déchirer le flanc,
Briser entre ses mains le sceptre de l'empire,
Massacrer ses enfants, tomber et se détruire.
Voilà ce que j'annonce aux rois de l'univers,
Et je leur lègue ici la discorde et des fers.

CORNÉLIE.

L'insensé !

MEMMIUS.

Qu'on l'emmène.

MÉTELLUS.

O Rome ! ô ma patrie,

Puisses-tu ne point voir sa menace accomplie !

JUGURTHA entraîné par des Romains.

Ordonnez, je suis prêt à marcher à la mort.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MEMMIUS, CORNÉLIE, MÉTELLUS, MASSIVA, FAUSTUS, TRIBUNS, LICTEURS, PEUPLE.

MEMMIUS.

Vous l'avez vu, Romains; quel doit être son sort ?

LE PEUPLE.

La mort !

MÉTELLUS s'avançant vers le peuple.

Puis-je parler ?

UN ROMAIN.

Voudrais-tu le défendre ?

LE PEUPLE.

Il doit périr.

MÉTELLUS élevant la voix.

Romains, puis-je me faire entendre ?

LE PEUPLE.

Parle, parle.

MÉTELLUS.

Approchez.

(Le peuple se presse autour de l'autel sur les marches duquel est étendu le corps de Massiva; Métellus le découvre et le montre aux Romains.)

Voyez ce front glacé,
Cette bouche livide où la mort a passé,
Ces yeux éteints, ces sang dont la terre est rougie,
Ce corps sans mouvement, sans chaleur et sans vie.

PLUSIEURS ROMAINS.

O ciel!

MÉTELLUS.

Vous frémissez, vous détournez les yeux,
Vous ne pouvez souffrir un spectacle hideux.
Le barbare Numide a comblé la mesure :
Sanguinaire, oppresseur, sacrilége et parjure,
Son règne est un amas de forfaits et d'horreurs.
Comme vous je déteste et maudis ses fureurs.
Il doit être puni : c'est le vœu de l'empire,
C'est le mien, c'est celui de tout ce qui respire ;
Et devant cet autel, sur ces restes sanglants,

Je dévoue aux vautours ses membres palpitants.
Rome, l'honneur, les lois, tout demande qu'il meure.
Mais sera-ce en nos murs, dans ce jour, à cette heure?
Nous avons des guerriers, et je vois des bourreaux!
Le monde, encor tout plein du bruit de nos travaux,
Le monde dira-t-il que perdus pour la gloire,
Qu'impuissants à chercher, à trouver la victoire,
Nous voulons désormais, sans les avoir vaincus,
Frapper des ennemis à nos pieds abattus?
Et nous, vos magistrats, nous, vieillards consulaires,
Nous, témoins des exploits, des vertus de vos pères,
Devrons-nous, près de voir leurs enfants corrompus
Effacer en un jour cinq siècles de vertus,
Regretter ces moments de deuil et de ravage,
Où l'empire aux abois tremblait devant Carthage?
Tu m'as vu, Memmius, sur nos tristes grandeurs
Verser plus d'une fois des pleurs accusateurs.
Tu me disais hier, il t'en souvient encore,
Qu'étranger aux honneurs, dont l'orgueil nous dévore,
Ce peuple, toujours grand et toujours vertueux,
Avait seul conservé les mœurs de nos aïeux.
Tu le disais : eh bien! que le monde l'apprenne;

Que le monde admirant la vertu plébéienne,
Au-dessus d'un consul, au-dessus du sénat,
Elève des rivaux qui servent mieux l'état.
O noble Memmius, tu fus l'ami, le père
D'un héros que je plains et que Rome révère:
S'il respirait encore, il se joindrait à moi;
Il dirait à ce peuple, à ces tribuns, à toi:
« Epargnez Jugurtha; qu'il soit libre, qu'il fuie:
» Comme à mon oppresseur je lui donnais la vie,
» Que j'emporte avec moi dans le fond du tombeau
» L'honneur d'avoir sauvé les jours de mon bourreau. »

MEMMIUS.

Tu triomphes, consul; ta victoire est certaine:
Jugurtha peut encore affronter notre haine.

(Il s'élance à la tribune et s'écrie avec enthousiasme.)

Oui, qu'il parte, Romains. Les dieux même, les dieux
Par la voix du consul vous parlent en ces lieux.
Qu'il parte : qu'il apprenne, en tremblant d'épouvante,
Que l'honneur vit encor dans Rome triomphante.
Qu'il aille voir Carthage, et qu'en lettres de sang
Il lise sur ses murs le destin qui l'attend.
Qu'il parte : nos guerriers, pleins d'une noble audace,

Jusqu'au fond des déserts iront chercher sa trace.
Il a vu ces remparts, ce roc victorieux,
(Montrant le Capitole.)
De la chute des rois théâtre glorieux;
Il viendra le revoir, j'ose vous le prédire,
Non point dans l'appareil, dans l'éclat de l'empire,
Mais seul, mais dépouillé de son sceptre fatal,
Et tremblant dans les fers, près d'un char triomphal.
Qu'il parte, citoyens : les froides gémonies
Attendent son cadavre et ses membres impies.

LE PEUPLE avec transport.

Qu'il parte !

MÉTELLUS.

Et nous, Romains, soyons prêts aux combats :
Nos vaisseaux dans trois jours voleront sur ses pas.

NOTES.

NOTES DES POÉSIES DIVERSES.

La Poésie célébrant les grands événements et s'associant aux fêtes publiques dans les temps anciens et dans les temps modernes. Page 3.

Ce morceau a subi des corrections nombreuses depuis qu'il a été présenté à l'Académie de Dijon. Ce qu'on y trouvait particulièrement à reprendre, c'était une longueur désespérante. Sans oser nous flatter d'en avoir fait disparaître toutes les taches, nous croyons du moins l'avoir réduit à des proportions plus supportables. Nous donnons ici quelques unes des strophes retranchées. On verra comment nous y caractérisions la poésie d'Ennius, la Pharsale de Lucain, la tragédie des Perses d'Eschyle et le siècle de Louis XIV.

Premier chantre de l'Ausonie,
Inculte et sauvage Ennius,
Des sons de ta rude harmonie
Charme les fils de Romulus :

Objet de l'ivresse publique,
Scipion vainqueur de l'Afrique,
Vainqueur de la reine des mers,
Aux murs que sauva son courage,
Vient apporter l'or de Carthage,
Et le sceptre de l'univers....

Soutien de la cause commune,
Pompée à l'ombre de son nom
Contre César et la fortune
Oppose et les dieux et Caton;
Mais trop grande pour être libre,
La reine orgueilleuse du Tibre,
Rome à son tour doit obéir:
Pompée en vain reprend l'épée,
Pharsale condamne Pompée,
Il fuit... et Caton va mourir....

Au milieu d'un peuple qui presse
La cendre des Perses défaits,
Parmi les transports de la Grèce
Fière d'avoir conquis la paix,
Entendez-vous gémir cette ombre
Que vomit le rivage sombre
Sur le théâtre de Thespis?
C'est l'ombre du tyran de Suse
Qui revient timide et confuse
Pleurer les désastres d'un fils....

Salut, jours de gloire et d'ivresse,
Siècle des héros et des arts,
Siècle où les filles du Permesse
Couronnaient les enfants de Mars;
Où tandis qu'armé du tonnerre,
Condé faisait trembler la terre

Sous les bataillons de Louis,
Bravant les fureurs de Bellone,
Les Muses à l'ombre du trône
Charmaient les Français éblouis.

Voyez le doux chantre d'Armide,
Dans un prologue ingénieux,
Pour louer un nouvel Alcide
Emprunter l'organe des dieux.
En vain Despréaux veut médire,
Le trait sanglant de la satire
Reste sans force dans sa main ;
Malgré lui son front se déride,
Et ce censeur toujours rigide
Célèbre le vainqueur du Rhin.

L'Italie. Page 17.

Ce qui constitue le rhythme de la *terza rima*, c'est la triplicité des rimes et leur entrelacement en forme de chaîne. Outre ce caractère particulier, il en est un second qui lui est commun avec toutes les autres espèces de vers italiens, c'est l'accentuation. Voulant donner en français une idée de la *terza rima*, nous ne pouvions négliger ce qui en fait le plus bel ornement. Nous nous étions donc d'abord attaché dans cet essai à suivre avec l'exactitude la plus rigoureuse les règles de l'accentuation italienne ; mais par la suite en corrigeant la pièce nous avons cru devoir y déroger plus d'une fois en faveur de la justesse et de la propriété des termes. D'ailleurs,

comme dans notre langue l'accent n'affecte que la dernière syllabe des mots et la pénultième de ceux qui sont terminés par un *e* muet, il en résultait une monotonie qui pouvait devenir fatigante et que nous n'avons pas été fâché de rompre de temps en temps. Quoi qu'il en soit, il en reste assez pour que les oreilles accoutumées à la cadence italienne reconnaissent et apprécient le but que nous nous sommes proposé.

De Sèze. Page 35.

Il règne dans ce morceau un peu de cette exagération dont on ne se défend pas toujours en poésie, surtout lorsque l'on veut inspirer la pitié ou l'indignation. Sans doute la révolution française a été souillée par de grands crimes, et la mort de Louis XVI n'en est pas un des moindres; mais malgré tout le sang répandu, il n'est pas juste de méconnaître la grande régénération politique qu'elle a opérée, et de confondre dans une même réprobation ceux qui l'ont illustrée par leur dévouement généreux, et ceux qui ont contribué à la rendre odieuse par leurs passions et leurs fureurs. Si des actes monstrueux ont déshonoré quelques membres de la Convention, des actes héroïques assurent une gloire immortelle à cette assemblée à jamais fameuse. Ces hardis plébéiens, qui ont tenu tête à tous les rois de l'Europe, n'étaient point des hommes ordinaires, et encore moins des hommes méprisables.

Page 39, vers 3.

Peut-être que De Sèze, en bravant leur colère,
Verra le torrent populaire
Respecter dans son cours ce qui reste des lis....

Nous avions osé faire parler ici De Sèze ; mais nous avons supprimé ce morceau comme trop faible et trop indigne de celui dont nous entreprenions l'éloge. Nous citerons à la place une partie de la péroraison qui termina son plaidoyer célèbre.

« Entendez d'avance l'histoire qui redira à la renommée :

» Louis était monté sur le trône à vingt ans ; et à vingt ans » il donna sur le trône l'exemple des mœurs ; il n'y porta au- » cune faiblesse coupable, ni aucune passion corruptrice ; il » y fut économe, juste, sévère ; il s'y montra toujours l'ami » constant du peuple. Le peuple désirait la destruction d'un » impôt désastreux qui pesait sur lui, il le détruisit ; le peu- » ple demandait l'abolition de la servitude, il commença par » l'abolir lui-même dans ses domaines. Le peuple sollicitait » des réformes dans la législation criminelle, pour l'adoucis- » sement du sort des accusés ; il fit ces réformes. Le peuple » voulait que des milliers de Français que la rigueur de nos » usages avaient privés jusqu'alors des droits qui appartien- » nent aux citoyens, acquissent ces droits, ou les recouvras- » sent ; il les en fit jouir par ses lois. Le peuple voulut la li- » berté, il la lui donna, il vint même au-devant de lui par » ses sacrifices ; et cependant c'est au nom de ce même peuple

» qu'on demande aujourd'hui.... Citoyens, je n'achève pas.... » je m'arrête devant l'histoire : songez qu'elle jugera votre ju- » gement, et que le sien sera celui des siècles. »

Sur le départ des troupes françaises pour la Morée.
Page 59.

Un des inconvénients de publier des vers long-temps après les événements qui les ont fait naître, c'est de se trouver souvent en arrière de l'opinion qui les a jugés. L'insurrection qui a rendu à la Grèce son ancienne indépendance est assurément un des faits les plus glorieux de notre siècle. Elle a été marquée par des dévouements admirables et par des actes d'héroïsme qui rappellent les temps antiques. On conçoit l'enthousiasme qu'excita dans l'Europe le réveil d'un peuple qui se levait tout entier après trois cents ans d'esclavage, et l'on ne peut s'empêcher encore de donner une larme aux victimes de Scio et un regret aux héros de Missolonghi. Cependant une partie du charme cesse, quand on aperçoit la main cachée qui dirigeait le mouvement. qu'on reconnaît la marche tortueuse de la politique russe, qu'on sait que des émissaires de Saint-Pétersbourg étaient chargés d'aigrir les haines, d'aiguillonner le patriotisme, d'enflammer les passions religieuses; enfin quand on voit que le czar a si bien profité de l'abaissement de l'empire turc pour augmenter son influence et agrandir sa domination. Au lieu de blâmer, comme on le fait dans ce morceau, le cabinet anglais qui s'inquiétait de la destruction de la marine ottomane, on serait tenté de

croire que ces profonds politiques accusés ici d'égoïsme n'avaient que le tort de voir plus loin que les autres peuples. La bataille de Navarin a été à la fois un beau fait d'armes et une bonne action ; elle a mis fin à cette guerre d'extermination qui menaçait de faire de la Grèce un désert et un tombeau. Mais il est malheureux que la victoire n'ait pas profité à ceux-là seulement qui en devaient recueillir les fruits, et que le sang versé pour la liberté ait tourné à l'avantage du despotisme moscovite.

Page 69, vers 3.

Ainsi, quand le géant qui pesait sur nos têtes
Tomba précipité de son char triomphal, etc.

Notre intention n'est pas d'insulter à une grande gloire suivie d'une grande infortune ; mais nous devons le dire, nous pensons aujourd'hui comme nous pensions il y a douze ans : malgré l'admiration et l'enthousiasme dont Napoléon est en ce moment l'objet, nous croyons encore que sa chute a été un bonheur non seulement pour l'Europe, mais même pour la France. On doit déplorer les causes qui l'ont amenée et les malheurs qu'elle a traînés après elle; mais on doit songer aussi que les révolutions ne s'opèrent pas sans de grandes catastrophes. La restauration était peut-être un mal nécessaire; c'était une préparation au régime de liberté progressive sous lequel nous vivons.

Pour tempérer ce qu'il y a de sévère dans cette note, nous reproduirons ici un quatrain que nous avions écrit en 1821 au

bas d'un portrait du grand capitaine : il répondait aux insultes dont sa mémoire était l'objet.

Superbe messager du maître du tonnerre,
L'aigle apparaît, s'élance et mesure la terre ;
En vain siffle à ses pieds le reptile envieux,
Il le voit, le méprise et regagne les cieux.

Page 73, vers 5.

Que de beaux jours promis aux arts, à la science ! etc.

Le XIX^e^ siècle n'a pas encore réalisé les espérances qui sont exprimées dans ces vers. Il a été fécond en événements extraordinaires ; chacune de ses années a été marquée par une catastrophe, par une révolution ; mais il est encore loin d'approcher des siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV. L'industrie a produit des merveilles ; les noms de David, de Canova, de Rossini, de Cuvier ont jeté un brillant éclat sur les beaux-arts et sur les sciences ; l'Angleterre a eu ses Byron, ses Walter Scott ; la littérature languissante en France sous l'empire a paru un moment se relever sous la restauration. Des historiens, des philosophes, des orateurs, des poëtes illustres ont imprimé aux esprits un mouvement qu'on pouvait regarder comme l'annonce d'une nouvelle ère littéraire. Mais tout s'est arrêté devant les agitations politiques ; les cris du Forum ont fait taire la voix des Muses ; le froid calcul a remplacé les riants caprices de l'imagination, et les lettres sont réduites presque à regretter des temps où avec moins de liberté, elles trouvaient plus d'honneur et plus d'éclat.

Page 73, vers 16.

Et ces mâles accords, qui, pareils au tonnerre,
Vengent d'un lâche oubli les enfants de la guerre,
Dans leurs drapeaux ensevelis.

On voit qu'il s'agit ici des poésies patriotiques de M. C. Delavigne, et des belles odes auxquelles notre illustre Béranger a donné modestement le nom de chansons.

Sur la mort de Mlle Hortense-Eugénie de Frioul. Page 75.

Voilà un de ces événements qui, pour n'être que trop ordinaires, n'en sont pas moins douloureux. Mademoiselle Hortense-Eugénie de Frioul était fille unique du grand maréchal du palais Duroc, duc de Frioul, tué le 22 mai 1813 en Silésie près de Makersdorf, à la suite du combat de Reichenbach. C'est elle qu'à ses derniers moments l'illustre général recommandait à l'empereur lorsqu'il lui disait : « Je n'ai qu'une fille, Votre » Majesté lui servira de père. » Elle avait alors un an. A Sainte-Hélène, Napoléon mourant se souvenait du vœu d'un ami et inscrivait sur son testament le nom de l'orpheline qui ne devait pas jouir long-temps des marques de sa bienveillance. Douée de tous les dons de l'esprit et du cœur, pleine de grâces et de vertus, mademoiselle de Frioul était à l'âge

de 17 ans l'orgueil d'une mère qui l'idolâtrait, et l'admiration de tous ceux qui avaient l'avantage de l'approcher. Des liens formés par une mutuelle sympathie allaient l'unir à un époux que sa beauté charmait moins encore que ses excellentes qualités. Le jour était fixé pour la cérémonie nuptiale, lorsqu'elle fut attaquée de la petite-vérole. D'abord la maladie n'avait présenté aucun caractère alarmant et tout annonçait un rétablissement prochain, mais quelques précautions qu'on négligea de prendre amenèrent une crise fatale, et au bout de trois jours mademoiselle de Frioul avait cessé d'exister. Elle mourut au château de Clémery (Meurthe), le 23 septembre 1829, le jour même qui avait été arrêté pour son mariage.

Elle montra dans ses derniers instants beaucoup de courage et de résignation, et l'on peut dire qu'alors aucune faiblesse ne déshonora le beau nom qui s'éteignait avec elle. Les regrets que nous avons exprimés dans ces vers :

O vierge infortunée, etc.

nous ont été inspirés par quelques paroles qui lui échappèrent dans un de ces moments où cette âme à la fois tendre et héroïque, après avoir envisagé la mort avec calme, se reportait douloureusement vers le souvenir d'un père frappé comme elle avant le temps, mais vengé de l'injustice du sort par la gloire et la renommée.

—

Hypermnestre et Lynocée. Page 109.

On sera peut-être étonné de trouver ici un fragment d'une tragédie tirée de l'ancienne mythologie grecque. Certes les autres morceaux ne brillent guère par le mérite de la nouveauté; mais ils semblent faits d'hier comparativement à celui-ci. Nous nous soumettons d'avance à toutes les réflexions plus ou moins sévères qu'il pourra susciter. Nous ne dirons qu'un mot, non pour réclamer contre une juste critique, mais pour expliquer la faiblesse que nous avons eue de publier des vers d'écolier. La scène que nous donnons faisait partie d'une tragédie que l'auteur avait composée étant encore presque enfant. C'est la tragédie obligée qu'on ne manque pas de faire en sortant de rhétorique. Il n'en reste heureusement que ce seul fragment.

Comme on lit fort peu les notes, et que l'on peut s'y permettre par conséquent des hardiesses qui sont toujours sans danger, nous glisserons ici un sonnet qui est de la même époque, et que nous n'aurions pas osé mettre dans le texte. Il s'agit d'un mourant qui, à la suite d'une nuit de douleur e d'angoisses, attend avec impatience le retour de l'aurore et expire après l'avoir revue.

O de l'astre du jour aimable avant-courrière,
Tu ne viens point encor rallumer ton flambeau!
Que tu tardes! Hélas! descendrais-je au tombeau,
Avant que sous tes pas s'ouvre une autre carrière?

C'en est fait : d'Atropos la rage meurtrière
A du fil de ma vie approché le ciseau :

Je succombe, je meurs.... Non, non, d'un jour nouveau
Mon œil ne verra point renaître la lumière.

Mais de quel doux éclat se peint l'azur des cieux!...
Ah! soulevez ma tête, ah! qu'à mes faibles yeux
Brille encore l'éclat dont l'univers se dore!

Je renais.... Mais, hélas! je sens mourir ma voix:
La chaleur m'abandonne.... Adieu, brillante aurore....
Je vais mourir.... Adieu pour la dernière fois.

NOTES DE JUGURTHA A ROME.

Un drame n'est point une chronique; l'exactitude qu'on demande à l'histoire ne peut être exigée de la tragédie. S'il n'y a point altération dans les faits principaux, si la couleur locale est conservée, si les mœurs sont fidèlement reproduites, quelques écarts que se permette l'auteur, on ne sera pas fondé à l'accuser de manquer à la vérité historique. Il lui sera permis de modifier les événements, de les rapprocher, d'y ajouter, d'en retrancher, selon les besoins de son sujet. Il pourra même prêter à ses personnages des actions qui leur seront étrangères, mais qui, attribuées à d'autres, sembleraient être moins caractéristiques de l'époque et du pays. C'est d'après

ces principes que nous nous sommes cru autorisé à risquer dans l'histoire de Jugurtha quelques changements dont nous allons rendre un compte succinct.

On peut d'abord remarquer que nous avons passé rapidement sur les intrigues qui ont précédé et suivi la mort des fils de Micipsa ; nous n'avons pas non plus parlé des différentes ambassades envoyées en Afrique par le sénat. On sent qu'il aurait été au moins inutile de surcharger notre exposition de détails indifférents.

Le général romain qui devait faire la guerre à Jugurtha, et qui traita avec lui, s'appelait L. Bestia Calpurnius. Opimius n'était pas même consul à cette époque ; mais il avait été un des sénateurs qui, gagnés par les largesses du roi de Numidie, travaillèrent avec le plus d'ardeur à lui assurer l'impunité de ses crimes. Comme dans leurs attaques contre la noblesse, les tribuns n'avaient en vue que d'amener une réaction populaire et de venger la mort des Gracques, nous avons pensé qu'il fallait leur opposer un personnage qui eût pris une part sanglante aux discordes civiles, et qui eût attiré sur lui la double accusation de vénalité et de violence patricienne. Le meurtrier de Caïus Gracchus, le consul qui avait fait périr 3,000 citoyens sans jugement, l'ambassadeur qui avait vendu l'honneur du nom romain, nous semblait être le seul en qui pussent se résumer l'orgueil et la corruption du sénat.

Lors de l'arrivée de Jugurtha à Rome, les consuls en charge étaient Spurius Albinus et Q. Minucius Rufus. Métellus n'obtint le consulat que l'année suivante. En choisissant ce dernier de préférence aux deux autres, et en faisant voir en lui le magistrat connu dans l'histoire par sa probité et son désintéressement, nous avons eu l'intention de montrer que toute

vertu n'était pas encore éteinte dans le sénat romain. D'ailleurs il fallait un homme dont l'attitude calme et imposante contrastât avec la fougue et l'emportement du tribun Memmius. De plus il était nécessaire de faire pressentir à la fin de la pièce que Jugurtha ne tarderait pas à recevoir le châtiment de tous ses crimes; et rien n'était plus propre à entretenir cette idée que la présence du guerrier à qui ses victoires méritèrent plus tard le surnom de *Numidique*.

Salluste ne parle point de Cornélie; mais dans une tragédie où il est question si souvent des Gracques, il était naturel de montrer la mère de ces illustres martyrs de la liberté. Les historiens la font vivre long-temps encore après la mort de ses fils. Nous avons cru qu'en la mettant en scène, nous rappellerions plus vivement une des causes principales de l'animosité du peuple contre les patriciens. On nous reprochera sans doute d'avoir manqué à la vraisemblance en la faisant paraître dans le sénat. Nous pourrions citer plus d'une circonstance politique dans laquelle on a vu figurer des dames romaines. Nous aimons mieux dire que nous avons voulu donner plus d'éclat et d'importance à l'annonce du danger couru par Jugurtha, et réchauffer en même temps un rôle que nous n'avons malheureusement que trop condamné à l'inutilité.

Nous avons supposé à la fin du 3e acte que le peuple, soulevé par les tribuns, s'était porté en foule vers la demeure du roi de Numidie, avec l'intention de se livrer contre le prince aux dernières violences. Les exigences du drame, et la nécessité de donner plus de mouvement à notre action, nous ont obligé de forcer un peu les faits et d'exagérer les suites d'une indignation populaire, qui prit à Rome un caractère plus calme et plus digne de la nation maîtresse du monde. Nous en dirons

autant du dénoûment, qui a moins d'appareil dans l'histoire, et qui, sans être pour cela moins honorable pour le peuple romain, avait besoin de revêtir à la scène des formes plus frappantes et plus théâtrales.

Les historiens ne nous fournissaient rien sur le caractère de Massiva : c'était donc un personnage à créer. Voulant l'opposer à Jugurtha, nous en avons fait un jeune homme plein de franchise, de noblesse et d'élévation ; nous lui avons prêté une générosité héroïque qui va jusqu'à l'imprudence, et qui semble même en contradiction avec le caractère généralement attribué aux Numides. On excusera ce qu'il y a d'invraisemblable dans cette donnée dramatique, en considération du besoin où nous étions d'établir des contrastes, et surtout de développer dans toute son étendue le naturel perfide et cruel de Jugurtha.

Il nous reste à dire un mot du caractère que nous avons donné à notre principal personnage, et qui n'est pas tout-à-fait celui que l'on trouve dans Salluste. L'historien a représenté Jugurtha sous les traits d'un véritable Numide, plein de finesse et d'astuce, hardi et rampant, souple et audacieux, doué des plus brillantes qualités et capable des actions les plus honteuses, tantôt faisant passer une armée romaine sous le joug, tantôt s'abaissant à d'humiliantes supplications et prêt à livrer ses états pour sauver sa personne et sa vie. Enfin il le fait venir à Rome dans l'appareil le plus humble, avec l'habit des suppliants et dépouillé de tout le prestige de la majesté royale. Nous n'avions pas les ressources de l'historien qui, par la continuité des tableaux, la variété des couleurs, la grandeur des événements, peut faire oublier jusqu'à un certain point ce qui manque à la dignité de ses personnages. Nous

avons donc dû examiner en lui-même l'homme que nous voulions présenter sur la scène, comparer les faits qui lui sont attribués, et, par une licence permise au théâtre, choisir parmi tant de qualités diverses celles qui pouvaient être ramenées le plus facilement à l'unité. Assurément, malgré toutes les circonstances défavorables dont Salluste entoure l'arrivée de Jugurtha à Rome, il y avait dans ce prince de la hardiesse, de l'audace et même de la grandeur à se fier à la parole d'un peuple irrité, à venir braver les maîtres du monde au pied de leur Capitole, à se jeter au milieu des vainqueurs de Carthage pour les flétrir de ses largesses ; enfin à former le projet désespéré de faire tomber sous le fer un rival, qu'on allait couronner à sa place, et que les dieux de Rome semblaient entourer de leurs foudres protecteurs. Nous avons pu nous tromper ; mais il nous a semblé voir dans le héros de notre pièce ainsi envisagé une figure grande et vraiment théâtrale ; et si nous n'avons pas réussi à faire passer notre conviction dans l'esprit du lecteur, la faute en est moins peut-être au sujet qu'à la manière dont il a été traité.

Page 125, vers 8.

Mais de ce même sang qu'il flétrit à jamais
Jugurtha comme moi tient le jour qui l'éclaire.

Masinisse ou Masinissa, roi de Numidie, avait laissé quarante-quatre fils, dont trois seulement étaient légitimes, Micipsa, Gulussa et Mastanabal. Ces trois princes héritèrent de leur père ; mais les deux derniers étant morts quelque temps

après lui, Micipsa se trouva seul maître du royaume. Il eut pour fils Hiempsal et Adherbal, et éleva dans son palais avec les mêmes distinctions que ses propres enfants Jugurtha, fils de son frère Mastanabal, que Masinissa laissait dans l'obscurité, parce qu'il était né d'une concubine.

Massiva était fils de Gulussa, et par conséquent petit-fils de Masinissa. Il s'était prononcé contre Jugurtha dans les troubles de la Numidie : aussi, après la reddition de Cirtha et le meurtre d'Adherbal, il fut obligé de s'enfuir de l'Afrique.

Page 134, vers 4.

C'était peu qu'enrichis des dépouilles du monde,
Que, du trésor public affreux déprédateurs,
Ils gardassent pour eux les biens et les honneurs.

Il y a ici et à la fin de la scène imitation d'un passage de Salluste ; il se trouve dans le discours de Memmius au peuple.

« Superioribus annis taciti indignabamini, ærarium expilari ; reges et populos liberos paucis nobilibus vectigal » pendere ; penes eosdem et summam gloriam, et maxumas » divitias esse : tamen hæc talia facinora impunè suscepisse » parùm habuêre. Itaque postremò leges, majestas vestra, » divina et humana omnia hostibus tradita sunt. Neque eos, » qui ea fecêre, pudet aut pœnitet ; sed incedunt per ora vestra » magnificè, sacerdotia et consulatus, pars triumphos suos » ostentantes ; perindè quasi ea honori, non prædæ habeant. » *Jug.*, Ch. XXXI.

Page 148, vers 15.

Et je l'ai vu lui-même égorger tes deux fils.

Ceci n'est pas littéralement vrai : on peut voir dans Salluste comment Jugurtha fit périr successivement Hiempsal et Adherbal.

Page 149, vers 7.

Romains, je reste seul d'un sang infortuné,
A périr avec moi désormais condamné.

Il restait encore un fils de Mastanabal appelé Gauda, dont la maladie avait un peu altéré les facultés intellectuelles. Il y avait aussi un fils de Gulussa, Hiempsal, qui, après la défaite et la mort de Jugurtha, reçut du sénat avec le titre de roi le gouvernement d'une partie de la Numidie. Il fut le père de ce Juba qui périt à la bataille de Thapsus.

Page 150, vers 1.

Citoyens, lorsque Rome et la loi
Me forcent à parler devant le peuple-roi, etc.

Nous mettons ici sous les yeux du lecteur plusieurs passages de Salluste que nous avons imités.

« Multa me dehortantur à vobis, Quirites, ni studium rei-
» publicæ omnia superet : opes factionis, vestra patientia,
» jus nullum ; ac maxumè., quòd innocentiæ plus periculi,
» quàm honoris est. Nam illa quidem piget dicere, his annis
» quindecim quàm ludibrio fueritis superbiæ paucorum;
» quàm fœdè, quàmque inulti perierint vestri defensores ; ut
» vobis animus ab ignaviâ atque socordiâ corruptus sit : qui
» ne nunc quidem, obnoxiis inimicis, exsurgitis, atque etiam
» nunc timetis quibus decet terrori esse. . . . . .

» Hosti acerrumo prodita senati auctoritas, proditum
» imperium vestrum : domi militiæque respublica venalis
» fuit. . . . . .

» At qui sunt hi, qui rempublicam occupavêre ? Homines
» sceleratissumi, cruentis manibus, nocentissumi, iidemque
» superbissumi ; quis fides, decus, pietas, postremò honesta
» atque inhonesta quæstui sunt. . . . . .

» Majores vestri, parandi juris et majestatis constituendæ
» gratiâ, bis, per secessionem, armati Aventinum occu-
» pavêre. . . . . Discours de Memmius au peuple. »
Jug., Ch. XXXI.

Page 157, vers 14.

O peuple ! le héros qui jadis sur ses pas
Me vit chercher la gloire au milieu des combats, etc.

Salluste s'exprime ainsi sur la conduite que Jugurtha tint au siége de Numance :

« Jugurtha avait l'esprit vif et pénétrant : il eut bientôt
» connu le caractère de Scipion, alors général des Romains,

» et toutes les ruses de l'ennemi. Ses nombreux travaux, ses » soins multipliés, son obéissance modeste, son mépris des » périls lui acquirent en peu de temps une si grande célébrité » qu'il devint l'idole de notre armée et la terreur de Nu- » mance. Il avait la valeur dans les combats, la sagesse dans » les conseils, deux qualités qu'il est bien difficile de réunir, » parce que la crainte naît souvent de la prudence, et la té- » mérité du courage. Aussi le général l'employait dans pres- » que toutes les expéditions difficiles, le comptait parmi ses » amis et le chérissait chaque jour davantage. » *Jug.*, ch. VII.

Page 161, vers 3.

O Rome, pour périr au sein du déshonneur,
Tu n'as plus à trouver que l'or d'un acheteur.

Malgré la faiblesse de l'imitation, on doit reconnaître ces paroles fameuses que Jugurtha prononça en quittant Rome, lorsqu'il fut chassé de l'Italie par un décret du sénat, paroles qui peignent d'une manière si énergique et si vraie la corruption de la république et sa ruine prochaine: *Urbem venalem et maturè perituram, si emptorem invenerit!*

Page 168, vers 3.

SCAURUS à Jugurtas.

Vous n'avez rien à craindre;
Comptez sur vos amis.

Cicéron et Tacite ne parlent qu'avec éloge de ce Scaurus,

qui fut consul, censeur, et tous les ans jusqu'à sa mort désigné comme prince du sénat. Salluste en fait un homme ambitieux, avare et hypocrite. Pline dit de lui que dans ses campagnes avec Marius il était la poche receleuse du pillage des provinces : *Marianis sodalitiis rapinarum provincialium sinus*. Les éloges et les accusations dont cet homme a été l'objet ont peut-être été également exagérés, et cela pour une seule et même raison : Scaurus était un des plus fermes appuis du sénat et de la noblesse. Ce qui est certain, c'est que son père, quoique d'une des premières familles de Rome, était si pauvre qu'il fut réduit à vendre du charbon, et néanmoins le fils laissa de grandes richesses.

Page 177, vers 12.

Ainsi, lorsqu'avant moi le bras d'un Scipion
Châtiait des Gracchus la folle ambition, etc.

Le Scipion dont il est parlé ici est ce Scipion Nasica qui marcha à la tête de la noblesse contre Tiberius Gracchus, et eut le triste honneur de faire couler le premier le sang dans les discordes civiles.

Page 197, vers 3.

OPIMIUS.

Je suis banni.

En vertu de la loi Mamilia, C. Galba, L. Calpurnius Bestia,

C. Caton, Sp. Albinus et L. Opimius furent condamnés à l'exil pour s'être laissé corrompre par Jugurtha. M. Scaurus avait trouvé le moyen de se faire nommer parmi les commissaires chargés des poursuites, et échappa ainsi à une condamnation qu'il méritait peut-être autant que les autres.

FIN.

TABLE.

Avertissement. . . . . Page v
La Poésie célébrant les grands événements et s'associant aux fêtes publiques dans les temps anciens et dans les temps modernes 3
L'Aigle et la Colombe. 13
L'Italie. 17
Le Génie moderne 23
A une jeune fille. 31
La vieillesse. 33
De Sèze 35
La colère du Poëte 41
La bataille de Navarin. 45
Le dernier regard 55
Sur le départ des troupes françaises pour la Morée. . . 59
Le XIX^e^ siècle 65
Sur la mort de M^lle^ Hortense-Eugénie de Frioul. . . 75
La constance dans le malheur 83
L'Imprimerie. 89
La Boussole. 99
Hypermnestre et Lyncée. 109
Jugurtha à Rome, tragédie 115
Notes des poésies diverses 235
Notes de Jugurtha 246

FIN DE LA TABLE.

571733

MISCELLANÉES

POÉTIQUES.

OU

POÉSIES DIVERSES

SUIVIES DE

JUGURTHA A ROME,

TRAGÉDIE,

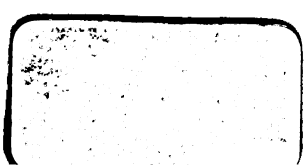
PAR

Melchior Potier.

PARIS.

POTIER-NOZEREAU, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE, 7.

DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1842.

PARIS, IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30